

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

# Le Samedi

Vol. XI. No 52  
Montreal, 26 Mai 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



LES JUMELLES.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & Cie,  
Propriétaires.

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 26 MAI 1900

## LA THÉORIE DE DARWIN EXPLIQUÉE



Première démonstration.

## La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain, le "Monde Illustré" compris. Que les éditeurs de journaux illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hopital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

## CAUSERIE

Cette année, tout comme aux autres époques de déménagement qui émaillent le passé, l'inévitable est arrivé.

On a compté par douzaines les collisions entre déménageurs et emménageurs. Le droit d'entrer et la latitude pour sortir ont été interprétés de tant de façon, qu'il y a presque miracle à ne pas voir toute une population vivre sous tentes en attendant que le point controversé soit éclairci.

Les gens que la nature a doués d'une de ces humeurs qui, en plein calme, font des bulles, qu'un rien tourne en pores-épics, ceux là ne devraient jamais déménager. Du jour où il a fallu choisir un nouveau gîte, il n'ont pas décoléré. Mais grand Dieu! c'est dans le fracas de l'opération qu'il faut les voir... Et si, par chance, celui qui doit sortir du nouveau logis est également bien doué sous le rapport de l'aménité, ça prend des proportions épiques. Il n'y a de dénouements possibles que sur le champ, on quelques rondes plus ou moins à la Queensberry, ou devant les tribunaux.

Quelquefois ce sont les propriétaires qui mettent le feu au salpêtre. Je n'en veux pour illustration que le fait suivant, arrivé ces jours-ci à ma connaissance.

Un logement est loué en février par M. A. à M. B. avec possession le premier mai. Le bail est signé. Plus tard, M. A. ayant oui dire que M. B. est mauvais payeur, fait fi du bail et en passe un autre avec M. C. Le premier mai, M. C., arrivant bon premier, emménage. M. B. survient à son tour, trouve le nid occupé, consulte un avocat et étale ses "mouilles et effets" dans la rue, en face du logis d'où on l'a évincé avant la lettre. Tête du propriétaire! Quel que soit celui qui restera maître des "prémises", comme disent les notaires, le proprio aura à payer une jolie note de dédommagement.

Je vois, dans un journal de Paris, qu'un tribunal de l'endroit a rendu un jugement qui ne peut manquer de nous intéresser et de nous étonner. (Avec cela que le droit civil français est père du notre.) Je laisse la parole au confrère:

Jusqu'ici je croyais que, pour déménager, l'on n'avait qu'à descendre, — ou faire descendre, si l'on employait des bras mercenaires, — ses meubles par l'escalier

Ma façon de voir ne devait pas être tout ce qu'il y a de plus correct, car des juges viennent d'établir, à ce sujet, un certain *distinguo*.

Il y a, en effet, escalier et escalier...

Un locataire déménageait, sa propriétaire lui fit défense de faire passer ses meubles par le grand escalier.

Seulement, comme le locataire était avocat, il fut moins conciliant que s'il avait été locataire... tout court comme vous et moi...

Il chargea le tribunal de trancher ce litige bourré d'épines.

Les juges ont répondu qu'il fallait déménager par l'escalier... de service...

Et ils ont appuyé leurs appréciations sur les trois arguments suivants:

1° Les déménageurs sont des fournisseurs et, en conséquence, ils doivent prendre l'escalier qui est réservé aux gens de service;

2° Le déménagement par le grand escalier a des inconvénients, car il peut causer un grave préjudice aux autres locataires;

3° Ce n'est pas une raison, si on a toléré de vous laisser emménager par le grand escalier, de vous donner la même autorisation pour déménager.

J'estime, sauf meilleur avis, que ce jugement prête le flanc à la critique.

Pourquoi l'emménagement est-il plus tolérable par le grand escalier que le déménagement?

Sans avoir l'astuce du fameux roi Ulysse, je répondrai que la tolérance susdite s'explique par le proverbe: "On ne prend pas pas des mouches avec du vinaigre..."

L'on ne prend pas, non plus, les locataires avec des prohibitions draconiennes...

Si le propriétaire montrait, au monsieur où à la dame qui emménage



Deuxième démonstration.

dans un appartement somptueux, l'escalier de service, en lui disant:

—Montez par là!...

Il y aurait des chances pour que le locataire récalcitrant transportât ses pénates vers un local moins difficile à atteindre.

C'est pourquoi on tolère le grand escalier à l'entrée... Par exemple, à la sortie, on se rattrape, et l'on montre d'un geste auguste, aux gens qui emportent leurs meubles, l'escalier de service!

Il y a encore autre chose qui me rend perplexe...

Si l'escalier de service n'existait pas, par où le tribunal ordonnerait-il d'emporter les meubles?...

Serait-ce par la fenêtre?...

Malgré ce que présente de logique une semblable perspective, je n'ose appuyer dessus mon pied tremblant, tant elle me semble fragile...

L'on sait, en effet, que la fenêtre est la voie que choisissent, de préférence à tout escalier de service ou autre, les locataires dénués de préjugés qui déménagent "à la cloche de bois".

MISTIGRIS.

## PENSÉE FÉMININE

L'homme vraiment supérieur est celui qui donne son cœur à Dieu, son argent à sa femme et ne demande rien pour lui-même.

## ENTRE ELLES

*Edith.*—Mon chien est plus aboyeur que méchant.

*Ethel.*—C'est comme le mien. Ainsi chaque soir, quand George s'en va, ce vilain pug aboie comme quatre et réveille papa qui ne manque point de regarder l'heure.

## UN TIC

Presque chaque homme est solidement convaincu qu'il serait en meilleure santé s'il avait une autre profession ou un autre métier.

UN MARI ÉCONOME



Le mari.—M'en aller ! jamais de la vie ! J'ai pas dépensé \$1.25 de chemin de fer pour rien.

MOSAÏQUE

“ Une abonnée ” attire mon attention sur deux ou trois de ces phrases pas absolument orthodoxes qui échappent, dans le branle-bas du travail, aux écrivains les plus méticuleux.

Ce qui m'amène à citer ici quelques lapsus bien amusants recueillis par la *Revue des Revues* :

“ Ezéchiél, qui a pour pupitre un enfant robuste, ployé en deux comme une cariatide, transcrit et commente un verset sacré. *Il lit d'un oeil, il écrit de l'autre...* ” (Paul de Saint-Victor, les *Deux Masques*.)

“ M. Fallières a insisté sur le *cheveu coupé en quatre* au moyen duquel le Centre s'efforçait de lui *tendre la perche*. ” (Anatole Claveau.)

“ Ici, la *platitude* atteint son *point culminant*... Le talent de Mme Judic est une *bouteille à l'encre* dans laquelle il ne faudrait pas trop porter le *scalpel*, par crainte de ne trouver qu'une *piquée de cendres*. ” (Albert Wolff.)

“ Le misérable se précipita sur l'enfant, lui saisit la tête, lui en vida le contenu dans la bouche, et le pauvre enfant retomba suffoqué. ” (Alexis Bouvier.)

“ Il y avait quinze grand jours que nous n'avions rencontré personne, à l'exception d'une caravane de *Kalmouks* composée de *chameaux*. ” (Henri d'Orléans)

“ Il reçut pour sa fête une belle tête phrénologique, tout peinte en bleu et marquée de chiffres *jusqu'au thorax*. ” (Gustave Flaubert.)

“ Fuyez, fuyez, comtesse ! Vous trouverez à la petite porte du parc deux chevaux sellés dont voici la *clef*. ” (Ponson du Terrail)

\*\*\*

A propos de l'envoi de chevaux canadiens dans l'Afrique du Sud. Plusieurs observateurs déjà ont noté que les chevaux de couleur foncée supportaient beaucoup mieux que ceux de couleur claire les grandes chaleurs atmosphériques.

Un correspondant de la revue anglaise *Nature* confirme cette remarque : “ J'ai eu de nombreuses occasions, aux Indes, écrit M. Hayes, de vérifier le fait en question, sans pouvoir toutefois en trouver une explication plausible. Quand la température de l'air ambiant est beaucoup plus élevée que celle du corps de l'animal, le fait que l'animal a une robe foncée paraît *a priori* plutôt désavantageux, puisque l'absorption de la chaleur doit être plus grande qu'avec une robe claire. Mais le pouvoir émissif des téguments de couleur foncée est évidemment plus grand que leur pouvoir absorbant. On sait d'ailleurs que la couleur des animaux des tropiques est plus foncée que celle des animaux des régions froides. ”

M. Hayes a parfaitement raison. Les couleurs foncées des téguments comportent une forte absorption de chaleur, mais aussi une grande déperdition qui est précisément supérieure à l'absorption. Et voici pourquoi la nature a donné aux nègres une peau noire et aux ours des régions polaires une robe blanche.

\*\*\*

Mahomet II avait cultivé lui-même une planche de melons que le soleil avait semblé distinguer en les mûrissant longtemps avant les autres. Le sultan les fit recommander au jardinier. Celui-ci y avait l'œil chaque jour, ce qui n'empêcha pas un page, qui aimait passionnément les melons, d'en cueillir quatre et d'en manger.

Le jardinier s'étant aperçu du larcin conjectura que parmi les pages, qui seuls avaient l'entrée du jardin, pouvaient se trouver les coupables, et il courut en informer le sultan. Mahomet, irrité d'une telle audace, fit amener à l'instant tous les pages devant lui et ordonna au coupable de se nommer. Personne ne se déclarant, l'impitoyable souverain commanda d'ouvrir successivement le ventre de tous les pages jusqu'à ce qu'on eut découvert l'auteur du vol. On trouva le melon à demi digéré dans l'estomac du quatorzième.

ONIRUS.

UN PEU PLUS

*Le prisonnier*.—Combien de temps vous faudra-t-il pour en finir avec cette affaire ?

*Son avocat*.—A moi, deux ou trois jours, mais à vous je crains bien que ça prenne quatre ou cinq ans.

AUPARAVANT

*Isaacs*.—Cohenstein vient de perdre son magasin par le feu. Pas un sou d'assurance.

*Le Canadien*.—Il doit être fou à l'heure présente.

*Isaacs*.—Oh ! non, il l'était d'avance. C'est évident.

JUSTE ANXIÉTÉ

*Le médecin*.—Après avoir pris cette dose, vous devriez pouvoir dormir comme un hébé.

*Le patient (alarmé)*.—J'espère que vous ne voulez pas dire comme le mien ?

UNE ERREUR RADICALE

*Premier tramp*.—Lambinot pouso à l'excès la négligence dans sa façon de s'habiller.

*Second tramp*.—???

*Premier tramp*.—Ainsi, une dame lui a donné hier une bonne paire de chaussures. Qu'est-ce qu'il a fait... il les a mises au lieu de continuer à porter ses vieilles et d'exciter la sympathie.

SON ANXIÉTÉ

*Le grand-papa*.—Oui, mon garçon, il est très possible que tu te distingues quand tu seras grand.

*Le petit-fils*.—Depuis quelque temps je suis à me demander quelle sorte de grand homme il est plus facile d'être.

PRÈS DU PÉRIL

*Jackson*.—J'ai été fort impressionné par votre sermon de ce matin.

*Le révérend Howick*.—Enchanté de savoir cela.

*Jackson*.—Oui, tellement ému que j'ai dû me retenir à deux mains pour ne rien mettre dans la sébille quand on a fait la quête.

A L'IMPOSSIBLE NUL...

*Mlle Ninon*.—N'amenez-vous jamais votre femme à la promenade avec vous.

*La flamme*.—Jamais.

*Mlle Ninon*.—Mais... vous devez être une brute ?

*La flamme*.—Non, je suis célibataire.

SON ERREUR

*Buff*.—T'es-tu marié trop précipitamment ?

*Tuff*.—Non, mais je me suis engagé trop vite. C'est aussi embêtant.

L'EXPÉRIENCE

*Le médecin*.—Montre-moi ta langue, Lili.

*Lili*.—Sûr que non.

*Le médecin*.—Je ne te ferai pas de mal. Montre-moi ta langue.

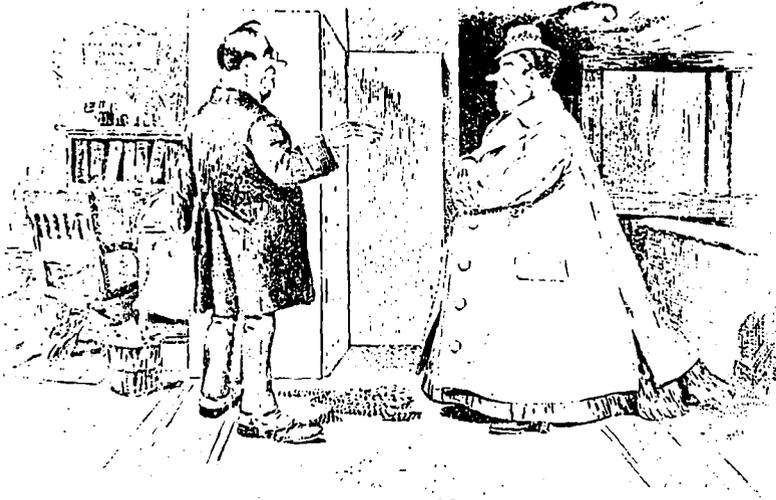
*Lili (avec détermination)*.—Dis que non. C'est justement pour cela que j'ai été punie hier.

LA NATURE EST PRÉVOYANTE



Utilité du nez long quand on a les bras embarrassés.

## PAS TROP



Mlle Anastasie Billotte. — Je réclame de Frem Latouche deux mille piastres de dommages-intérêts pour rupture de promesse de mariage.

L'avocat. — Ce ne serait pas trop d'en exiger vingt mille. Pareille chance lui vaut cela assurément.

## MON GRAND-PÈRE

Il est quelqu'un dont je dois parler, quelqu'un dont l'influence, pour être latente et invisible, n'en a pas été moins puissante sur moi, quelqu'un que je n'ai pas connu, et qui cependant m'a poussé, guidé, je n'ose dire inspiré, cinquante ans après sa mort : c'est mon grand-père.

Les questions d'hérédité intellectuelle et morale m'ont toujours singulièrement attiré et troublé. Il y a là un côté mystérieux où la raison se perd. Ces ressemblances qui sautent plusieurs générations, ces traits de caractère, d'éprit, qui dorment parfois de longues années dans une race, et qui, soudainement, y reparaissent sous forme de vertus ou de vices dans quelque être plus complet, me font penser à ces fleuves qui, au sortir de leur source, s'enfoncent presque aussitôt dans la terre, y cheminent obscurément, silencieusement pendant plusieurs lieues, et ressortent tout à coup plus rapides, plus denses, grossis, ce semble, de tous les petits cours d'eau qu'ils ont rencontrés et racolés en route. En effet, de combien de petits affluents n'est pas formé ce que nous appelons notre imagination, notre intelligence, notre âme ! Rien n'est absolument *nôtre*, en nous ; nul n'est tout seul chez lui ; chacun loge une foule de parents, de petits-cousins, d'arrière-grand-tantes, qui vivent en lui, et se manifestent par des actes, des pensées, des gestes, qu'il croit siens et qui leur appartiennent. J'en puis citer un curieux exemple. Un des vieux amis de mon père, me voyant faire des armes dans ma jeunesse, s'écria :

—Tiens, le coup de votre père !

D'où me venait ce coup ? Ce n'était pas imitation : j'avais cinq ans lorsque je perdis mon père. Non, ses doigts l'avaient légué aux miens. C'était de l'atavisme. Je faisais des contres de quarte, par filiation.

Eh bien, c'est ainsi que, plus d'une fois dans ma vie, m'observant, m'étudiant, et remarquant en moi des dispositions qui me faisaient dire : "De qui donc est-ce que je tiens cela ?" j'ai été amené à m'écrier tout à coup :

—C'est de mon grand-père !

J'en trouve un premier et singulier témoignage dans le journal de Barbier, à la date du 12 février 1757 :

Un jeune avocat, garçon d'esprit, qui se nomme Legouvé, a eu l'imprudence de dire dans le salon de M. Lenoir, notaire, rue Saint-Honoré, où l'on parlait de l'instruction du procès de Damiens :

—C'est faire bien du bruit pour une petite saignée.

Ce propos a été dénoncé au Parlement, dans l'Assemblée des princes et des pairs, quatre-vingts membres ont requis contre Legouvé un décret de prise de corps : et il aurait certainement expié fort durement son intempérance de langue, si le prince de Conti n'avait fait valoir que ce n'était là qu'un propos de jeune homme. Il n'a pas fallu moins que toute l'autorité du prince de Conti pour faire revenir les juges de leur sentiment : mais cette affaire n'en resta pas moins comme très fâcheuse pour l'ordre des avocats.

Quand le hasard me fit tomber sur cette page de Barbier, je me dis immédiatement :

Ah ! voilà donc pourquoi, à vingt-quatre ans, j'avais la tête si légère, la langue si intempérante, et un goût si vif pour l'opposition ! C'est la faute de mon grand-père. C'est l'avocat de 1757 qui s'amusa à refaire les siennes

dans la pauvre tête du poète de 1832. Il s'était installé chez lui.

Un second fait m'a plus frappé encore. Je savais bien que mon grand-père avait été avocat, avocat distingué ; mes parents le comparaient à Gerbier, mais les admirations de famille ne sont pas paroles d'Évangile, et je restais un peu en défiance, quand une révélation inattendue vint me remplir d'un orgueil et d'une reconnaissance toute filiale.

Un homme distingué, amateur intelligent et sagace de curiosités historiques, M. Gustavo Bord, m'apporta une lettre autographe adressée par le chancelier Maupeou à un membre du Parlement.

Voici cette lettre :

En fixant à jeudi ma visite au Parlement, je m'étais flatté d'entendre M. Legouvé, et je me faisais un plaisir de donner à MM. du Conseil la plus grande idée de l'éloquence de notre barreau. On m'annonce qu'il ne veut plus plaider. Ce projet-là n'est sûrement pas formé pour me mortifier, et M. Legouvé n'aura pas attendu que je sois chancelier pour commencer à me déplaire. Il suivra une carrière où il a déjà tant brillé et où il peut briller encore si longtemps, je le désire et tout le public avec moi.

MAUPEOU.

Dieu me garde de me comparer à mon grand-père ; mais, enfin, j'ai beaucoup parlé en public : la parole a été une de mes grandes joies et m'a valu plusieurs succès. Eh bien, depuis cette lettre, je ne me suis jamais reporté par la pensée à quelque séance heureuse pour moi, au Collège de France ou à la Sorbonne, sans me dire tout bas, en riant :

—Monsieur mon grand-père, je vous dois ces applaudissements-là ; vous m'avez soufflé.

Enfin, cette petite enquête de famille, cette visite domiciliaire dans mon for intérieur, m'amènèrent à constater un dernier fait plus décisif encore.

Avocat pour le public, mon grand-père était poète pour ses amis, je devrais peut-être dire pour ses ennemis, à en juger par l'anecdote suivante :

Il possédait, près de Paris, une jolie maison de campagne, à Brévannes. Un jour, il imagina d'y faire représenter, devant une nombreuse et élégante compagnie, une *Attalie* de sa façon, en cinq actes et en vers.

Placé au parterre, confondu avec les spectateurs, il savourait avec grande satisfaction l'harmonie de ses hémistiches, quand son voisin, amené par une tierce personne et qui ne le connaissait pas, se pencha vers lui, et lui dit tout bas, confidentiellement :

Comprenez-vous, monsieur, qu'un homme de mérite rassemble tant d'honnêtes gens pour leur faire entendre une platitude pareille ?

—Pardon, monsieur, répondit mon grand-père, je suis l'auteur.

L'autre, tombant en confusion, et balbutiant, lui dit :

—Oh ! monsieur, je me suis mal expliqué... je ne parlais pas de la pièce... elle est pleine de talent... Mais que pourrait devenir un chef-d'œuvre même, avec de tels interprètes ?... Connaissez-vous rien de plus comique que ce beau rôle d'*Attalie*, joué par cette jolie petite poupée ?

—C'est ma femme, monsieur.

—Ah ! ma foi, monsieur, reprit le voisin, c'est trop difficile à arranger, j'y renonce.

Sur quoi mon grand-père éclata de rire et lui tendant la main :

—Monsieur, vous êtes un homme d'esprit...

Et, à partir de ce jour, ils devinrent les meilleurs amis du monde. Eh bien, si j'ai toujours accepté gaiement les grands ou petits accrocs faits à mon amour-propre d'auteur, ma bonne humeur faisait certainement partie de mon héritage grand-paternel, et quant à ma passion pour le théâtre, si elle a occupé une telle place dans ma vie, c'est évidemment parce qu'elle a trois quartiers, c'est que je la tiens de l'auteur d'*Attalie*, un peu corrigé, j'espère, par l'auteur d'*Epicharis* et de la *Mort d'Abel*.

ERNEST LEGOUVÉ.

## DANS UN ASILE

Le visiteur. — Quel est le cas de celui-ci ?

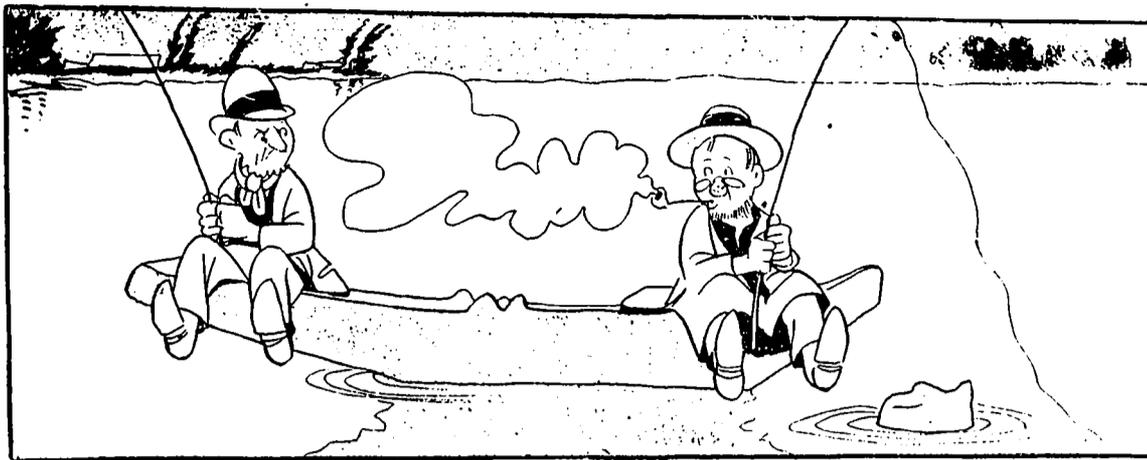
Le gardien. — Sa manie est fort douce. Il caresse l'espoir d'arriver à connaître celui qui a enlevé son parapluie.

## LE PÊCHEUR COMPLAISANT



Premier pêcheur. — Il commence à me faire suer celui-là, avec sa pipe !

LE PÊCHEUR COMPLAISANT — (Suite)



II

Premier pêcheur.—Dites donc, vous... Si vous voulez fumer votre sale pipe, allez ailleurs !

## PRINTEMPS

ALLER ET RETOUR

Le Soleil, arde des rayons tentants,  
Coyant aux croisées,  
Je suis allé voir le nommé Printemps  
Aux Champs-Élysées.  
Les femmes étaient toutes déguisées  
En roses rosées,  
Et les amoureux avaient tous vingt ans.

Or, j'ai vu passer en victoria  
La petite reine,  
La reine des cœurs que j'aime, il y a  
Plus d'une semaine.  
Je fus pris aux lacs de sa robe à traîne...  
Bien tourle est la chaîne  
Du pauvre Bottom, ô Titania !

Dans l'or et l'azur les bébés marchaient  
Comme des gens irés :  
Les cafés-concerts grands ouverts cra-  
Les notes des cuivres, j'étaient  
Sonnant Phalladi des vents et des givres :  
Et, loin de leurs livres,  
Des négociants rêveurs chevauchaient.

Ainsi disparaît, Belle, à votre aspect,  
Mon enthousiasme...  
Et je m'en reviens tristement avec  
Le nommé Marasme.  
Car l'amour au cœur est un cataplasme,  
Comme dit Erasme,  
Fameux Hollandais qui parlait le grec.

EMILE GOUDEAU.

## L'AMI D'HIER

(Un café rue Royale.—Ils se sont fait servir chacun un sorbet de neige.  
— On met le feu aux cigares.  
— Ils fument, boivent, refusent et reboivent.)  
DUFORNEAU.—Excellent, ce sorbet à la manière orientale, n'est-ce pas ?  
GUILBOLLARD.—Ce n'est pas assez dire. Cette neige fondue et sucrée,  
c'est divin, tout simplement.  
—Avec cinq ou six gouttes de xérès et du citron.  
—Très vrai. Citron et vin d'Espagne. Exquis, superexquis.  
—Oui, mais ce n'est pas ça seulement que je voulais dire.  
—Quoi donc de plus, s'il vous plaît ?  
—Tout à l'heure, sur les boulevards, en arrivant ici, nous avons frôlé  
Annibal Balusant ?  
—Il me semble bien que oui, en effet.  
—Me serais-je trompé ? J'ai cru voir que vous vous regardiez l'un et  
l'autre en chiens de faïence ?  
—Ça se peut. En quoi la chose vous étonne-t-elle ?  
—Dame, mon cher, je vous croyais bon amis.  
—Oui, autrefois, dans des temps antiques. Il a passé de l'eau sous le  
pont des Arts depuis ce temps-là.  
—Mais, pardon ! Est-ce qu'il y a dix mois encore on ne vous voyait  
pas bras dessus, bras dessous, aller de la chaussée d'Antin au passage  
Jouffroy, usant l'asphalte sous vos bottes, en véritables péripatéticiens ?  
—Mon Dieu si.  
—Et voilà que vous ne vous con-  
naissiez plus ?  
—Très vrai.  
—Qu'est-il donc survenu ? Uno  
broui le sterling ?  
—Possible.  
—Qu'est-ce qu'il vous a fait, Balu-  
sant ? Qu'avez-vous donc à lui repro-  
cher ? Un crime ?  
—Plus fort quo ça.  
—Eh bien, quoi donc ? De l'argent  
prêté et non rendu ?  
—Oh ! non, par exemple ! Ça ne se-  
rait rien.  
—Est-ce qu'il vous aurait volé vo-  
tre amoureuse ?  
—Plût au ciel !  
—Diable ! Il faut que le grief ait la  
taille de la tour Eiffel, pour le moins !  
—Vous l'avez dit.  
—Eh bien, dites-le. (En baissant la  
voix.) Nous ne sommes ici que deux,  
ontre amis. Dites-le. Déchargez-vous.

Ça n'ira pas plus loin, je vous l'assure-

Mais, ça n'a pas de mystère.  
C'est une noirceur sans pareille, un  
coup de poignard donné dans le dos à  
un ami par son ami. Rien ne m'em-  
pêche de vous confier la chose.

—En ce cas, allez-y gaiement, je  
vous écoute.

—Voilà. Il y a six mois, vous le sa-  
vez, j'ai accouché d'un livre.

— *Les Baraquements d'un cœur gris  
perle*, en prose ciselée. Tout le monde,  
toute la France sait ça sur le bout du  
doigt.

— Naturellement, le premier exem-  
plaire tiré a été pour celui au bras du-  
quel je me promenais tous les jours.  
Je le lui envoyais autant comme à un  
ami que comme à un critique.

—Bon ! Je commence à entrevoir  
le coup de chien.

—Balusant a lu *les Baraquements* ;  
il les a analysés : il leur a consacré

vingt-trois lignes dans son bulletin bibliographique et...

—Il les a écrivés !

—Mieux que ça. Il a dit que le livre était remarquable au double point  
de vue du fond et de la forme, mais que je ferais probablement mieux  
dans l'avenir, la prochaine fois.

—Il a dit cela ?

—Il l'a osé, mon cher. Dès lors, vous le comprenez sans plus de com-  
mentaires, il ne saurait plus y avoir rien de commun entre lui et moi.

—Je conçois ça.

—Cet homme débine mon œuvre, donc c'est un ennemi. Il ne s'incline  
pas devant mon su-cès, donc c'est un gredin, le pire des scélérats. Qu'on  
ne me parle plus de ce monstre.

OVIDE DESGRANGES.

## UN TRUC

*Laflûte*.—Que veulent-ils dire avec leur prétention de faire une élection  
honnête ?

*Labille*.—C'est tout bonnement "une trick" des boss pour payer les  
votes moins cher.

## D'URGENCE

*Le commis d'hôtel*.—Un autre de nos pensionnaires a été dépouillé de  
son argent cette nuit dans sa chambre.

*Le propriétaire*.—Pristi ! il faut mettre un terme à cela. Les trois  
autres qui ont été soulagés, eux aussi, de leur bourse n'avaient plus assez  
d'argent de poche pour payer leur bill.

## LE "MAIS"

Quand un mari adresse un compliment à sa femme il ajoute toujours  
un *mais*, et gâte tout l'effet.

## LÉGÈRE CORRECTION

—Je crois qu'elle brûle de devenir une comédienne.

—Toutes les femmes sont comédiennes. Ce que vous voulez dire, c'est  
qu'elle brûle de paraître sur la scène.

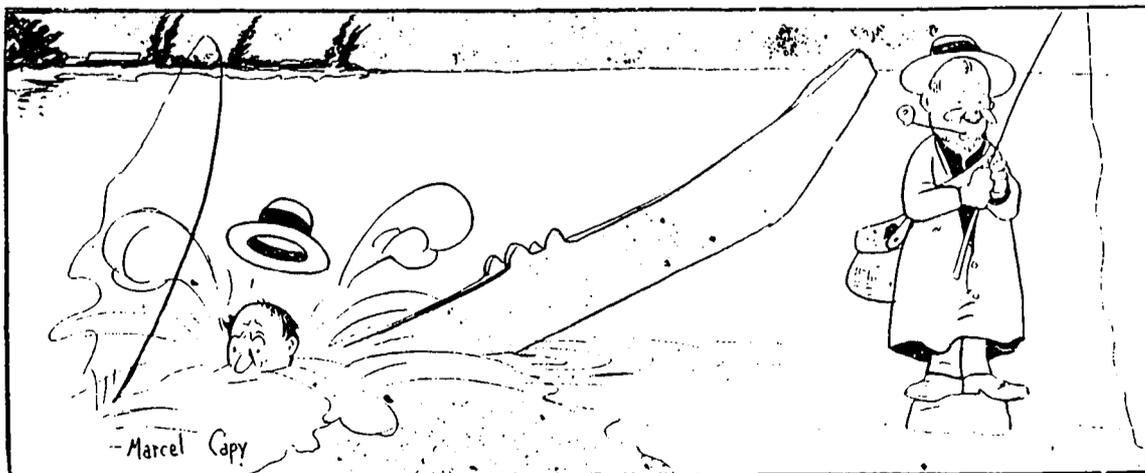
## UN ENCOURAGEMENT

*L'oncle*.—Le goût du piano paraît enfin venu à Toto.

*La mère*.—Depuis que les voisins se sont plaints de l'entendre jouer ses  
gammes, il passe quatre heures sur l'instrument.

De grâce, ne réduisons pas le progrès de la civilisation au perfectionne-  
ment des moyens de destruction des faibles par les forts.

LE PÊCHEUR COMPLAISANT — (Suite et fin)



III

Deuxième pêcheur.—Avec plaisir !

## CHRONIQUE

Notre reine prend sa 81e année d'existence jeudi de cette semaine.

Elle porte admirablement cet âge, si lourd pour tous et tout particulièrement pour une femme qui a les soucis d'une souveraine.

Son vœu le plus cher n'a pas été exaucé : l'Angleterre est lancée dans une guerre des plus sanglantes et dont l'issue, quelle qu'elle soit, n'en sera pas moins grosse de menaces.

Le dernier mot du drame transvaalien ne sera-t-il pas celui qui déchaînera, en Europe, tous les monstres de la guerre perfectionnée, qu'on a pour ainsi dire affamés par le spectacle des tueries lointaines ?

L'homme des reticences, des mots fermés, lord Salisbury a parlé dans les termes les plus clairs de la possibilité d'une attaque combinée contre les Anglais, d'une descente chez eux.

La reine a donc bien des chances de voir son existence se dénouer au milieu de ces scènes qui se sont si souvent présentées à sa pensée et dont elle a ardemment prié ses ministres de lui épargner le spectacle.

La guerre ! Ah ! comme elle se dédommage bien du mal qu'on a dit d'elle à la singulière conférence de La Haye. Comme si on pouvait en la peignant

hideuse, repoussante, insatiable, la rendre impossible.

Depuis qu'il est donné au pinceau ou à la plume d'en décrire les horreurs, l'abomination des hommes n'en a jamais été moins profonde, leur ambition moins effrénée, leur soif de conquête moins ardente.

Et avec la civilisation de plus en plus avancée, affinée et répandue, on a constaté que l'art de la guerre devenait plus adroit, plus fécond en engins de mort, moins restreint par les distances ou les difficultés qu'offre la nature elle-même.

\* \* \*

Daniel Fœe, l'ingénieur auteur de *Robinson Crusôé*, a écrit sur la guerre une page que je crois à peu près inconnue ici, et qui avait bien sa place tout indiquée dans un livre dont le diable lui-même est le héros principal.

La première entreprise, dit-il, que le diable tenta après la confusion des langues et la division qui se fit à la tour de Babel, fut d'engager les hommes dans des guerres et dans des troubles, et la conquête qu'il fit alors sur le genre humain était si profondément diabolique et infernale qu'elle transforma les hommes en vrais diables, car quand est-ce que l'homme devient la vraie image de Satan, quand est-ce qu'il est changé en véritable diable si ce n'est lorsqu'il fait la guerre à ses semblables, et qu'il trompe ses mains dans le sang de ceux de son espèce ? Le feu de l'Enfer éclate et pétille dans ses yeux, une avidité dévorante se peint sur son visage, ses passions agitent tout son corps ; il devient tout à coup une furie, un monstre terrible, effroyable ; en un mot de créature aimable, belle et angélique qu'il était, il se change en véritable démon. Nous pourrions remplir une bonne partie de l'histoire du Diable avec les semences de divisions qu'il a répandues dans le monde et des guerres dans lesquelles il a engagé les nations les unes contre les autres. En effet, l'on a souvent vu le monde en combustion par les artifices de l'Enfer sous le prétexte de faire la guerre en toute idée de justice. C'est alors que le Diable a fait son chef-d'œuvre en insinuant aux hommes des notions étranges, contraires à la nature vraie des choses, dans la vue de répandre dans le monde et d'y féconder le désir de se battre. C'est lui qui a établi ce qu'on a appelé les lois de la guerre, à savoir de se battre en honnête homme, d'agir en homme d'honneur, de se

battre, comme on dit, jusqu'à la dernière goutte de son sang, toutes belles idées et façons d'agir qui ne vont qu'à rendre excusables l'homicide et le meurtre, le vol et le pillage, l'injustice et l'oppression envers ses semblables. C'est ainsi que, par ces dites lois de la guerre, l'honneur devient entièrement différent des règles qu'ont faites la raison et la nature, le principe de cet honneur, de cette prétendue grandeur d'âme n'est nullement celui que Dieu a établi. La valeur n'est plus l'effet d'un courage intrépide dans la juste défense de la vie et de la liberté, mais plutôt un

défi téméraire de provoquer Dieu et les hommes en une envie démesurée de tuer, de fouler aux pieds ses pareils, au premier commandement, sans savoir, sans vouloir prendre une juste idée de l'injure et de l'oppression. C'est ainsi qu'on accuse de poltronnerie un homme qui cherche à éviter les querelles qui n'ont aucun fondement ; de bassesse et petitesse d'esprit, de lâcheté, celui qui, ayant reçu un affront, refuse de se battre, si bien qu'un homme, qui ne voudrait pas manquer aux lois de Dieu, se trouve contraint de mourir ou de tuer en duel s'il ne veut vivre dans le mépris.

\* \* \*

Ceux qui comptent uniquement sur les descriptions écrites ou illustrées fournies par certains journaux depuis des mois et des mois, pour avoir une idée de ce qu'est une bataille, sortiront fort peu instruits en somme ; ils n'en seront peut-être que plus loin de la vérité. Déjà quelques écrivains consciencieux ou des militaires oublieux de la consigne — qui est naturellement de soigner le tableau — ont apporté des correctifs, remis les choses en leurs places et désorganisé bien des auréoles.

Un jour, lisons-nous dans un numéro de la *Revue Britannique* de 1826, Napoléon disait à un auteur dramatique de son temps :

« Vos tragédies sont absurdes lorsqu'elles peignent l'héroïsme militaire. Les batailles ne sont gagnées que par la prudence et la persévérance, quelquefois par le hasard seul. Lorsque deux armées de cent mille hommes s'engagent dans une affaire, des deux côtés, la majeure partie des troupes désire ardemment se battre. Aussi longtemps que dure cette ardeur, un général n'a pas plus à faire qu'un cocher qui conduit une voiture dans une rue large. Mais, lorsque l'action s'est prolongée pendant cinq ou six heures, les deux armées commencent à éprouver la lassitude du combat ; c'est alors que le talent du général devient nécessaire pour ranimer et utiliser la valeur de ses troupes, en décourageant celle de l'ennemi. Ce qui est alors nécessaire à celui qui commande, c'est cette sûreté de jugement qui l'avertit des choses qu'il doit faire et du moment où il doit les faire, et non votre enthousiasme tragique, qui ne servirait qu'à égarer les facultés du général. »

\* \* \*

La guerre actuelle a apporté au chapitre des chapeaux une addition que n'eût point rêvée Aristote.

Il paraît, dit un chroniqueur, qu'à Londres le commerce des « tuyaux de poêle » jouit, en ce moment, d'une prospérité à nulle autre pareille... tant et si bien que les chapeliers de la Cité bénissent, à tour de bras, Kitchener, Roberts et autres braves généraux anglais dont les lauriers font fleurir le « goce des hauts de forme... »

Vous ne voyez pas la corrélation... Elle est, cependant, patente.

Il faut dire que, chez les Anglais, quand la joie et l'allégresse ne connaissent plus de bornes, on se livre au beau geste qui consiste à se contondre, réciproquement, à coups de canne, ou de poing, le gibus.

Cet exercice corporel est jugé beaucoup plus sévèrement dans les autres pays, mais, en Angleterre, c'est considéré comme une façon d'illuminer.

Un poète s'écria, dans un accès de lyrisme :

Le vrai feu d'artifice est d'être [magnanime.

Dans le Royaume-Uni, le véritable feu d'artifice est d'être sans pitié pour les chapeaux d'hommes.

KODAK.

L'enthousiasme se mesure à l'étiage des accordéons.

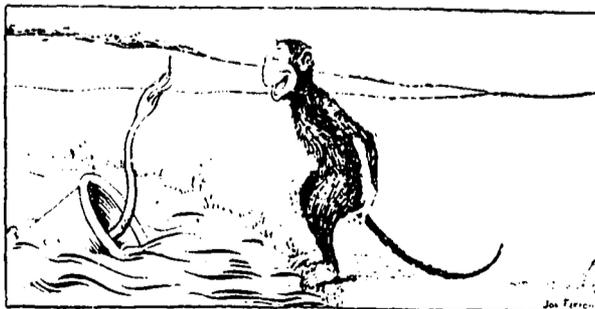
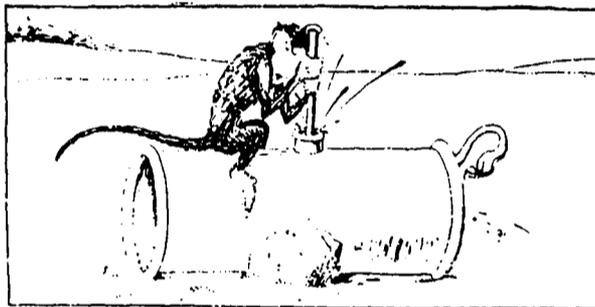
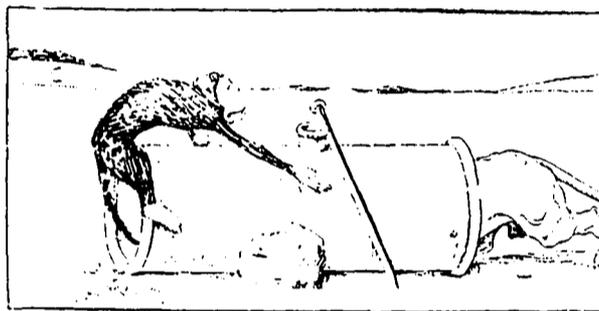
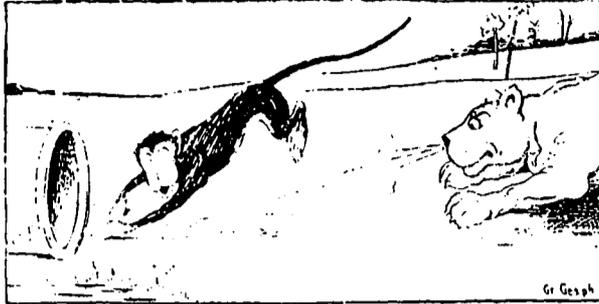
### L'IDÉE AU COMMERCE

Un commerçant maltraitait tellement son pauvre cheval qu'une vieille dame, qui prenait l'air à sa fenêtre, ne put s'empêcher de s'exclamer :

— Pas de pitié !

— Non, madame, répondit l'autre le plus naturellement du monde, rien que des patates, pi des bananes.

### FINESSE VS. FORCE



## BON GOUT DES POISSONS



*Le daule (qui n'a rien pris).—Le poisson a l'air de vous préférer.*  
*Lambinot.—Si vous pouviez seulement avoir une idée de ce que vous avez l'air, vous ne seriez pas si surpris de cette préférence.*

## COURRIER FEMININ

La plupart de nos vies sont calmes et uniformes, écrit une "rédactrice" du *Petit Echo de la mode* : leur marche générale est réglée par l'exemple de nos devanciers, par les usages, les préjugés même.

Cependant, de temps à autre, il se présente un cas spécial qui exige de nous une détermination, un choix.

Devant l'alternative, tout esprit sage s'arrête, ne fut-ce qu'un instant ; il considère les deux partis à prendre, consulte le résultat moral, le devoir, l'intérêt aussi ; il fait la somme des avantages matériels ou immatériels de l'une et l'autre décision et, suivant sa conscience et sa valeur morale, il se dirige d'un côté ou de l'autre.

Mais cette lucidité d'esprit, cette netteté de vues sur le mobile des actes, sur leurs conséquences, n'est pas donnée à tous et n'est pas donnée dans toute circonstance.

Il arrive souvent qu'un manque de lumière, une inexpérience de la vie et des choses, une ignorance des résultats possibles font hésiter l'âme la plus loyale et lui interdisent de trancher la question avant de l'avoir plus mûrement étudiée.

Cette indécision est louable ; elle provient d'un désir de faire ce qui est le mieux et d'une humilité prudente ; elle exclut cette forfanterie qui consiste à se croire incapable d'erreur et d'injustice.

Elle est utile à condition qu'elle cherche à s'éclairer, qu'elle s'efforce de connaître les données qui lui manquent, afin de pouvoir sans retard prendre un parti.

L'indécision, en effet, si elle se prolonge, s'accroît de jour en jour : à considérer le pour et le contre d'une action, on arrive à une réelle incapacité de la faire ou de l'omettre.

L'indécision continue, énerve l'activité, elle engendre le raisonnement oiseux ; elle est funeste à la vie morale qu'elle enraye, nuisible aux bonnes volontés qu'elle immobilise. Elle complique la vie, souvent même elle engendre une lâche paresse.

Aussi faut-il la fuir courageusement ; dès qu'un choix entre deux partis se présente à nous, il faut, dans toute la sincérité de notre conscience, considérer celui des deux qui est conforme à la morale, à la vertu, à l'amour du prochain, au sacrifice de notre propre satisfaction.

Ce premier travail exige parfois plus de compétence que nous n'en avons nous-même : il faut alors consulter ceux qui nous aiment sans faiblesse, ceux qui veulent avant tout notre perfectionnement moral.

Il arrive trop souvent, hélas ! que notre indécision n'est pas de cette nature : nous n'hésitons pas, dans notre cœur, à reconnaître le meilleur chemin, mais l'ayant reconnu, nous hésitons à le prendre. Le sacrifice nous paraît trop dur ; le renoncement à notre caprice ou à notre désir, trop amer.

Nous reculons devant le devoir inflexible, et nous ne pouvons nous décider courageusement à l'accomplir, sans oser cependant franchement le violer. Dans ce cas, vous

prêcher la décision prompte, vaillante, c'est vous prêcher la vertu.

Enfin, il y a une autre indécision, celle qui se rapporte aux mille petits faits de la vie ; quelques âmes pusillanimes ont des craintes étroites, des petits scrupules inutiles à propos des moindres riens. Elles hésitent devant la plus simple action : leur attitude ressemble au vol de la chauve-souris, qui oblique, oscille, va, vient, recule, tourne.

Cette indécision journalière et constante fatigue la personne qui en est atteinte et aussi ceux qui l'entourent, il faut s'en guérir rapidement, sinon elle fait des progrès et finit par remplir l'âme d'une perpétuelle inquiétude.

Dans les occupations quotidiennes, nous pouvons prendre l'habitude de trancher vite. Munis de bons principes, d'intelligentes règles, d'un désir constant de bien faire, nous avons toute chance de décider bien tout en décidant avec rapidité.

\* \* \*

Sous le règne de Louis XIV raconte le *Mercur de France* de 1811 — on trouva dans la boîte de la grande poste de Paris une lettre portant pour suscription "Au Grand Seigneur, en son hôtel, à Constantinople". La forme singulière de cette adresse fit supposer que la lettre était de quelque personne très ingénue. On la porta au Ministre de la Police, qui crut devoir l'envoyer au roi comme curiosité. Le roi, lui, crut pouvoir l'ouvrir, et il en prit lecture.

Elle portait textuellement : "Monsieur le Grand Turc : Vous saurez que nous sommes trois bonnes amies, âgées de seize à dix-sept ans ; étant inséparables nous avons résolu de vous choisir toutes trois pour mari. Nous espéons que vous ne nous refuserez pas. En conséquence, aussitôt que nous aurons reçu votre réponse, nous quitterons notre couvent pour aller vous trouver. Nous promettons de ne rien négliger pour que vous soyez content de nous."

Cette lettre était signée de trois jeunes demoiselles, en pension chez les religieuses de l'abbaye de Pantémont. Elles demouraient ensemble depuis quelques années, s'étaient unies par les liens d'une vive et très sincère amitié. Désespérées par l'idée de la séparation, qui devait bientôt avoir lieu, à la sortie du couvent, pour retourner chacune chez leurs parents, elles avaient imaginé d'épouser en même temps le Grand Turc (qui, à ce qu'elles avaient entendu dire, avait un nombre considérable d'épouses) ce qui eût été le moyen de vivre entre elles inséparablement.

Le roi s'amusa beaucoup de cette imagination romanesque, mais il cacha à la cour le nom des jeunes personnes, à qui, si l'on eût connu cette anecdote, il aurait pu en revenir un certain ridicule.

XXX.

## UNE DÉFINITION

*Toto.*—Qu'est-ce que cela : faire la diète ?

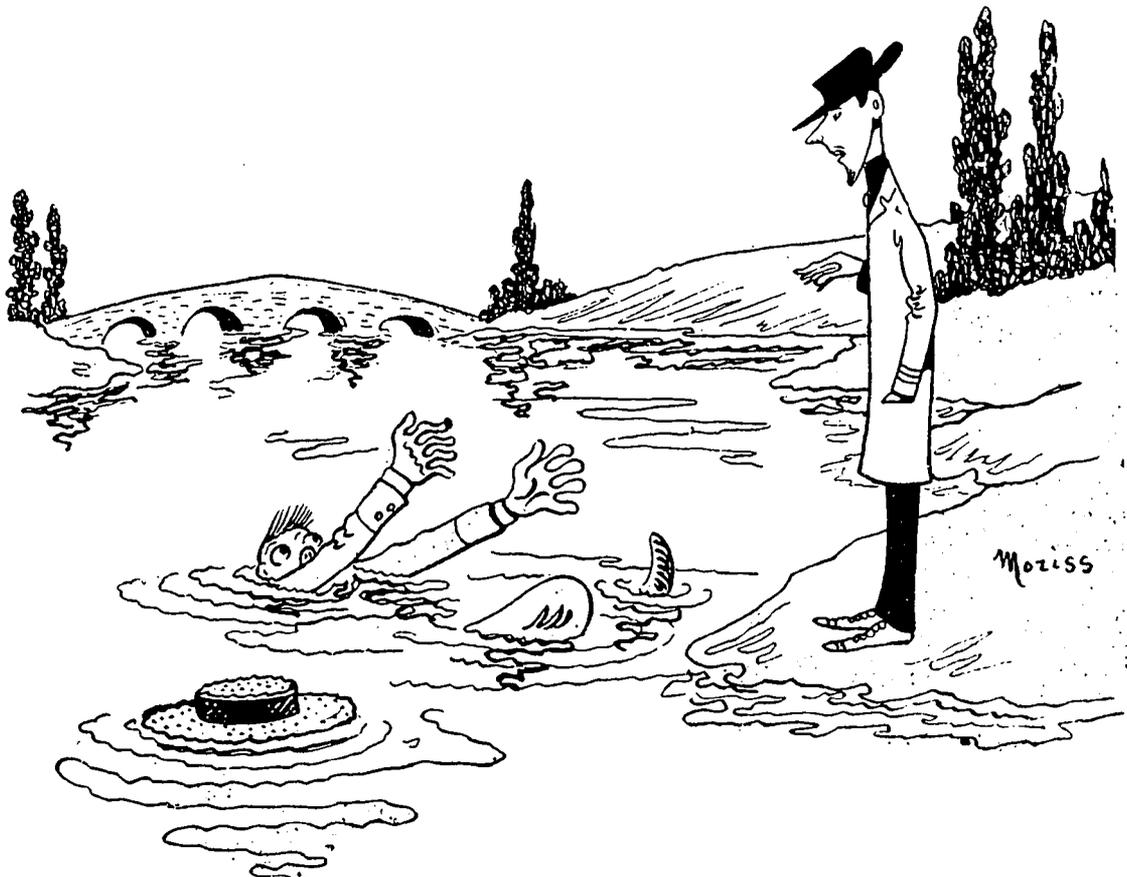
*Le père.*—C'est manger moins aux repas et un peu plus entre les repas.

## UN CAS EXTRAORDINAIRE

*Isaacstein.*—C'est une singulière faillite, celle de Cohen...

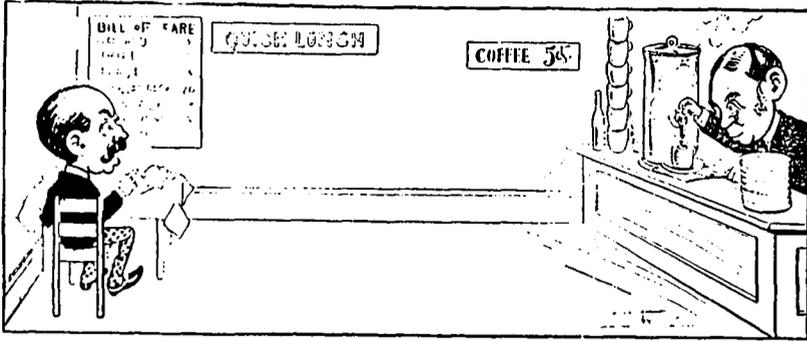
*Abraham.*—En effet. On dit qu'il ne pourrait pas payer ses dettes, quand même il le voudrait.

## UN MONSIEUR OPPORTUNISTE



*Fabien jur.*—Mais tends-moi donc la main, nom d'un chien ! tu vois bien que je suis en train de me noyer !  
*Gatien jur.*—Un instant, cher ami. Je suis dans la purée... Rends-moi d'abord le louis que tu me dois !

## SERVICE PROMPT



I  
—Vite, mon café...

## REMISE A HUITAINE

*Au tribunal, les avocats  
Ne se font pas beaucoup de bile :  
Embarrassés par certains cas,  
Ils demandent — tactique habile —  
En bredouillant un peu, pendant  
Que rouille le Président  
— Et la réussite est certaine —  
Pour étudier leurs procès  
Et les plaider avec succès...  
La remise à huitaine.*

*Bien longtemps, j'avais fait la cour  
A la brune et jeune Fanchette :  
Elle me permit, un beau jour,  
D'aller lui causer en cachette.  
Je commençai donc mon discours  
— On commence fort bien, toujours...  
Avec une verre huitaine,  
Mais pris d'un subit enrouement,  
Je dus demander poliment...  
La remise à huitaine.*

*Je puis vous faire cet aveu :  
Je croyais bien être de taille,  
Quand j'ai commencé, plein de feu,  
La chanson que je vous détaille,  
A rimaille, sans titonner,  
Sans hésiter, sans ànonner,  
De ces couplets, une centaine,  
Mais las... d'où ça peut-il venir ?  
L'implore de vous, pour finir...  
La remise à huitaine.*

*Sur le terrain, je suis allé,  
Plein de courage, je le jure,  
Car je n'ai jamais reculé  
Quand il faut ronger une injure.  
Après avoir mis habit bas,  
A mes témoins, je dis tout bas :  
Mon adversaire est capitaine,  
Ne pourriez-vous intervenir  
Et, de lui, tâcher d'obtenir...  
La remise à huitaine.*

*Au condamné, tout étonné,  
Qui sortant d'un beau songe, enrage,  
On commence : — L'heure a sonné,  
Jean Hiroux, montrez du courage.  
— Pour ma fin, répond l'air recé  
Hiroux, j'avais pourtant fixé  
Une échéance plus lointaine,  
Cependant, Procureur, mon cieur,  
Je réclame, faute de mieux...  
La remise à huitaine.*

## La Poupée Chinoise

C'est cette poupée que vous regardez ? me demanda le capitaine Gauthier, que j'étais allé voir au lendemain de son retour du Tonkin.

En effet, au milieu de mille bibelots curieux rapportés de son voyage et gisant sur une table dans le désordre de l'arrivée, ce baby chinois avait attiré mes regards.

— Eh bien ! reprit mon ami d'une voix grave, ce jouet a son histoire, et la voici en quelques mots :

Il y a six mois environ, par une chaude après-midi, je me promenais, accompagné du major de notre régiment, l'un de mes meilleurs camarades, aux environs d'Hanoi. Nous longions en causant l'une de ces plaines plantées de bambous, qui donnent à ces régions une physionomie toute particulière, lorsque nous aperçûmes, étendue sur le bord de la route, le corps à demi caché par les longues tiges flexibles des roseaux, une fillette annamite de huit à dix ans, qui de loin paraissait endormie.

En approchant, nous reconnûmes à sa pâleur, au souffle convulsif qui soulevait sa poitrine et à ses vêtements en lambeaux, une pauvre petite mendiante, malade, probablement abandonnée.

Au bruit de nos pas, elle souleva la tête et ouvrit des yeux dans lesquels un dernier reste de vie semblait s'être réfugié.

— Que fais-tu là, lui demanda mon ami dans la langue du pays ?

— J'attends la mort, seigneur, répondit-elle d'une voix résignée qui faisait mal : les maîtres que je servais m'ont jetée dehors, en disant que mieux valait pour moi que je meure tout de suite, puisque rien ne pouvait plus me guérir.

— Où habitent tes parents ?

— Je n'en ai plus ; je demeurais chez de méchantes gens qui m'avaient prise pour me faire travailler, et me frappaient au lieu de me nourrir. Je vous en supplie, ajouta-t-elle avec effroi, ne me ramenez pas près d'eux : j'aime mieux mourir toute seule ici !

— Mourir, comme tu y vas ! Et si je ne veux pas, moi, que tu meures ! Comment t'appelles-tu ?

— Hou-li-ka.

— Eh bien ! Hou-li-ka, nous allons voir qui de nous sera le plus habile, de cette fièvre maudite, ou de moi, qui vais essayer de te guérir.

Et mon ami, qui en sa qualité de père de famille adorait tous les enfants, de quelque nation qu'il fût, enleva dans ses bras la petite malade que son bon sourire avait déjà rassurée.

— Où pensez-vous conduire cette enfant ? lui demandai-je.

— Chez moi. Si je puis la tirer d'affaire, nous aviserons après sur son sort.

Pendant six semaines, la petite annamite, en proie à ces fièvres pestilentielles trop fréquentes sous un climat malsain, resta entre la vie et la mort.

Mon ami fut admirable de dévouement. A son poste toute la journée, il passait une partie de la nuit au chevet de sa protégée. Il s'était bien vite accoutumé à la présence de cette fillette, dont la gentillesse affectueuse lui rappelait celle des enfants qu'il avait laissés en France.

Ce qui distrait surtout la petite malade, c'était une poupée chinoise, que nous lui avions trouvée entre les bras, le jour où le major la recueillit. Tout le temps que dura la fièvre, elle ne voulut pas en être séparée une seule minute, et comme mon ami l'interrogeait sur la provenance de ce jouet : "Je l'ai eu toujours, lui répondit-elle, je l'aime, et si on me l'enlevait, je ne pourrais pas guérir." Sa fantaisie était trop innocente pour qu'elle ne fût pas respectée.

Enfin, grâce aux soins assidus dont elle était entourée, l'enfant entra en convalescence. Elle savait quelques mots de français, et avec la vive intelligence dont elle était douée, elle parvint en peu de mois, non seulement à exprimer dans notre langue les phrases les plus usuelles, mais encore à lire et à l'écrire assez couramment. Chacun de nous, d'ailleurs, s'occupait de son éducation ; on la comblait de grâces, et il n'était pas jusqu'à la famille du major qui ne lui envoyât de France des marques de sympathie ; l'une des filles du brave médecin, une ravissante enfant de l'âge d'Hou-li-ka, écrivait à la petite étrangère des lettres charmantes de naïveté enfantine. On comprend combien cette pauvre fillette, privée jusqu'alors de toute tendresse, trouvait de douceur à sa nouvelle vie ; elle s'était prise d'une affection passionnée pour son sauveur, dont l'intention était de l'amener en France avec lui.

Un soir, le major rentra chez lui, grelottant : la fièvre l'étreignait à son tour.

Le mal fit des progrès rapides, et malgré les pleurs de la pauvre petite Hou-li-ka, malgré les vœux que nous formions tous, le fléau cette fois n'épargna pas sa victime. Quelques jours plus tard, notre pauvre camarade mourut, ayant sur les lèvres les noms chéris de sa femme et de ses enfants, en pressant entre ses bras sa fille adoptive.

Le jour de l'enterrement, Hou-li-ka suivit le convoi de son bienfaiteur ; sa douleur était navrante, et quand, les derniers adieux terminés, mes compagnons et moi nous quittâmes le cimetière, elle y demeura la dernière. Je la vois encore, immobile devant cette tombe à peine fermée, sa silhouette sombre se détachant sur l'or du ciel, où le soleil couchant s'abaissait lentement... Elle ressemblait à ces chiens fidèles, qui se refusent à quitter, même dans la mort, le maître qu'ils ont aimé.

Le soir, nous attendîmes vainement son retour, et malgré toutes nos recherches, il nous fut impossible de savoir ce qu'elle était devenue. Sans doute elle aura repris sa vie errante.

Quelques jours plus tard, je m'embarquai pour la France, et la veille de mon départ, j'allai dire un dernier adieu aux amis que nous laissons, hélas ! en grand nombre, dans le cimetière d'Hanoi. En arrivant à la tombe du major, quel ne fut pas mon étonnement d'y voir une poupée chinoise, couchée parmi les fleurs et les couronnes !

Elle portait l'inscription que voici. Le capitaine me tendit un papier, sur lequel je lus ces mots, que je transcrivis, en respectant l'orthographe :

"Hou-li-ka ai bien povre : aile n'a ke sa poupai au monde aile l'envoi a la petite fille du bon Francai ki la sauvé."

La pauvre petite se doutait bien que nous reviendrions ici visiter notre camarade, ajouta l'officier les yeux humides ; et elle était sûre que de cette manière son offrande serait aperçue.

J'ai pris la poupée chinoise et je l'apporte aux orphelins du major.

S. DANGEMON.

## APPRECIATION

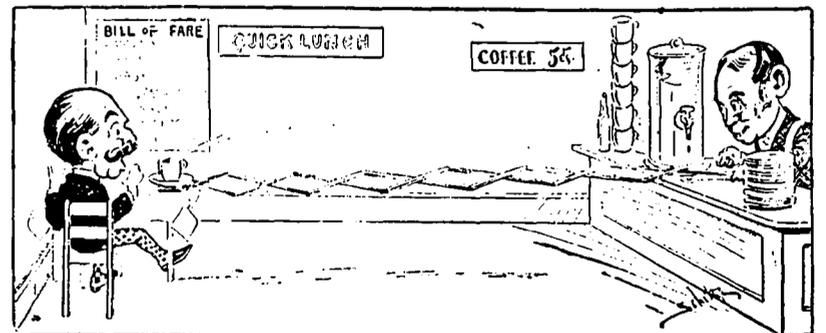
*La tante.* — Et les dindes faisaient-elles : Couac ! Couac !

*Toto.* — Bien, ma tante, c'est pas tout à fait ça, mais c'est pas une trop mauvaise imitation.

## STATISTIQUE

On a calculé que si la somme d'énergie dépensée chaque jour à amuser les bébés pouvait être concentrée, les chutes Niagara n'auraient plus qu'à faire... leurs malles.

## SERVICE PROMPT — (Suite et fin)



II  
—Voilà, monsieur.

AUX CHAMPS



TROIS AMIS.

MUSIQUE DE PRINTEMPS

Vous êtes-vous déjà demandé, chères lectrices, quelle était la saison la plus favorable à la musique ? Celle où nos sens dispos, et pour ainsi dire en fête, comprenaient le mieux les fines et délicates beautés de cet art divin, où il leur paraît nécessaire d'exhaler la joie et le bien-être qui les gagne en de doux chants d'allégresse et d'amour !

Est-ce l'hiver ? On fait beaucoup de musique en hiver : en effet, c'est la saison des réunions et la musique y préside pour adoucir les mœurs et tuer le temps.

Est-ce l'été ? Oh ! non. L'été est la saison des lassitudes et du repos.

L'automne ? Peut-être. Sa mélancolie est bien faite pour inspirer les artistes.

Mais n'est-ce point plutôt le printemps ?

Demandez-le donc aux oiseaux de nos bocages. Ecoutez leur doux gazouillis, leurs folles chansons, leurs cris variés et harmonieux.

Oui, c'est le printemps, diront-ils, parce qu'il faut alors célébrer le réveil de la nature, les bontés du Créateur, parce qu'après les souffrances de l'hiver on savoure la douce perspective de revivre d'heureux jours.

Demandez-le aussi aux poètes. Ont-ils assez chanté l'avril, qui n'est peut-être pas le mois idéal pourtant, mais avril veut ici dire printemps, c'est chose convenue.

Augusta Holmès, dans ses admirables sérénades, célèbre tour à tour les quatre saisons ; n'empêche pas que sa *Sérénade printanière* soit la plus belle, la plus émouvante. Je ne m'arrêterai pas aujourd'hui sur ce morceau qui demande une longue analyse ; nous reparlerons peut-être des *Sérénades* d'Augusta Holmès.

« Mignonne, voici l'avril... »

Ainsi débute la *Sérénade du passant*, paroles de F. Coppée, musique de Massenet. Quelle grâce, quelle fraîcheur dans ces trois petits couplets qui n'exigent, pour être bien rendus, qu'un filet de voix et une simplicité mêlée d'enjouement.

*Printemps revient*, de Massenet encore, appartient à la partition de Cendrillon.

Cette mélodie claire, et d'un style si pur, est un des plus jolis passages de la partition.

Le *Printemps de la Walkyrie*, intitulé aussi « Chant d'amour, » est une des meilleures pages de Wagner, destinée à plaire à tous et que j'engage mes lectrices à travailler sérieusement.

Voici maintenant le *Printemps de Samson et Dalila*. C'est le long soupir de l'amante qui, désolée hier encore, se reprend à respirer en voyant connaître les fleurs et les fruits de la terre. Ce morceau est très connu, très chanté. Il est distingué, c'est certain, puisqu'il est signé Saint-Saëns. Je lui reproche cependant son mouvement un peu lent, qui ne me paraît pas en rapport avec la vivacité des impressions que nous ressentons à cette époque bénie de l'année. Après tout, c'est peut-être une affaire de tempérament, la douceur langoureuse est aussi de couleur locale en ces heureux jours. Gardez-vous bien cependant d'en précipiter le mouvement ; il n'a pas été écrit pour être chanté en valse, ce qui le rendrait commun, voire même grotesque. Mais rappelez-vous les échos d'Allemagne, et dites-moi s'il ne vous semble pas, comme à moi, que la véritable allure printanière est celle des couplets de Goldberg. Ils commencent ainsi, je crois :

« Enfin l'air s'épure, le gazon verdit »

et plus loin :

« O saison charmante du gai renouveau,  
Où tout rit, tout chante, tout est jeune et beau. »

Ce n'est pas neuf, mais c'est toujours joli.

La valse de Waldteufel, intitulée *Amour et printemps*, a un an d'âge à peine, et déjà tous les orchestres s'en sont emparés. C'est un gros succès et bien légitime.

Le *Printemps* de Gounod ne vieillira jamais non plus. Ses deux strophes sont de Jules Barbier, c'est dire que la poésie est digne du musicien. Je conseille le ton de *ré bémol*, c'est aussi celui dans lequel Lo Beau a écrit sa transcription pour piano aux jolies variations.

Gounod écrivait admirablement pour les chanteurs, et ce morceau fait très bien valoir la voix.

Une toute récente nouveauté pour piano, c'est le *Joyeux Printemps* de Rougnon, professeur au Conservatoire. Ce caprice facile se recommandant surtout aux jeunes pianistes ; il comprend quatre motifs gracieux, gais et de beaucoup d'effet. Quatre pages en *do majeur*, trio en *fa majeur*.

Le *Printemps* de Grieg est plus difficile et demande une certaine force et une certaine dose de travail. La note de chant se perd dans un accompagnement que fait aussi la main droite, il faut l'en détacher, la mettre en valeur et lui donner avec soin toute son importance. Le morceau est court, mais ne souffre

point de médiocrité.

MUSETTE.

INJUSTE RÉPARTITION

Une poule a pondu un œuf de quatre livres dans la petite ville de St-XXX, et le journal de l'endroit lui a consacré un entrefilet louangeur de six lignes.

Le conseil de cette même ville a augmenté la taxe de une demie de un pour cent ; or, le même journal a publié un article de deux colonnes à ce sujet.

Ce qui nous prouve, une fois encore, que notre pauvre humanité est beaucoup plus prodigue de ses anathèmes que de ses louanges.

BONNE AMIE !

Adèle. — George et Albert m'ont tous deux demandée en mariage hier.

Sophie. — Et tu les as refusés tous deux.

Adèle. — Oui. Mais comment le sais-tu ?

Sophie. — C'est parce que je les ai vus tous deux se féliciter avec une chaleur que je ne pouvais m'expliquer. Mais tu viens de faire la lumière dans mon esprit.

L'AUTRE RAISON



???

Monsieur. — Ce n'est pas poli de bailler en société comme tu l'as fait hier soir.

Monsieur. — Est-ce plus poli de la part de la société de me donner envie de bailler ?

UNE QUESTION DE TOTO

Toto. — Papa !

Le père (ennuyé). — Quoi encore ?

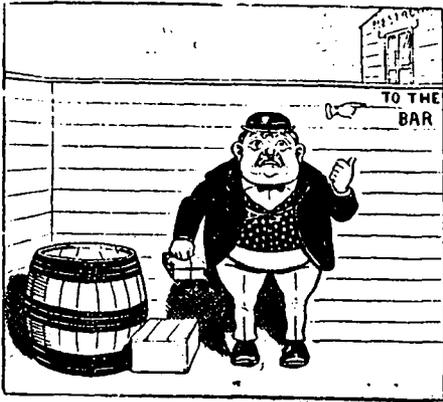
Toto. — Comment se fait-il que les bébés des poissons ne se noient pas avant qu'ils aient appris à nager ?

— Tenez, moi, qui vous parle, j'ai été un jour abandonné par les médecins.

— Ils vous jugeaient perdu ?

— Non, ils ne voulaient pas revenir parce que je ne les payais pas.

## QUI CHOISIT PREND PIRE



I  
M. Bonenfant.—Trop de bruit et pas assez d'air là-dedans...



II  
... Voilà justement un bon petit coin bien frais...



III  
... et un siège qui sera propre et confortable une fois recouvert de mon mouchoir...

## NOCTURNE

Bois frissonnant, ciel étoilé,  
Mon bien-aimé s'en est allé  
Emportant mon cœur désolé.  
Vents, que vos plaintives rumeurs,  
Que vos chants, rossignols charmeurs,  
Aillent lui dire que je meurs.

Le premier soir qu'il vint ici,  
Mon âme fut à sa merci.  
De fierté, je n'eus plus souci,  
Mes regards étaient pleins d'aveur  
Il me prit dans ses bras si creux  
Et me baisa près des cheveux.

Je lui disais : " Tu m'aimes  
Aussi longtemps que tu pourras !"  
Je m'appuyais fière à son bras  
Mais lui, sentant son cœur éteint,  
S'en est allé l'autre matin,  
Sans moi, dans un pays lointain.

Puisque je n'ai plus mon ami,  
Je mourrai dans l'étang, parmi  
Les fleurs, sous le flot endormi.  
Au bruit du feuillage et des eaux,  
Je dirai ma peine aux oiseaux  
Et j'écartèrai les roseaux.

Les bonheurs passés verseront  
Leur douce lueur sur son front  
Et les jones verts m'enlaceront :  
Et comme en un linéol doré,  
Dans mes chereux défaits, au gré  
Du flot, je m'abandonnerai.

Que mon dernier souffle, emporté  
Dans le parfum du vent d'été,  
Soit un soupir de volupté !  
Qu'il vole, papillon charmé  
Par l'attrait des roses de mai,  
Sur les lèvres du bien-aimé.

CHARLES GROS.

## LE PERE NICOLAS

Il y avait deux longues heures que nous marchions, dans les champs, sous le soleil qui tombait du ciel comme une pluie de feu ; la sueur ruisselait sur mon corps et la soif, une soif ardente, me dévorait. En vain, j'avais cherché un ruisseau, dont l'eau fraîche chante sous les feuilles, ou une source, comme il s'en trouve pourtant beaucoup dans le pays, une petite source qui dort dans sa couche de terre mousseuse, pareille aux niches où nichent les saints campagnards. Et je me désolais, la langue desséchée et la gorge brûlante.

—Allons jusqu'à la Heurtaudière que vous voyez là-bas, me dit mon compagnon ; le père Nicolas nous donnera du bon lait.

Nous traversâmes un large guéret dont les mottes crevaient sous nos pas en poussière rouge ; puis, ayant longé un champ d'avoine, étoilé de bleuet et de coquelicots, nous arrivâmes en un verger où des vaches, à la robe bringolée, dormaient couchées à l'ombre des pommiers. Au bout du verger était la ferme. Il n'y avait dans la cour fermée par quatre pauvres bâtiments, aucun être vivant, sinon les poules picotant sur le fumier qui, tout près de la bergerie, baignait dans un lit immonde de purin. Après avoir inutilement essayé d'ouvrir les portes fermées et barricadées, mon compagnon me dit :

—Sans doute que le monde est aux champs ! Pourtant il héla :  
—Père Nicolas ! Hé ! père Nicolas.  
Aucune voix ne répondit.

—Hé ! père Nicolas !  
Ce second appel n'eut pour résultat que d'effaroucher les poules qui s'égaillèrent en gloussant et en battant de l'aile.

—Père Nicolas !  
Très désappointé, je pensais sérieusement à aller traire moi-même les vaches du verger, quand une tête de vieille femme, revêche, ridée et toute rouge, apparut à la porte entrebaillée d'un grenier.

—Quen ? s'écria la paysanne, c'est-y vous, monsieur Joseph ? J'vous avions point remis, ben sû, tout d'suite. Faites excuses et la compagnie.

Elle se montra tout à fait. Un bonnet de coton, dont la mèche était ramenée sur le front, enserrait sa tête ; une partie des épaules et le cou qu'on eût dits de brique, tant ils avaient été cuits et recuits par le soleil, sortaient décharnés, ravinés, des plis flottants de grosse toile que rattachait, aux hanches, un jupon court d'enfant à rayures noires et grises. Des sabots grossièrement taillés à même le tronc d'un bouleau, servaient de chaussures à ses pieds nus violets, et gercés comme un vieux morceau de cuir.

La paysanne ferma la porte du grenier, assujettit l'échelle par où l'on descendait ; mais avant de mettre le pied sur le premier barreau elle demanda à mon compagnon :

—C'est-y vous qui avions hélé après le père Nicolas, moun homme ?

—Oui, la mère, c'est moi.

—Qué qu'vous l'y v'lez, au père Nicolas ?

—Il fait chaud, nous avions soif et nous voulions lui demander une jatte de lait.

—Espérez mé, monsieur Joseph ; j'y vas à quand vous.

Elle descendit, le long de l'échelle, lentement, en faisant claquer ses sabots.

—Le père Nicolas n'est donc pas là ? interrogea mon compagnon.

—Faites excuses, répondit la vieille, il est là. Ah ! pargué si ! y est le pauv'bounhomme, pas prêt à démarror, pour sû ! on l'a mis en bière à c'matin.

Elle était tout à fait descendue. Après s'être essuyé le front, où la sueur coulait par larges gouttes, elle ajouta :

—Oui, monsieur Joseph, il est mô, le père Nicolas. Ça y est arrivé hier dans la soirant.

Comme nous prenions une mine contristée :

—Ça ne fait ren, ren en tout, dit-elle, v'allez entrer vous rafraîchir un brin, et vous met à vout'aise, attendiment que j'vas cri ce qui vous faut.

Elle ouvrit la porte de l'habitation, fermée à double tour.

## QUI CHOISIT PREND PIRE — (Suite)



IV  
... Allons chercher un grand verre de bière maintenant.



V  
Toto (fils du propriétaire).—Si je jouais un petit tour...



VI  
... L'autre bout se trouve défoncé, tant mieux...



## ÉCHAPPÉ BELLE



I

*Le propriétaire.* — Pêchez tant que vous voudrez, mais ne touchez pas à mes volailles.

*Jim.* — Merci bien, monsieur.

## LE PUIITS

*Sous les arbres d'horreur que le soir a construits,  
En un geste gracile où défaille la hanche.  
C'est une fille forte et belle qui se penche  
Évoquant d'un coup d'œil le mystère du puits,*

*Et c'est le ride seul des éternels nuits  
Qui semble se creuser dans la muraille étanche :  
Comme d'un seuil de mort, du haut de chaque branche  
Les rossignols divins, hélas ! se sont enfuis !*

*Mais la serre sans peur, a dévidé la corde ;  
Ensuite, il a fallu que son buste se tordre  
Pour amener à soi le lourd ruse d'airain.*

*Accoude, à présent, sur la margelle noire,  
Elle écoute monter dans le grand ciel serein  
La clameur des vivants qui demandent à boire.*

LUCIEN BARDES.

## LA PIÈCE DE CENT SOUS

J'espère pour vous, lecteurs, que ne vous êtes jamais occupés d'affaires de Bourse, et que vous vous contentez de placer vos rentes, si vous en avez, en bonnes valeurs bien sûres et bien tranquilles, produisant moins que certaines autres, mais procurant aussi moins d'émotions. Autrement, vous pourriez méditer l'aventure, dont s'entretiennent en ce moment les journaux, de ce richissime grand seigneur que des spéculations malheureuses viennent de réduire non pas à la misère, mais presque à la gêne.

Il est vrai que, comme le fait très bien observer un de nos confrères, tout est relatif en ce bas monde. La gêne de ce grand seigneur constituerait encore une fort honnête aisance pour beaucoup de gens de ma connaissance. On raconte que, sous l'Empire, le duc de Gramont-Caderousse avait été, lui aussi, victime de pertes considérables. Gramont-Caderousse était, comme on sait, un des plus endiablés viveurs de cette époque de plaisirs et de fêtes. On jetait alors, bien plus qu'aujourd'hui, l'argent par les fenêtres, et Caderousse était de ceux qui tenaient toujours leur fenêtre ouverte.

Un matin, il rentra chez lui après une nuit des plus orageuses passée au bacara. Il avait pris, comme on dit dans l'argot des joueurs, la grande culotte. Il ne s'agissait de rien moins que de trois ou quatre cent mille francs laissés autour du tapis vert. Caderousse n'était pas un homme facile à émouvoir, mais cette fois, cependant, la saignée était un peu forte et le viveur, en se couchant, se demandait à qui il pourrait bien faire quelque gros emprunt.

Il n'y avait pas deux heures qu'il était endormi qu'un coup de sonnette le réveilla brusquement. C'était le coup de sonnette d'un créancier ou d'un solliciteur. Et, en effet, au bout d'un moment, Caderousse entendit un bruit de voix dans l'antichambre. Le visiteur voulait entrer, le valet de chambre s'y opposait. Le duc, pour avoir la paix, sonna son domestique :

— Qu'est-ce que c'est, Jean ? demanda-t-il.

— C'est un individu qui dit qu'il a absolument besoin de parler à monsieur le duc...

— Un fournisseur, sans doute ?

— Non. Il prétend même être un ami de monsieur le duc...

— Et il se nomme ?

— Albert Glatigny...

— Glatigny ! s'écria Caderousse. Il tombe mal, mais faites-le entrer tout de même.

Et le bon Glatigny entra dans la chambre du duc, tout étonné de trouver son ami encore couché à dix heures du matin. Albert Glatigny, c'était, si vous vous en souvenez, ce poète charmant, aux allures de bohème, qui faisait de jolis vers, et n'avait pas tous les jours de quoi

manger. Il avait été camarade de collège de Gramont-Caderousse ; ils avaient même été très liés sur les bancs de l'école, et, depuis lors, s'étaient plusieurs fois rencontrés sur les boulevards ou dans de vagues caboulots nocturnes que Caderousse aimait à fréquenter. Chaque fois, le duc, avec beaucoup de cordialité et de bonne grâce, avait offert ses services au bohème :

— Mais pourquoi ne te voit-on pas, voyons ?... Il faut venir me voir !

— Mais oui, mais oui, faisait évasivement Glatigny... Je viendrai un de ces jours...

— Tu aurais bien tort de te gêner avec moi... Nous sommes de vieux amis, que diable ! et de vieux amis doivent mettre le cœur et la bourse en commun...

Mais Glatigny était fier, et jamais il n'avait voulu recourir à son ami. Ce matin-là, pourtant, il s'était décidé. Les temps étaient particulièrement durs et le pauvre bohème avait le ventre creux. En l'apercevant, Caderousse leva les bras au ciel, dans un geste de sincère désolation :

— Ah ! mon pauvre vieux, quelle guigne, quelle guigne noire !...

— Qu'est-ce qu'il y a donc ?... demanda Glatigny.

— Il y a que j'ai pris cette nuit la plus forte culotte de ma vie !... Je suis rentré complètement à sec, et juste il faut que ce soit ce matin que tu aies besoin de moi !...

Et Gramont-Caderousse, qui était, au fond, un très brave garçon, arpentait la chambre d'un air navré.

— Maudite guigne !... faisait-il... Sacrée culotte !

Glatigny le consolait de son mieux.

— Que veux-tu, lui disait-il, ce sera pour une autre fois... Je reviendrai un autre jour...

Et il allait se retirer, quand Caderousse songea à lui adresser une question précise :

— Mais, voyons, lui dit-il, qu'est-ce qu'il t'aurait fallu ?

Et Glatigny, très embarrassé, de répondre mélancoliquement, comme un homme qui avait fait un beau rêve :

— A quoi bon, puisque tu ne peux pas, puisque tu es gêné toi-même ?

— Mais, enfin, dis toujours...

— Eh bien, j'étais venu t'emprunter cent sous !...

Caderousse fut pris d'un véritable fou rire. Mais il ne savait pas au juste s'il riait ou s'il pleurait, tellement la situation était à la fois comique et attendrissante. Il y avait quelques heures à peine, le viveur se considérait comme ruiné parce qu'il n'avait plus devant lui que quelques billets de mille à dissiper. Et voici que, maintenant, malgré sa guigne et malgré sa culotte, il se trouvait encore fabuleusement riche en présence de cet ami pour qui cent sous étaient une somme, et qui, sans s'en douter, lui faisait apprécier ainsi la véritable valeur de l'argent !... E. ARENE.

## MEMENTO

*L'acheteur (furieux).* — Tenez ! regardez le chapeau que vous m'avez vendu un dollar avant-hier. L'ouïe de ce matin l'a entièrement amolli et déformé.

*Barnheim.* — Pourquoi aussi n'avez-vous pas écouté mon avis, quand je vous conseillais d'acheter en même temps un de ces magnifiques parapluies à 65 cts. Une autre fois vous m'écoutez.

## VÉRITÉ COURANTE

Presque toutes les femmes croient qu'elles seraient jolies si seulement elles avaient la toilette rêvée.

## DÉFINITION

*Mlle Simplette.* — Enfin, qu'entend-on par "mauvaises manières" ?

*Mme Vieux-jeu.* — C'est continuer à faire ce que les autres ne font plus, ou faire ce qu'ils ne font pas encore.

## ÉCHAPPÉ BELLE — (Suite et fin)



II

*Jim.* — C'était bien de valeur de noyer les pauvres volailles, mais quelle chance tout de même que l'étang se soit trouvé à la main.

NOUVEAU FEUILLETON DU "SAMEDI", 26 MAI 1900 (1)

# LA DAME BLANCHE

PREMIÈRE PARTIE

L'AMOUR DE MARIE

XLI. — LE FILS DU TRAITRE

(Suite)

Mais, bientôt, sa pensée reprenait un autre cours. Le trésor brillait devant ses yeux à demi fermés. Il avait des tressaillements de joie profonde et farouche en se représentant les sommes énormes qu'il emportait. Puis, parfois aussi, l'image de John Robby lui revenait. Mais il la chassait d'un haussement d'épaules. John Robby ! Est-ce que cela comptait ! Est-ce que le misérable cabaretier méritait seulement un regret, une fugitive lueur de remords ! Allons donc ! Robby était bien où il était, c'est-à-dire chez Satan ! Et secouant la tête, Bolton revenait à son cher trésor. Puis, il interrogeait encore l'enfant : — Es-tu bien, Percy ? — Oui, mon père ! répondait l'enfant de sa voix lente. — Tu n'as pas froid ? Voici la nuit qui tombe. — Non, je me sens bien, je n'ai besoin de rien. — A quoi penses-tu, mon enfant ? Percy réfléchit. Un travail se fit dans sa tête enfantine, et prenant enfin une décision : — Mon père, demanda-t-il, il y a sans doute beaucoup d'enfants à Londres ? — Oui, mon fils ! C'est une grande ville. — Et, reprit alors le fils de Bolton, aurai-je le droit de les commander, comme je commandais ceux de la ferme ? Pourrai-je les battre s'ils ne m'obéissent pas ? Stewart Bolton, embarrassé par ces singulières questions, garda le silence. — Vous ne me répondez pas, mon père ! Je le devine : c'est que je n'aurai pas le droit de commander et de battre les autres enfants de Londres. Mais au moins je voudrais savoir... — Quoi, mon enfant ? Parle sans crainte. — Eh bien... Serai-je le plus riche ? Bolton se redressa. Il eut un regard d'admiration pour son fils. Et ce fut avec orgueil qu'il répondit : — Oui, Percy ! Tu seras le plus riche ! Et, en lui-même, le sinistre personnage ajouta : — Riche ! Je suis riche ! Et mon fils Percy pourra au jour luter d'opulence avec les fils de noblesse ! Riche ? Ah ! certes plus riche que ne le serait l'héritier de Melrose et des d'Avenel, si Walker avait encore un fils ! Que vais-je penser là ! Il n'y a plus de Julien ! plus de Walter insolent et odieux ! plus de maison d'Avenel ! plus de château de Melrose ! J'ai tout détruit ! Et j'emporte avec moi tout ce qui restait de cette puissante et opulente maison : le trésor de la Dame Blanche !

XLII — LA ROUTE D'ÉCOSSE !

Revenons au chevalier d'Avenel que nous avons laissé à Londres, s'éloignant de la place où il avait eu cette sinistre vision : L'échafaud dressé pour lui ! Le bourreau qui l'attendait ! Il prit des ruelles détournées, interrogeant des gens qui se rendaient du côté de la Tour de Londres pour voir l'exécution. On lui indiquait le chemin pour sortir de Londres et gagner la route d'Écosse. Mais, à son tour, on l'interrogeait : — Est-ce que l'échafaud était prêt pour l'Écossais ? Le bourreau était-il arrivé ? Walter répondait en souriant.

Nul ne se fût douté qu'il était cet Écossais dont tout Londres attendait la mort comme un spectacle joyeux.

Enfin, il franchit les portes de la ville, se trouva bientôt en rase campagne et lança son cheval au galop.

Il conserva toute la journée cette allure désordonnée.

Sur le soir, il s'arrêta trois heures pour laisser reposer son cheval puis il repartit dans la nuit.

Il ne voulait pas s'arrêter.

Et ce qui le poussait ainsi en avant, ce n'était certes pas la terreur de l'effroyable danger qu'il laissait derrière lui.

Londres était loin, maintenant.

Il courait au bonheur, à l'amour !

Pourtant, ses premiers moments d'ivresse lui furent donnés surtout par la délicieuse sensation du mouvement, de cette course au soleil, puis dans la nuit fraîche, sous le sourire des étoiles.

Libre ! libre !

Il faut s'être promené pendant de longues et mornes heures dans une cellule ou dans un cachot, avoir appuyé son front aux barreaux d'une fenêtre grillée et essayé d'aspirer un peu de l'air du dehors, avoir senti peser sur soi l'humidité des lourdes murailles, s'être cogné la nuit dans quelques pieds carrés aux aspérités dont se hérissent des murs, avoir entendu une serrure grincer à des heures régulières... oui, il faut avoir souffert ce que souffre un prisonnier pour comprendre ce qu'il y a d'enivrant dans cette sensation de courir, d'avoir un bon cheval, et de se lancer tête baissée sur le chemin de la liberté.

Libre !... libre !...

Puis cela se calma peu à peu en lui.

Et il songea à tout ce que contenait la liberté.

La liberté ! C'était Marie, sa tendre et douce Marie adorée !

C'était son Julien, son petit Julien dont il lui semblait déjà sentir les baisers avec la tiédeur de ses bras autour de son cou !

C'était son bon Christie de Clinthill à la tête de ses hommes d'armes.

C'était son manoir solide d'où il pourrait défier les Anglais.

C'étaient ses vassaux et paysans accourus pour le saluer !

C'était la vie, le bonheur !

Voilà ce qu'il y avait dans cette liberté inespérée qu'un miracle venait de lui rendre.

Et il avait des sursauts de joie violente, avec, parfois, un rapide frisson d'horreur à la pensée de ce qu'il laissait derrière lui.

Il se représentait Marie, la timide Marie, son amour, son adoration... Il la voyait triste d'une infinie tristesse, ses beaux yeux noyés de larmes.

Avec quelle ardeur il se jetterait à ses pieds et lui demanderait pardon de l'avoir soupçonnée !

Oh ! cette scène horrible là-bas, dans le château !

Ces accusations insensées qu'il avait portées contre son ange !

Cette enfant trouvée là... comme une vivante révélation d'un crime auquel il avait cru hélas !

Quelles paroles pourrait-il trouver assez douces et assez ardentes pour faire oublier cette nuit atroce à Marie ?

— Oh ! criait-il, échevelé, je t'aimerai tant ! je t'adorerai tant et tant qu'il faudra bien que tu oublies !... Plus de soupçons ! plus de malheur !... Marie, Marie !... C'est la joie qui vient à toi !... C'est le bonheur d'aimer et d'être idolâtrée toute ta vie !

Une immense gratitude lui venait au cœur pour ce noble et généreux inconnu, pour cet ami, ce lord Mercy qui l'avait sauvé !

Pourquoi ?

Et comment pourrait-il lui témoigner sa reconnaissance ?

Il le saurait plus tard !

A cette heure, il ne pensait et ne voulait penser qu'à ses deux amours : Marie et Julien !

Et, avec une joie débordante, il semblait remercier la nature entière.

Les arbres de la route étaient ses amis. Les nuages qui couraient au ciel devenaient ses messagers.

Il envoyait un salut chaleureux aux gens qu'il rencontrait.

Ce fut ainsi que, en pleine nuit, à son second jour de voyage, il se croisa avec une carriole qui s'était rangée pour laisser passer ce cavalier emporté comme un fan'ôme.

A ce cri, l'homme de la carriole avait retenu son cheval et s'était arrêté net.

Cette voix ! murmura-t-il avec un frisson. On disait !... Mais non ! Je me trompe !

Et Stewart Bolton pensif, secoua la tête. Il se retourna pour voir le cavalier qui, par une étrange ironie du sort, lui avait joté ce mot : " Dieu vous garde ! " Mais il ne le vit plus. Walker avait disparu vers le Nord, vers l'Écosse vers la terre d'amour.

Wilkie, le gardien de la Tour de Londres qui avait avec tant d'aide et de courage exécuté les ordres de lord Mercy, avait vu s'éloigner le chevalier d'Avenel avec un soupir de soulagement.

(1) Commencé dans le numéro du 14 avril 1900.

—Il n'a plus rien à craindre, maintenant, murmura-t-il. A'lons rendre compte de ma mission au noble lord.

Une heure plus tard, il était introduit auprès du lord-chief.

—Eh bien ! Wilkie, demanda anxieusement le vieillard, m'apportes-tu de bonnes nouvelles ?

—Votre Honneur sera satisfait : le prisonnier est libre ! Il court maintenant, hors de Londres, avec un bon cheval dans les jambes.

—Dieu soit loué ! Et remercié sois-tu, mon bon Wilkie ! C'est une joie profonde pour moi que la cause de la justice ait été ainsi servie. Mais comment t'y es-tu pris ?

Le gardien raconta alors avec simplicité l'évasion du chevalier.

Le vieillard lui serra les mains et le remercia avec effusion.

—Ce sera mon dernier acte de lord-chief de la haute justice ! murmura-t-il. Puisse-je être seul à en supporter les conséquences !

Et il exigea que Wilkie se retirât aussitôt.

Le brave serviteur voulait rester, partager les dangers de son maître, si la vérité était connue, si on apprenait que l'évasion de Walter était l'œuvre du lord-chief.

—Ta présence nous compromettrait tous deux, sans m'être utile ! lui dit lord Mercy pour le convaincre. Pars. Quitte Londres sans perdre un instant. Emmène tes enfants et ta femme ! Je souhaite du fond de mon cœur que tu trouves loin d'ici le bonheur qui t'est dû, pour ta généreuse conduite.

—Votre Honneur me récompense au delà de ce que je mérite !

Le lord garda un instant le silence, et devenu pensif, il murmura :

—Tant de simple bonté, de vraie noblesse chez un gardien de prison ! Et tant de méchanceté chez les grands, chez les souverains eux-mêmes !

Il reprit à haute voix :

—Wilkie, si je vis, si la fortune m'est favorable, j'espère que, sous peu de temps, je pourrai te rappeler à Londres. Quoi qu'il arrive, sois sûr de mon affection et de ma gratitude.

—Oh ! milord c'est moi qui vous remercie de tout mon cœur de m'avoir donné enfin l'occasion, si longtemps espérée, de vous prouver ma reconnaissance et mon dévouement.

—As-tu au moins tout ce qu'il faut pour assurer ta fuite ? Ce que je t'ai remis te semble-t-il suffisant ?

—Au delà de ce qu'il fallait ! Votre Honneur a largement pourvu à tous nos besoins, pour ma famille et moi.

—Pars donc et que Dieu te conduise.

—Dieu garde Votre Honneur ! répondit le brave serviteur en s'inclinant profondément devant le vieillard.

Et les larmes aux yeux, il dit un dernier adieu à lord Mercy.

Le chef de la haute justice anglaise, demeuré seul, fit quelques pas dans le vaste cabinet de travail où il se trouvait.

Il était oppressé comme par l'approche d'un malheur.

—Qu'ai-je donc ? murmura-t-il. Je viens d'accomplir un acte juste. Ma conscience m'approuve. Et pourtant, je me sens tout troublé !

Il appuya son front aux vitraux de la haute fenêtre par où entrait un jour blafard, ce petit jour brumeux des matinées anglaises.

Tout à coup, il tressaillit violemment.

Quelqu'un venait d'entrer dans la somptueuse pièce, sans se faire annoncer. Le vieillard se retourna en fronçant le sourcil.

Il pâlit légèrement en reconnaissant le duc de Somerset.

—Ah ! fit-il d'un ton amer, c'est vous, milord duc ! Vous entrez chez moi comme dans une prison. Je vous félicite : vous remplissez exactement votre métier de gôlier !

#### XLIII. — LE REMPLAÇANT

Le duc de Somerset s'était arrêté près de la porte. Les paroles du noble vieillard le cinglèrent comme un outrage. Ce fut à son tour de pâlir.

Mais il se remit vite et répliqua d'une voix âpre :

—L'obéissance aux ordres souverains est le premier devoir d'un gentilhomme anglais. Milord, vous semblez trop oublier que la reine est sacrée... et que c'est par sa volonté que je suis ici ! Quant à mon métier de gôlier, comme il vous plaît de m'insulter de ce nom, je le remplis de mon mieux ! Il serait à souhaiter que tous les gôliers de Londres eussent fait leur besogne, loyalement, comme moi !

—Que voulez-vous dire ?

—Que votre charge de lord-chief vous donnait le commandement des prisons du royaume en général, et de la Tour de Londres en particulier, milord !

—Eh bien !... Parlez clairement !

—Eh bien ! l'Ecosseis a fui ! Walter d'Avenel s'est évadé !

—Que Dieu le guide jusqu'aux terres de la liberté ! fit solennellement le vieillard. Le chevalier était innocent.

Somerset fit quelques pas vers lord Mercy.

—Milord, dit-il, j'ai ordre de vous conduire à l'instant auprès de Sa Majesté la reine. Veuillez me suivre.

—Je rends grâce à la reine de l'audience qu'elle veut bien m'accorder ! Je suis prêt à me rendre auprès d'elle.

—Je dois ajouter que Mme Elisabeth a l'intention de vous interroger au sujet de la faite extraordinaire du traître que vous seul jugiez innocent.

—Je répondrai selon ma conscience à la reine ! Quant à vous, milord, épargnez-vous le souci de me questionner. Vous n'êtes pas de ceux à qui on puisse donner de loyales explications !

Le duc se mordit les lèvres et blêmit de fureur.

—Marchons ! grinça-t-il.

—Je vous précède, milord ! fit froidement le vieillard.

Et il s'avança de ce pas majestueux qui lui était propre. Devant la porte du palais, une voiture attendait. Le lord-chief s'y installa à la place d'honneur et, frémissant de rage, le soudard dut se placer sur le devant, comme un subalterne.

Un quart d'heure plus tard, l'huissier des salles d'audience de la reine Elisabeth annonçait à pleine voix :

—Son Honneur le lord-chief de la Haute Justice.

La reine, assise sur un fauteuil doré, attendait, entourée de gentilhommes de sa cour, vêtus des splendides costumes qu'exigeaient l'étiquette et la mode.

Somerset vint prendre place près d'elle.

Lord Mercy traversa la longue salle d'un pas lent et tranquille, le regard assuré, sous les yeux des assistants dont la plupart, au courant de sa disgrâce, le plaignaient en secret, mais gardaient un visage impassible.

Il s'inclina, avec ce mélange de respect et de dignité qui n'appartient qu'à lui, devant la reine qui, les lèvres blanches de colère, avait peine à maîtriser les sentiments qui l'agitaient.

—Son Honneur le duc de Somerset a bien voulu me communiquer le désir de Sa Majesté, dit-il. Me voici tout aux ordres de la Reine !

—Mes ordres ! répliqua amèrement Elisabeth. Je crois bien, milord, qu'ils ne vous donnent guère de souci ! Vous ne les recevez que pour les enfreindre !

—Je suis au service de la Justice... et de la Reine !

—Vous faites passer avant moi ce que vous appelez la justice ! s'écria la reine, incapable de se contraindre plus longtemps. Apprenez, milord, qu'il n'y a en Angleterre qu'une justice : celle de mon bon plaisir ! Et je déclare traître et rebelle quiconque aurait d'autres pensées !

—Que Votre Majesté fouille donc la conscience de ses sujets !

Elisabeth jeta autour d'elle un regard étincelant.

Les fronts des courtisans se baissèrent, tout pâles.

—Milords ! fit violemment la reine, quelle est la peine que nos lois infligent aux traîtres et rebelles ? Répondez !

Les courtisans se regardèrent, tremblants. Nul n'osa parler.

—Duc, répondez à ma question ! reprit la reine avec cet implacable entêtement qu'elle mettait à se jouer à l'aise dans sa cruauté. Somerset, directement pris à partie, jeta un coup d'œil effaré sur le père d'Ellen Mercy — de sa femme ! — et balbutia :

—Je pense... que lord Mercy... en sa qualité de grand-maître de la justice... est qualifié mieux que quiconque... pour répondre à Sa Majesté...

Le lord-chief eut un dédaigneux sourire.

—Les gentilhommes de Sa Majesté ignorent les textes ! fit-il avec une belle sérénité. C'est moi qui parlerai pour eux.

—Répondez donc ! gronda Elisabeth, farouche. Quelle est cette peine ?

—La mort ! dit tranquillement le vieillard.

—C'est votre arrêt que vous venez de prononcer ! gronda la reine sanglante.

Un murmure d'épouvante parcourut les rangs des gentilhommes.

Et la reine, d'une voix haletante, continua :

—Milord, vous aviez la garde suprême de l'Ecosseis Walter d'Avenel... Cet homme s'est évadé. Quand les gardes sont venus le chercher dans sa cellule, ils n'ont trouvé que l'un de ses gardiens baillonné, ligotté. Qu'avez-vous à dire ?

—Simplement ceci : que, depuis hier, je ne suis plus lord-chief. Votre Majesté le sait mieux que moi !

—Vous n'en êtes pas moins responsable ! — cria Elisabeth, ou plutôt, vous êtes directement coupable de cette évasion ! Le gardien, interrogé, a répondu que l'Ecosseis avait fui grâce à un certain Wilkie. Connaissez-vous ce Wilkie ? Oui, vous le connaissez, puisqu'on l'a vu sortir de chez-vous... ce matin même ! Qu'y venait-il faire ? C'est ce que nous saurons dès que ce misérable sera arrêté ! En attendant, répondez, et voyons de quels mensonges...

Le vieillard se redressa de toute sa hauteur.

—Madame, dit-il, jamais le mensonge n'a souillé les lèvres du lord-chief... même pas le mensonge des flatteries faciles. Votre Majesté désire savoir si j'ai moi-même médité, préparé la faite du malheureux chevalier détenu contre tout droit et toute justice ? Oui, madame, c'est moi !

—Vous l'avouez !

—Je le proclame ! Dans ma longue carrière, il a pu m'arriver de commettre des erreurs. Hélas ! l'humanité n'est pas infaillible. Mais jamais, je le jure devant Dieu en présence de qui je suis prêt à paraître sans crainte, non, jamais, je n'ai pu être sciemment les mains à une cruauté, à une injustice. Le chevalier d'Avenel était innocent. Il succombait sous le poids de haines particulières qui n'ont rien de commun avec le gouvernement du royaume.

—Quelles sont ces haines ? demanda Elisabeth surprise.

Le duc de Somerset devint livide.

Il crut que son heure dernière était arrivée.

Et déjà, il jetait les yeux derrière lui, vers une porte dérobée par laquelle il s'apprêta à fuir d'un bond si lord Mercy l'accusait.

Mais le noble et généreux vieillard répondit en s'inclinant :

—Ce secret n'est pas le mien, madame.

Somerset re tira, tandis que la reine laissait échapper un geste de menaçante impatience.

—J'ai donc prévenu Votre Majesté de l'iniquité qui allait être commise. C'était mon devoir, parce que je considérais l'exécution du chevalier comme un véritable assassinat !

—Un assassinat ! grince Elisabeth.

—Quel nom voulez-vous donner à un meurtre de cette nature, même s'il est entouré d'un appareil juridique, même si c'est le bourreau-juré qui tient l'arme homicide ?

—Et vous, quel nom donnez-vous à l'incroyable impudence de votre révolte ?

—Honneur !... Devoir !... Justice !

—Rébellion sacrilège ! Milord, c'est vous qui remplacez le traître en faite !

—Sûr, s'il vous faut une tête, prenez la mienne !

La reine se leva. Elle tremblait de fureur.

Les courtisans, glacés, muets, pétrifiés, n'osaient lever les yeux.

—C'en est assez ! gronda Elisabeth. Gardes !

Quatre hallebardiers s'avancèrent et s'arrêtèrent à quelques pas du trône de la reine, dans une attitude de statues.

—Saisissez lord Mercy et emmenez-le à la Tour de Londres !

—Qui Dieu sauve la reine ! God save de Queen ! dit à haute voix lord Mercy.

Et, ferme, la tête haute, il s'éloigna, entouré de gardes.

Elisabeth se tourna vers le duc de Somerset :

—Duc, fit-elle, je vous nomme lord-chief de la justice anglaise ! Veillez à ce que le procès du rebelle soit instruit rapidement.

Le soudard s'inclina jusqu'à terre en bégayant un confus remerciement.

Et pas une seconde, il ne songea que sa qualité nouvelle allait l'obliger à signer l'arrêt de mort du père de sa femme !

rer en se demandant avec angoisse si elle pourrait jamais couvrir de baisers, elle aussi, l'enfant chérie, le pauvre petit disparu, son Julien adoré !

Lorsqu'Ellen Mercy qui, dans son charmant égoïsme, avait d'abord tout oublié pour ne voir que sa fille eut calmé sa première joie, elle se retourna vers lady d'Avenel, et, lui tendant le ravissant bébé :

—Oh ! pardonnez-moi, chère ! Ma fille me faisait oublier ma sœur !

—Ne suis-je pas mère comme vous ? murmura Marie.

Elles s'enlacèrent. Et réunies, Marguerite entre elles deux, elles formèrent un groupe ravissant de grâce et de beauté.

Puis, l'enfant fut déposé dans son berceau.

Elle entraîna Marie au dehors. Dans ses yeux, elle lisait la question terrible que l'infortunée n'osait formuler.

—J'ai longuement parlé du chevalier de mon père, dit-elle.

Marie poussa une faible exclamation et pressa nerveusement les mains de son amie sur le visage de laquelle se lisait une douce joie.

—Mon père m'a juré de le sauver ! acheva Ellen.

—Seigneur ! Serait-ce possible ! balbutia lady d'Avenel. Cette immense félicité me serait réservée d'apprendre que mon Walter ne mourra pas !

—Espérez ! reprit Ellen avec ardeur. Quant à moi, j'ai plus que de l'espoir ! J'ai une conviction profonde, absolue ! Jamais le lord-chief n'a donné en vain sa parole. Espérez, vous dis-je, mon amie, ma sœur !

—Oh ! que bénie soyez-vous pour la joie que vous m'apportez !

Et Marie pressa de questions fiévreuses la mère de Marguerite.

Ellen raconta son séjour à Londres dans les moindres détails. Elle répéta cent fois les paroles de lord Mercy, et dit en terminant :

—Je suis sûre que mon pauvre père sauvera le noble Walter ? Qui sait même si ce n'est pas fait à l'heure qu'il est ? Lord Mercy est tout-puissant. Et puis, il m'a promis, juré ! J'ai plus de foi en son serment que je n'en aurais dans une royale parole. Quoi qu'il advienne, le chevalier vivra ! Vous le reverrez ! Tout me le crie. Vous reverrez aussi votre cher Julien.

—Christie de Clinthill est parti à la recherche de mon pauvre enfant, dit-elle en essuyant ses larmes. Que Dieu ait pitié de moi ! J'attends d'heure en heure que mon brave capitaine d'armes m'apporte une nouvelle, un indice, aussi faible soit-il ! Et alors, je braverai tout pour le retrouver ! Hélas ! Depuis qu'il a disparu je ne vis plus ! Il me semble que ma tête est vide et que mon âme s'en est allée.

—Courage ! Le malheur ne peut s'acharner ainsi contre vous. Ce serait croire à l'injustice du ciel ! Vous ne méritez qu'amour et félicité !

Marie secoua douloureusement la tête.

A ce moment, sur la route, au loin, s'éleva un nuage de poussière.

Les deux femmes, prises d'un même pressentiment, regardèrent ce nuage qui s'approchait rapidement. Bientôt, elles purent voir un cavalier qui accourait au galop.

—Christie de Clinthill ! murmura Marie défaillante.

#### XLV. — FOLLE !

#### XLIV. — LA FILLE DE LORD MERCY

On a vu qu'Ellen, sous la conduite de Ketty la meunière, avait entrepris de se rendre dans la montagne auprès de son amie lady d'Avenel, chez Tibbie, la bonne vieille nourrice de Marie.

Elle fit la longue et pénible route, partagée entre la douleur que lui avait causée la vue de Melrose incendiée et la joie de bientôt revoir sa fille. Et tout disparaissait dans ce bonheur intime et profond que comprennent les mères : Revoir ma fille !

L'ignominie même de l'homme qu'elle avait follement aimé s'effaçait à mesure qu'elle s'éloignait du théâtre de ses derniers exploits.

Somerset avait saccagé Melrose : il avait failli tuer son enfant. Mais Marguerite était sauvée ! C'était là un de ces miracles qui exaltent le bonheur d'une mère et lui font oublier les pires adversités.

Enfin, on arriva au hameau lointain juché sur le flanc de la montagne.

Un berger indiqua la pauvre demeure de Tibbie.

Ellen y courut, et, sautant à terre, entra précipitamment dans la cabane.

Et elle eut un long cri d'amour et de joie en apercevant du premier coup d'œil l'adorable bébé dans les bras de lady d'Avenel.

Elle saisit sa fille, la contempla, ravie, la couvrit de baisers et de larmes bégaya ces mille exquises paroles de tendresse qui jaillissent des cœurs maternels. Marie la regardait avec un triste sourire.

La malheureuse songeait à son fils !

Et, heureuse du bonheur d'Ellen, elle pouvait s'empêcher de pleu-

Le capitaine Christie avait quitté John Rubby, la mort dans l'âme. Le pauvre géant était comme assommé par ce coup imprévu, par les effroyables révélations du cabaretier.

Il se retraçait la scène atroce qui avait dû se passer, et se torturait l'imagination. Il lui semblait entendre le cri d'angoisse et d'agonie de son "petit"... son Julien.

Ah ! il en était sûr ! Au moment suprême où il avait roulé dans le gouffre, Julien l'avait appelé !

Et à cette pensée, Christie, secoué de sanglots, les yeux aveuglés de larmes, enfonçait ses éperons dans les flancs de son cheval, se lançait dans une course éperdue, avec de rauques rugissements.

Pas un instant la pensée ne lui vint que le misérable Robby avait pu mentir. Les circonstances étaient exactes. Le lieu et l'heure, tout s'accordait pour lui faire croire que cette brute avait proféré une hideuse vérité !

—Atteint au cœur, Christie sentit que sa vie était désormais vide de sens ! Adieu les longues chevauchées à la tête de ses hommes d'armes ! Adieu le cher projet de relever les ruines de Melrose ! Tout s'en allait, tout mourait avec Julien !

Mais il lui restait une double mission à remplir.

D'abord, porter l'épouvantable nouvelle à sa châtelaine.

Ensuite, punir le traître, tuer de ses mains Stewart Bolton, l'assassin ! Oh ! quand il devrait y passer des années, le meurtrier fût-il réfugié au delà des mers, aux confins de l'univers, Christie le retrouverait ! Et le châtement serait tel que la légende en transmettrait le récit de génération en génération, aux veillées d'hiver des chaumières d'Ecosse !

Le capitaine, quand il songeait à cette vengeance, reprenait un peu de courage. Mais il retombait dans son abattement farouche quand il pensait à la douleur de Marie d'Avenel.

Et le rude paysan frissonnait.

— Mon Dieu, mon Dieu ! murmurait-il, dire que c'est moi qui vais lui apprendre la mort de Julien ! Comment ferai-je ? Comment l'abominable nouvelle pourra-t-elle sortir de mes lèvres ?

Pendant quatre jours, il erra dans la plaine qui avoisinait Melrose, tantôt s'approchant de la montagne, décidé à aller se jeter aux pieds de la châtelaine, tantôt tournant bride, se disant qu'il valait mieux disparaître à tout jamais !

Le cinquième jour, il s'aperçut qu'il était tout près du hameau habité par Tibbie.

Il eut alors un geste de résolution désespérée et se lança au galop, comme pour ne plus avoir de prétexte à reculer.

Comme il approchait de la chaumière, il aperçut tout à coup lady d'Avenel et Ellen Mercy.

D'une violente sautade, il arrêta net son cheval et sauta à terre.

Il avança rapidement, puis, à quelques pas des deux femmes, il demeura immobile, l'âme, couverte de sueur et de poussière, semblable à une apparition de malheur.

La tête basse, les jambes fléchissantes, il cherchait par quelles paroles il pourrait préparer la châtelaine à apprendre l'horrible catastrophe.

Et il se répétait avec angoisse qu'il allait peut-être la tuer.

Oh ! que n'eût-il pas donné à ce moment pour n'être point là, pour avoir obéi à ce pressentiment qui lui commandait de ne pas venir jusqu'à Marie d'Avenel.

Trop tard, hélas ! Il était trop tard !

Ellen Mercy avait jeté un long regard sur le capitaine. Puis elle ramena ses yeux sur sa pauvre amie.

Elle vit l'un trébuchant, le front couvert d'une pâleur mortelle qui transparaisait sous le hâle ; elle vit l'autre agonisante, incapable de poser la question qui venait mourir sur ses lèvres frémissantes.

Et elle comprit que Clinthill avait des choses terribles à dire.

— Rentrons, chère sœur, voulez-vous ? fit-elle tendrement.

Lady d'Avenel se laissa entraîner à l'intérieur de la cabane, et, sur un signe d'Ellen Mercy, le capitaine y pénétra derrière elles.

Marie s'assit, sans forces, brisée par le choc des sentiments contradictoires qui se heurtaient dans son esprit.

Pourquoi Clinthill revenait-il si vite ?

Pourquoi paraissait-il accablé d'une telle tristesse ?

Elle osa enfin l'interroger.

— Vous venez de Melrose, mon brave Clinthill. Sans doute avez-vous appris quelque chose. Voyons. Est-ce au sujet de mon pauvre Julien ?

Le capitaine avait préparé rapidement un récit destiné à lui faire gagner du temps. La question nette et précise de la châtelaine lui fit perdre la tête.

— Oui, balbutia-t-il, c'est au sujet de Monseigneur Julien.

Elle se leva, bondit plutôt, saisit un bras de Christie.

— Vous l'avez vu, n'est-ce pas ? demanda-t-elle d'une voix angoissée.

Le capitaine garda un silence lugubre.

Seulement deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

— Vous pleurez ? reprit-elle alors avec une sorte de violence navrante. Que signifie ? Julien est donc malade ? blessé ? Parlez donc, capitaine ! Il faut rester près de lui ! m'envoyer prévenir. Ou plutôt non, vous avez bien fait. Où est-il ? Partons, Clinthill, courons vite.

Le capitaine, au lieu de lui obéir, se laissa glisser à deux genoux.

— Oh ! maîtresse ! s'écria-t-il dans un déchirant sanglot, ma bonne, ma noble maîtresse ! Pardonnez-moi !

— Vous pardonnez ! quoi ! mon Dieu ! se se passe-t-il ? Julien ! Qu'en as-tu fait ! Parle ! mais parle donc !

Le capitaine sentit une sorte de fièvre envahir son cerveau. Il essaya de bégayer quelques paroles, n'y put parvenir, et ce seul mot tomba, sinistre, effrayant, de ses lèvres décolorées :

— Mort ! . . .

Marie poussa un cri d'atroce détresse, de souffrance indescriptible. Elle se rua sur le capitaine, le saisit par les épaules, le secoua :

— Tu mens ! tu mens ! cria-t-elle furieusement. Mort, Julien ? Tu es fou, malheureux ! Mon Julien ! mon petit ! Mort ! Allons donc ! Est-ce que je n'aurais pas senti à mon cœur le coup qui l'aurait tué ? Est-ce que je serais vivante, s'il était mort !

L'infortunée se redressa, jeta autour d'elle un regard de moribonde.

Tibbie et Ellen la prirent dans leurs bras, essayèrent de la maintenir.

Elle se dégagea.

— Voyons, fit-elle de cette voix âpre et stridente qu'ont parfois les folles, est-ce que c'est croyable, cela ? Marie, dites-moi donc que cet homme a menti ! On me cache mon enfant ! On me le vole ! Julien ! Julien ! Où es-tu ! Attends ! C'est moi, ta mère ! Oh ! je saurai te défendre, va, mon pauvre petit !

Soudain elle se renversa en arrière et partit d'un éclat de rire qui glaça d'épouvante les assistants.

Et repoussant Ellen qui cherchait à l'enlacer, elle se jeta vers la porte en grondant :

— Mon enfant ! . . . Je veux mon enfant ! . . .

Tibbie et Ellen sanglotantes eurent enfin la force de saisir et de maintenir la malheureuse. Elles la couchèrent. Et, penchées sur elle, elles essayèrent de surprendre sur sa bouche une parole qui leur fit douter de l'horrible vérité.

Mais ni ce jour-là, jour de deuil et de désespoir, ni les jours suivants, Marie d'Avenel, plongée dans une atonie semblable à une mort anticipée, ne donna plus aucun signe de raison.

Elle ne se réveillait de sa léthargie que pour appeler Julien.

Parfois, elle bondissait, prêtait l'oreille et commandant le silence, elle murmurait :

— Tenez ! Je crois qu'il arrive ! Enfin ! enfin !

D'autre fois, elle avait des crises de fureur, et ses clameurs désespérées retentissaient au loin :

— Je vous dis qu'on veut me le voler ! Défends-toi, mon Julien ! Hardi ! Je viens ! N'aie pas peur !

Hélas ! Ce n'était que trop vrai ! Marie d'Avenel était folle !

L'affreuse nouvelle n'avait pas tué la mère ; mais, chose plus triste peut-être, elle avait anéanti sa raison !

La vue de Marguerite, même, qu'Ellen lui présentait en pleurant, n'éveillait en elle aucun souvenir. Elle écartait le mignon bébé.

— Il faut que je retourne à Melrose, reprenait-elle. Julien doit m'attendre. Ce cher petit ! Comment ai-je pu rester si longtemps loin de lui ?

Pauvre folle ! Pauvre folle !

Quant à Christie de Clinthill, le lendemain matin du jour à jamais funèbre où sa maîtresse avait perdu la raison, il était remonté à cheval, sans dire adieu à personne, sans dire où il allait.

Où il était ! Il le savait à peine !

Julien mort, Marie d'Avenel folle, le capitaine se demandait s'il aurait le courage de vivre et s'il ne valait pas mieux se tuer. Kitty, sa jolie et chère Kitty qu'il avait entrevue dans la chaumière de Tibbie, plutôt qu'il ne l'avait vue, avait été impuissante à lui rendre un peu de courage.

Et si le capitaine ne se tua point, s'il résista à la tentation d'en finir, c'est qu'il songea à l'autre, au traître, à l'assassin à Stewart Bolton.

#### NLVI. — LE RETOUR DU MARI

Walter d'Avenel, cependant, galopait joyeusement vers la frontière d'Écosse. Plus il approchait, plus il sentait son cœur battre avec une douce violence.

Il atteignit enfin la Tweed !

Il n'était plus qu'à deux heures de Melrose !

Et il volut se donner à ce moment le délicieux loisir d'un court repos.

Il avait besoin de réfléchir, de se recueillir, et débattait en lui-même de ses puériles et charmantes questions qui se pressent dans l'esprit de l'homme lorsqu'il va atteindre au parfait bonheur longtemps caressé.

— Voyons se disait-il. Vaut-il mieux la prévenir ? Oai, je crois que c'est préférable. Marie est une nature si fièle, si douce. La moindre chose peut lui faire beaucoup de mal ! Après avoir failli la tuer par mon inconcevable soupçon, vais-je maintenant risquer de la tuer par une joie trop soudaine ? Non, non ! J'enverrai quelqu'un. Mon Dieu ! que je suis donc heureux ! Te voilà, terre de la patrie, te voilà, Écosse chérie où je vais retourner ceux qui sont mon amour et ma vie. Julien, mon cher Julien. Marie . . . mon doux ange ! Salut, terre que je bénis, terre où j'ai connu le bonheur !

Mais, tout aussitôt, il se reprenait :

— Pourquoi la prévenir ? Est-ce que la joie tue ? Allons donc ! Pourquoi ne pas lui faire cette surprise qui la jettera dans mes bras toute palpitante d'allégresse ? Je mettrai pied à terre à quelque distance de Melrose. Je m'approcherai tout doucement, j'entrerai par la petite porte dérobée, j'imposerai silence aux serviteurs et aux hommes d'armes, je monterai par la galerie souterraine, et je lui apparaîtrai tout à coup, non plus menaçant comme je le fus, hélas ! mais les bras tendus, ou plutôt, non, je me mettrai à ses pieds et mon regard lui dira que je n'ai cessé de l'adorer !

Et murmurant ces projets qui le faisaient bondir d'une ineffable joie, Walter avait mis pied à terre, et, conduisant son cheval par la bride, pensif et souriant, il s'était arrêté près de l'auberge de John Robby, en face du gué qu'il fallait traverser, contemplant, ravi, le territoire écossais où il touchait enfin ce pittoresque et frais paysage qu'égayait le Moulin Joli avec sa grande roue.

Tout à coup, en se retournant, il aperçut un homme qui, du seuil de l'auberge, le regardait avec une sorte d'épouvante.

—Eh ! fit-il, c'est John Robby !

Le cabaretier frissonna. Walter d'Avenel chez lui ! Walter de retour ! Était-ce lui ou une ombre vengeresse ? Le misérable essuya la sueur de peur qui pointait à son front et esquissa un sourire.

—Voyons ! fit le chevalier en s'approchant, pourquoi as-tu l'air terrifié ? Je ne te veux pas de mal ! La guerre est finie ! Et puis, bien que tu sois Anglais, je ne te crois pas un méchant homme. Pourrais-je oublier que tu m'a soigné si bien après la bataille de Pinkey ?

—Monseigneur, balbutia John Robby, vous êtes... trop bon.

—Je suis, parbleu, enchanté de te voir. Tu vas me donner des nouvelles, de là-bas ! Tu es si près de Melrose !

—Melrose ! bégaya le misérable effaré, terrorisé,

—Oui, Melrose ! répéta le chevalier surpris. Qu'y a-t-il d'étrange à ce que je te dis là ?

—Excusez-moi... monseigneur... je vis bien retiré depuis longtemps... Je ne sais rien !... non ! rien ! je vous le jure !...

—Eh bien ! donne donc à boire à mon cheval... puisque tu n'es pas bon à autre chose... poltron !... Ta as peur ! De quoi ?... Ai-je donc l'air si terrible ?...

Le cabaretier ne répondit pas et s'empressa de s'éclipser pour aller chercher un seau d'eau et rafraîchir le cheval de Walter.

Il jetait en dessous des regards au chevalier qu'il n'était pas éloigné de considérer comme une apparition surnaturelle.

Le châtelain de Melrose se décida enfin à remonter sur son cheval et s'éloigna, tandis que John Robby poussait un soupir de soulagement et murmurait :

—C'est lui !... c'est bien lui que j'ai vu !... c'est à croire que je rêve !... lui qui a été entraîné par les hommes de Somerset et jeté à la Tour de Londres, pour être exécuté dans les trois jours !... Que s'est-il passé ?... Et surtout que va-t-il se passer ?... Oh ! oh !... je prévois qu'il va y avoir de l'orage et que peut-être c'est sur moi que la foudre tombera !... Il me semble prudent de me mettre à l'abri pour quelques jours...

Et John Robby, tout tremblant, prit ses dispositions pour disparaître à la première alarme. Sa conscience était aussi peu rassurée que possible. Il était arrivé à tromper Christie de Clinthill ! Mais aurait-il le même succès avec le chevalier d'Avenel, le père de Julien ! si celui-ci venait l'interroger !

Walter traversa la Tweed et prit au galop le chemin de Melrose.

Il rencontrait en route, de loin en loin, des paysans ou des bergers et, sans attendre d'être salué comme son rang lui en donnait le privilège, il leur envoyait le premier un signe amical.

Sa joie exubérante avait besoin de se traduire par des gestes d'affection à tous : il eût embrassé le dernier des gardiens de bétail qui erraient dans les prairies.

Mais ces gens le regardaient passer, pétrifiés !

—Quelques-uns, même, se sauvaient à toutes jambes, dès qu'ils le reconnaissaient.

Le chevalier finit par remarquer cette sorte de terreur qui se répandait autour de lui. Il voulut interroger une femme qu'il croisa en chemin. Mais elle ne répondit que par un signe de croix et s'éloigna en balbutiant des paroles qu'il ne comprit pas.

Un malheur pesait sur la contrée !

Frémissant, toute sa joie brusquement tombée, Walter activa la course de son cheval, se rua en avant, du côté de Melrose.

Maintenant, il était pris d'une angoisse qu'il essayait vainement de combattre. Une immense tristesse s'emparait de lui.

Oui ! Il y avait un malheur dans l'air !

Lequel ? Mon Dieu ! Mon Dieu ! Marie ! Julien ! Oh ! non ! Ce n'était pas possible ! Ces êtres adorés étaient sains et saufs ! La terreur des paysans superstitieux venait de ce qu'on l'avait sans doute cru mort.

Tout à coup, Melrose apparut.

Melrose !... Non... Les lamentables ruines qui étaient tout ce qui restait du superbe château, nid somptueux de son amour et de son bonheur passés !

Le chevalier, agité de frissons glacés, sans voix, l'œil hagard, contempla l'horrible spectacle.

Où était-il ! Non ! C'était un cauchemar sans doute !

Où peut-être sa raison, troublé par les souffrances du cachot, lui montrait-elle un mirage, une illusion !

Hélas !... La réalité était palpable !

Revenu du premier moment de stupeur sans nom, de l'atroce étonnement qu'il avait éprouvé, Walter se jeta en avant, bondit dans la cour du château, sauta à terre.

Un silence de mort régnait autour de lui !

Le malheureux saisit sa tête à pleines mains.

Il sentait sa raison s'enfuir.

Un rauque sanglot lui échappa.

Puis il s'élança sur l'escalier à demi détruit, sauta les marches branlantes, se mit à courir à travers les salles dévastées par l'incendie.

Et les ruines rebentirent de ses clameurs de désespoir.

—Marie !... Marie !... Marie !... !

Il allait, l'infortuné, appelant cello qu'il adorait, la cherchant, comme s'il eût été sûr de la retrouver là !

Et lorsqu'il fut certain de son malheur, lorsqu'il eut parcouru en tous sens les longs corridors éventrés, les chambres effondrées, lorsqu'il eut passé par miracle sur des poutrelles qui tombaient à grand bruit dès qu'il les avait franchies, lorsqu'enfin il eût compris que le château n'était plus qu'une solitude, il s'arrêta, comme frappé d'un coup de foudre et tomba à la renverse.

Le chevalier revint à lui après quelques minutes de cet évanouissement.

Il se traîna hors des ruines, s'assit sur tortro et s'abandonna aux sanglots.

Son désespoir fut immense.

Le jour baissa peu à peu. Le soleil descendit à l'horizon, et Walter d'Avenel n'avait encore pris aucune résolution.

Tout à coup, une ombre se dressa devant lui.

Il leva la tête.

—Christie ! s'écria-t-il en bondissant. Toi ! Que s'est-il passé ? Où est Marie ? Où est Julien ?

Oui. C'était Christie de Clinthill !

Après avoir quitté sa malheureuse maîtresse, le capitaine était revenu à Melrose où il était attiré par un vague espoir de retrouver Bolton.

Son intention était de pousser jusqu'à l'auberge de John Robby pour interroger avec soin le cabaretier et tâcher de savoir quelle route avait prise le traître, l'assassin de Julien.

Il vit un homme assis devant les ruines du château, et tressaillit en reconnaissant le chevalier. Mais il n'en éprouva qu'une faible joie...

Le colosse avait pour l'être faible et charmant qu'avait été Julien une affection exclusive, Julien était mort, il n'y avait plus rien pour Clinthill.

—Oh ! songea-t-il seulement, mon noble maître m'aidera à châtier le misérable démon.

Dans les grands désespoirs, les événements qui d'ordinaire étonnent, passent inaperçus. Walter et Clinthill ne parurent pas surpris de se revoir.

—Réponds ! reprit le chevalier, la châtelaine ?

—Elle vit ! reprit le capitaine d'une voix morne.

Alors, l'infortuné Walter eut une crise de larmes qui eût touché le cœur d'un tigre. Il se jeta dans les bras du géant en balbutiant :

—Elle vit ! Mon Dieu ! mon Dieu ! elle vit ! Oh ! mon bon, mon brave Clinthill, que béni sois-tu pour cette parole ! Oh ! je renaiss ! Elle vit ! Qu'importe le reste ! Mon château est détruit. Des pillards, n'est-ce pas ? Quelque bande anglaise ? Et puis, cela m'est égal ! Je suis assez riche pour rebâtir à Marie une demeure digne d'elle ! Le trésor est là !

—Le trésor a disparu ! fit sourdement le capitaine qui, devant la joie du chevalier, gardait son attitude morne et navrée.

—Eh bien, soit ! s'écria Walter transporté. Ruiné ! Je suis ruiné ! Mais ce n'est rien, Clinthill ! Puisqu'elle vit ! Mon trésor, je le reconstituera peu à peu ! Et même sans fortune, le bonheur est possible encore. Tu vas me conduire auprès d'elle n'est-ce pas, mon brave Clinthill ? Je vais la revoir ! Elle ! Elle ! — i-n ! Mes deux adorations !

Le capitaine secoua la tête. Une larme tomba de ses yeux brûlés de fièvre.

—Vous reverrez la dame d'Avenel, ma bonne maîtresse, dit-il, mais Julien !

—Julien ! Quoi ! Quo veux-tu dire ? fit Walter haletant.

—Julien est mort !

Le chevalier leva ses deux bras au ciel.

Une tragique imprécation jaillit de ses lèvres.

Et pendant une heure, ses gémissements s'élevèrent parmi des sanglots qui n'avaient plus rien d'humain.

Son château ruiné !

Son trésor enlevé !

Son fils mort !

Voilà ce que trouvait à son retour le malheureux qui accourait avec tant de joie ; qui dévorait la route d'Ecosse pour serrer plus tôt dans ses bras la chère adorée !

Walter était brave, énergique.

Il songea qu'il n'avait pas le droit de s'abandonner à son affreux deuil, et qu'il lui fallait courir auprès de Marie pour la consoler, s'il était une consolation possible pour le cœur de la mère !

Il frémit de douleur en pensant à l'agonie que devait subir la malheureuse.

Et, brisé, livide, il s'appuya sur Clinthill.

—Conduis-moi auprès d'elle ! murmura-t-il. Il faut que je la voie ! Je sens que je deviendrais fou ! Allons !

Le capitaine obéit silencieusement.

D'un geste, il indiqua à son maître qu'il fallait remonter à cheval. Walter, sanglotant, presque inconscient de ce qu'il faisait, tant

la secousse avait été rude, se remit en selle et suivit Clinthill qui se mit à trotter dans la direction de la montagne.

Ce que fut cette route, quelles pensées assaillirent le chevalier pendant qu'il gravissait ce calvaire, la plume est impuissante à le traduire.

Mais une dernière et atroce douleur l'attendait.

Christie de Clinthill qui, pendant ces étapes vers la montagne, avait gardé un silence d'inconsolable souffrance, mit enfin pied à terre devant la chaumière de Tibbie.

— C'est là ! dit-il.

Une furtive lueur de triste joie éclaira un instant la pâle figure de Walter.

Révoir l'adorée !

Mêler ses larmes aux siennes ! Parler ensemble du cher ange envolé, le pleurer ensemble, c'était presque une faible consolation.

Le cœur battant, le chevalier entra.

Il vit Marie.

Elle était assise près d'Ellen qui tenait Marguerite dans ses bras.

Il s'arrêta, suffoqué, s'appuyant au mur, et, lentement, il tendit les bras vers l'épouse enfin retrouvée, ses genoux fléchirent.

— Marie ! balbutia-t-il ; ô Marie !

C'est tout ce qu'il eut la force de dire.

Horreur !

Marie ne lui répondait pas ! Marie le regardait d'un air étonné, avec des yeux voilés !

— Marie ! cria-t-il d'une voix plus ardente.

— Qui m'appelle ? murmura la châtelaine.

Il bondit, lui prit les mains, l'attira à lui, plongeant ses yeux dans ses yeux.

— Marie ! C'est moi ! Walter !

Elle secoua doucement la tête et répondit :

— Qui êtes-vous ? Venez-vous de la part de Julien ? Où est-il, le pauvre petit ? Oh ! comme il doit m'attendre !

Alors, il comprit !

Folle ! Marie était folle !

Il la saisit dans ses bras, l'enlaçant, gémissant des supplications, l'appelant avec des cris de détresse.

Ce fut une scène déchirante !

A quoi bon insister sur d'aussi terribles angoisses ? Jetons sur elles les voiles de la pitié ! Hélas ! peut-être eût-il mieux valu que le petit être tant pleuré fût mort en effet ! La mort est plus douce que certains martyres ! Et celui de Julien que nous aurons à mettre bientôt sous les yeux de nos lecteurs dépassait tout ce que son malheureux père avait pu souffrir.

La fin de cette lugubre journée s'écoula dans les sanglots qu'interrompaient les questions navrantes de la pauvre démente.

Ce fut le lendemain seulement que le chevalier d'Avenel put reconquérir non pas le calme, mais la force de penser.

Tant de malheurs qui s'abattaient sur lui en coups de foudre ne pouvaient être l'œuvre du hasard, ni d'une aveugle fatalité !

Des êtres pervers, des démons de méchanceté avaient dû comploter dans l'ombre cette série de désastres. Il voulait les connaître et se venger ! Il voulait savoir !

Accompagné de Christie, il sortit, marcha silencieusement jusqu'à un bois de chênes qui bordait la route, s'assit et fit signe à Clinthill de l'imiter.

— Raconte-moi tout, maintenant, dit-il d'une voix que le capitaine eut de la peine à reconnaître tant elle était changée par les râles et les sanglots. Que s'est-il passé ? Parle ! N'ometts aucun détail.

Christie obéit. Il dit tout ce qu'il savait, désigna Somerset l'incendiaire et Stewart Bolton l'assassin.

— Quant à moi, ajouta-t-il en terminant, si mon noble maître ne me retient pas auprès de lui, je veux partir, je retrouverai le monstre, l'inférial démon. Et alors !

Un geste de sombre résolution acheva la pensée du géant.

— Pars, Clinthill ! fit Walter. Pars ! dès que tu auras rejoint l'assassin, ne fais rien sans me prévenir ! Je veux être là ! Pars ! Je chercherai de mon côté.

Et le chevalier rentra dans la triste chaumière en murmurant :

— Somerset ! Bolton ! Deux noms qui sont inscrits dans ma mémoire en lettres de sang et de feu ! Adieu l'amour ! adieu l'affection paternelle ! Hélas ! que me reste-t-il ?

Et une voix s'éleva du fond de son cœur :

— Le droit de punir ! La vengeance sans pitié, sans miséricorde !

Dans ce même palais somptueux où nous avons vu lord Mercy, l'homme juste, prendre les décisions que lui dictait sa conscience rigide, nous retrouvons le duc de Somerset, le nouveau lord-chief élevé à cette haute dignité par Elisabeth la Sanglante... plus désireuse d'avoir à ses ordres, pour l'avenir, un obéissant valet que de récompenser en lui ses complaisances passées.

Le soudard se promenait d'un air sombre dans le cabinet de travail où son prédécesseur avait médité des œuvres de souveraine équité, où il allait, lui, méditer le crime...

Homme de guerre et de rapine, chef de partisans, organisé pour le meurtre et le pillage, Somerset n'avait accepté qu'à contre-cœur ces fonctions qui lui étaient d'ailleurs dévolues en dehors de tous les usages établis.

Il se sentait plus que jamais dans la main de cette reine qu'il redoutait. Il comprenait qu'elle attendait de lui une aveugle soumission et qu'il allait devenir l'instrument des vengeances juridiques auxquelles se complaisait l'hypocrite Elisabeth.

Pour commencer, elle lui demandait la tête de lord Mercy !...

Et le misérable tremblait que, poussé à bout, le vieillard ne révélât le mariage de sa fille... Assassiner dans l'ombre le père de celle qui portait son nom, le sinistre duc l'eût fait avec joie. Mais condamner officiellement lord Mercy, et signer lui-même l'ordre d'exécution, Somerset n'y songeait qu'avec terreur... En admettant que le noble lord se tût jusqu'au bout et emportât son secret dans la tombe, les témoins du mariage, indignés, pouvaient le dénoncer !...

Ce fut dans ces dispositions d'esprit que Somerset se rendit, ce jour-là, auprès d'Elisabeth qui, sur un signe de son amant, éloigna les courtisans et les dames d'honneur.

— Eh bien ? — demanda la reine quand ils furent seuls, — le procès de l'insolent rebelle sera-t-il bientôt fait ?... Je veux, moi-même, assister à l'exécution.

— C'est à ce sujet que je venais entretenir Votre Majesté, — fit Somerset. — Il est de mon devoir de vous prévenir et de vous mettre en garde..

Elisabeth fronça le sourcil.

— Je déteste les raisonneurs ! — dit-elle sèchement. — Cependant, vous pouvez parler...

— Elisabeth, — fit le duc à voix basse, avec cette hardiesse qui lui avait souvent réussi auprès de la reine, — vous savez bien que tous mes actes sont pour vous servir, que toutes mes pensées me sont inspirées par le dévouement... Je voudrais votre trône plus solide encore qu'il n'est... Je voudrais qu'aucun murmure ne pût s'élever jamais contre ma souveraine..

— Qu'importent les murmures ! s'écria la reine avec un geste violent...

— A quoi bon indisposer contre vous une noblesse trop susceptible ? Vous êtes forte et vaillante, Elisabeth... Soyez aussi prudente et rusée...

Elle eut un sourire narquois...

— Je vois que vous êtes de bon conseil, duc ! Enfin de quoi s'agit-il ?...

— De lord Mercy...

— Il faut qu'il meure ! Telle est ma politique ! Tel est mon bon plaisir !

— Il mourra, si vous l'ordonnez.. Mais réfléchissez : que voulez-vous après tout ? Punir cet orgueilleux hypocrite. En le faisant exécuter, vous n'atteignez pas le but ou vous le dépassez. Croyez-moi, la torture d'un long emprisonnement, le supplice du cachot, surtout si les gardiens sont stylés, voilà le vrai châtement... Lord Mercy est à la Tour de Londres qu'il y reste ! Sous peu, personne ne songera plus à lui tandis qu'une exécution exaspérerait la noblesse du royaume et vous aliénerait les cœurs...

La reine se leva, fit quelques pas d'un air agité. Pais, devenue pensive :

— Peut-être avez-vous raison, murmura-t-elle. Oui... en y songeant, il est inutile, pour le moment, d'indisposer des hobereaux qui se croient sacrés...

— Tandis qu'il est si simple de laisser le vieux lord au fond d'un cachot...

— Oui ! reprit Elisabeth avec un sourire aigre, d'autant plus qu'on meurt aussi bien dans un cachot que sur un échafaud, dans la nuit d'une prison que dans la lumière d'une place publique...

En parlant ainsi, elle regardait fixement Somerset.

Celui-ci s'inclina, saisit la main de la terrible reine, la baisa longuement et murmura :

— J'y songeais ! Vous pouvez vous en fier à moi !...

Quelques instants plus tard, le duc rentra en son palais. Il était rayonnant...

Tout allait bien au gré de ses désirs... Lord Mercy mourrait et personne ne le saurait !

Où, si on le savait, sa mort serait mise sur le compte des chagrins et de la maladie.

A peine était-il rentré que l'huissier qui gardait la porte de son cabinet vint lui dire :

— Il y a là un homme qui voudrait parler à Votre Honneur...

— A-t-il dit son nom ?...

— Oui, milord. Il s'appelle Stewart Bolton.

— Bolton ! Fais-le entrer !

L'huissier s'inclina, et bientôt, Stewart Bolton, le complice du soudard, était amené devant le duc.

Cette soudaine arrivée de l'ancien intendant de Melrose inquiétait Somerset.

Et ce fut les sourcils foncés, la mine assombrie, qu'il le reçut.

— Quelles nouvelles ? demanda-t-il. Pourquoi es-tu à Londres ? Depuis quand ?

— Milord, répondit Bolton de sa voix cauteleuse je suis dans la capitale depuis hier, et mon premier mouvement a été de me rendre auprès de Votre Honneur. Je n'avais plus rien à faire là-bas !

— Qu'en sais-tu ? fit brusquement le duc.

— Je pense que tout est terminé à Melrose, milord, puisque le château est détruit, puisque le louveteau d'Avenel est mort, puisque la châtelaine a disparu et qu'elle a dû succomber au désespoir.

— Que dis-tu là, misérable ! s'écria Somerset en bondissant.

Il saisit le bras de Stewart et le secoua violemment.

— Parle ! que veux-tu dire ? Qu'est devenue la châtelaine ? Aurais-tu osé lui faire du mal ? En ce cas, malheur à toi !

— Votre Honneur se trompe ! gémit le misérable. Je n'ai pas vu lady d'Avenel depuis l'incendie de Melrose ! Ce sont seulement des suppositions que j'émettais...

— Garde tes suppositions pour toi ! gronda le soudard. La dame d'Avenel a disparu, soit ; mais elle ne tardera pas à vouloir revenir à Melrose...

— C'est aussi mon opinion ! se hâta d'ajouter Stewart Bolton. Je disais donc à Votre Honneur que, ma besogne étant terminée là-bas, je venais ici me mettre au service de milord mais dans des conditions nouvelles.

— Ah ! ah ! fit le duc devenu goguenard. Tu as donc des conditions à m'imposer, toi ?

Stewart Bolton se redressa.

— Non à vous imposer, milord, mais à vous soumettre !

— Tu vas sans doute me demander de doubler tes gages ?

— Je viens vous dire, au contraire, que, désormais, je ne veux plus accepter la moindre somme de Votre Honneur. C'est un concours désintéressé que je lui apporte !

— Tu es donc devenu riche ? exclama Somerset en jetant un regard perçant sur le complice de ses crimes.

Stewart soutint ce regard et répondit avec humilité :

— Riche n'est pas le mot... Mais enfin, j'ai pu mettre quelque argent de côté... J'espère le faire fructifier, et, en tout cas, ma vie est largement assurée...

— Bien, bien ! que me proposes-tu donc ?

— Voici, fit hardiment le bandit. Vous avez des ennemis à combattre, milord ! Dans la nouvelle situation que vous occupez... car j'ai appris votre élévation au poste suprême de lord-châtelain... je suis sûr que le nombre de ces ennemis ne pourra que croître ! La puissance appelle l'envie ! Vous aurez donc besoin autour de vous d'hommes dévoués, intelligents, zélés, capables de comprendre votre pensée, sur un mot, sur un signe, capables d'exécuter avec promptitude votre volonté sans les discuter, et d'oublier ensuite ce qu'ils auront fait pour votre service... Si vous voulez, milord duc de Somerset, si vous avez apprécié comme il convenait le dévouement dont j'ai fait preuve jusqu'à ce jour, je serai l'un de ces hommes...

— Parbleu ! Tu parles d'or, mon compère !

— Le désir de vous être utile, milord, m'inspire mes paroles. Et je vous en donne la preuve ; j'aurais pu vivre heureux, tranquille, retiré dans une propriété que j'ai acquise. J'ai préféré venir à Londres, courir au-devant des dangers et vous dire : Votre Honneur a besoin de quelqu'un qui veille précieusement sur elle... Je serai ce quelqu'un ! Et pour commencer, comme entrée de jeu, je vous apporte la vie d'un de vos plus cruels ennemis.

— La vie d'un de mes ennemis ? demanda Somerset étonné et tressaillant.

— Oui : d'un malheureux qui vous trahissait : John Robby !

— Le cabaretier de l'auberge du *Gué de la Mort* ?

— Lui-même, milord ! C'est grâce à lui que vous avez trouvé miss Ellen Mercy, là où vous pensiez rencontrer lady d'Avenel... souvenez-vous !

— C'est juste ! Et tu dis qu'il est mort ?

— Je l'ai tué ! fit simplement Stewart Bolton.

Le soudard ne put s'empêcher de regarder son interlocuteur avec une sorte de farouche admiration.

Bolton, dans une attitude modeste, attendait l'effet de ces effrayantes paroles.

— Oui ! s'écria enfin le duc. Tu es bien l'homme qu'il me faut... Je t'avais d'ailleurs apprécié depuis longtemps... Bolton, tu seras plus que mon serviteur ! Tu seras mon conseiller... mon bras droit dans l'action... A nous deux, ne serons invincibles.

— Je vois que Votre Honneur commence à me comprendre ! fit le traître en s'inclinant, mais déjà avec une nuance d'orgueil qui échappa à Somerset.

Celui-ci, agité, se promenait à travers son cabinet.

Il s'arrêta enfin devant Stewart.

— Je n'aurai rien de caché pour toi, dit-il sourdement. Tu as dit que j'avais des ennemis puissants... C'est la vérité ! Je te les désignerai les uns après les autres... Tu agiras dans l'ombre.

— Et nul ne saura jamais quelle pensée a guidé mon bras !

— Oui ! C'est bien ainsi que je l'entends ! Plus tard, je te dévoilerai les secrets de mon cœur et tu m'aideras à satisfaire enfin la passion qui le dévore ! Pour le moment, il faut aller au plus pressé ! Il faut frapper ! Et avant tout, je vais désigner deux hommes : Walter d'Avenel et lord Mercy !

— Walter d'Avenel ! s'écria Stewart. J'ai mal entendu ?

— Non ! fit le duc devenu très sombre. C'est bien lui que je te désigne !

— Mais vous le tenez ! Mais il était à la Tour de Londres !... mais je croyais le procès terminé depuis longtemps, et l'homme bel et bien... exécuté !

— L'enfer s'en est mêlé ! Walter d'Avenel a pu s'évader de sa prison !

— S'évader ! Oh ! j'en suis sûr maintenant ! C'est lui que j'ai rencontré galopant à fond de train sur la route d'Ecosse ! Ah ! si j'avais su ! Je l'ai tenu un instant au bout de mon pistolet... Car je l'ai croisé en pleine nuit... et j'avais des raisons de me méfier de tout ! Je l'ai laissé passer !

— Ce qui est différé n'est pas perdu, Bolton ! Cet homme, il faudra le retrouver... et cette fois ne pas le manquer !

— Et quel est l'autre que Votre Honneur me désignait ?

— Oh ! pour celui-là, ce sera facile ! Lord Mercy est à la Tour de Londres ! Il faut qu'il meure... mais en douceur et sans scandale... Tu auras toute facilité de pénétrer à la Tour...

— C'est compris ! fit Bolton d'une voix sinistre.

— Et toi, que vas-tu me demander en échange ? reprit alors le duc de Somerset.

— Un titre ! répondit audacieusement le bandit.

— Lequel ? fit le soudard avec un haut-le-corps.

— Celui de comte ! J'achèterai le comté... Votre influence à la cour fera le reste !

— Et pour qui ce titre ? Pour toi ?

— Non ! Pour une personne que je vous désignerai... quand il en sera temps !

#### XLVIII — MARTYRS !..

Revenons à Walter d'Avenel qui, dans la pauvre chaumière de Tibbie, suivait d'un regard morne les moindres gestes de Marie, dans l'espoir de surprendre en elle un commencement de retour à la raison.

Vain espoir, hélas !

Pendant trois jours, le chevalier passa auprès de la triste adorée des moments d'ineffable angoisse, lui parlant doucement, la suppliant de lui répondre.

Marie ne parut pas un instant le reconnaître.

Les sanglots de ce Walter qu'elle avait tant appelé du fond de son cœur d'épouse et de mère l'étonnaient sans l'émouvoir... Elle ne semblait s'intéresser à ce qui se passait autour d'elle que lorsque le nom de Julien était prononcé.

Enfin, l'infortuné chevalier dut prendre une résolution.

Il ne pouvait rester longtemps dans ces montagnes désolées.

Il lui fallait reconstituer son domaine, y ramener Marie, et là, dans un cadre qu'il ferait tout semblable à celui que les Anglais avaient détruit, il gardait le suprême espoir de voir un jour la bien-aimée le reconnaître.

C'était maintenant le but unique de son existence.

Une vie à recommencer !

Mais les difficultés se présentaient nombreuses, insurmontables presque !

Il faudrait du temps, beaucoup de temps, avant que Walter fût parvenu à exécuter ses projets.

Pour commencer, il fallait mettre Marie en sûreté, dans un lieu digne d'elle.

Et il songea à aller demander l'hospitalité à un généreux seigneur, son frère d'armes, près de qui il avait combattu à Pinkey.

C'était loin.

Là-bas, dans la haute Écosse.

Le chevalier se prépara à se mettre en route le plus tôt possible. Et tout d'abord, il lui fallait les moyens d'exécuter ce long et pénible voyage, c'est-à-dire de l'argent.

Il décida de se rendre au monastère dont le prieur était chargé de recueillir en son absence les fermages et revenus des domaines de Melrose et d'Avenel réunis.

Il déposa sur le front de sa femme un baiser désespéré, partit un matin à la pointe du jour, et ayant fait grande diligence, se trouva le surlendemain devant la porte du monastère.

Ce fut frère Jacques qui vint lui ouvrir.

Le brave sacristain était triste. Les derniers événements lui avaient fait perdre sa belle humeur.

En reconnaissant le chevalier, il eut un geste de joie et courut prévenir le prieur.

Celui-ci n'avait pas l'âme tranquille, et ce fut en tremblant qu'il reçut le maître de Melrose qui avait sur lui droit de suzeraineté.

Il ordonna aussitôt qu'on préparât un repas digne du noble seigneur qui visitait le couvent et se hâta de courir au-devant de son hôte infortuné et illustre.

En voyant cette physionomie empreinte de désolation, ces yeux rouges, ce teint morbidement, le prieur poussa un sourd gémissement.

—Fatal Anglais ! fit en lui-même, pourquoi l'ai-je écouté ! Pourquoi ai-je prêté les mains à la trahison ! Pourquoi me suis-je rendu complice tout au moins par mon silence ! Hélas ! je serai puni un jour ! Et je mérito de l'être !

Cependant, il s'empressait auprès du chevalier, avançait lui-même un fauteuil en chêne sculpté sur lequel Walter se laissa tomber, accablé.

—Révérend père, dit le malheureux qui était bien loin de soupçonner le prieur de l'avoir trahi, voilà bien longtemps que nous ne nous sommes vus. Hélas ! Je raviens en des pénibles circonstances !

Le prieur n'eut pas la force de répondre, et, hochant la tête, se mit à pleurer.

—Où ! continua Walter, mon infortune est telle qu'elle arracherait des larmes aux plus indifférents. Mais vous n'êtes pas de ceux-là, bon père !

Et il tendit la main au prieur qui le saisit respectueusement.

—Hélas ! murmura le moine, si mes ardentes prières peuvent vous soulager, elles ne vous feront pas défaut ! Car, par mon ordre, une messe est dite tous les matins pour le relèvement de la noble maison d'Avenel et Melrose.

—Merci, mon révérend père ! fit le chevalier ; mais priez surtout pour l'âme de mon pauvre Julien ! Ah ! priez, priez surtout pour que la miséricorde du ciel rende la raison à la châtelaine d'Avenel !

Et l'infortuné se prit à sangloter doucement.

Le prieur frissonnait de pitié et s'accusait, au fond de lui-même, d'être la cause indirecte de ces deuils.

—Ne vous plairait-il pas de vous restaurer en notre couvent ? reprit-il au bout d'un instant de silence.

Walter secoua la tête et fit un geste de refus désolé.

—C'est à peine s'il songeait à prendre quelque nourriture, quand la nature l'exigeait impérieusement.

—Non, révérend père ! dit-il tristement, je désire m'arrêter le moins longtemps possible. Voici la nuit qui vient. Et je veux retourner là-bas, près de la malheureuse qui est tout ce qui me reste au monde ! Alors, j'exécuterai ce que mon courage et la Providence me dicteront pour reconstruire Melrose. Je suis venu, mon révérend, pour vous prier de me remettre les arrérages de mes fermes dont j'ai grand besoin en de si horribles circonstances. Autrefois, hélas ! j'avais un intendant qui se chargeait de ces soins !

Au souvenir de Bolton, un pli amer creusa le front du chevalier, et un nouveau frisson secoua le moine.

Pour cacher son trouble, il se hâta de courir chercher des registres qu'il consulta devant le chevalier indifférent, lui faisant l'énumération complète et détaillée de ce qui lui revenait.

Walter approuvait tout d'un geste.

Finalement, le prieur alla chercher deux petits sacs remplis d'or et d'argent.

—Faites placer cela dans les fontes de ma selle, dit le chevalier.

Le prieur exécuta cet ordre, mais dès qu'il fut dehors, il murmura :

—Seigneur, pardonnez-moi de doubler cette année le revenu de l'infortuné chevalier avec les ressources du couvent ! Puisse ce faible don m'être compté comme preuve de bonne volonté au jour de la rédemption !

Bientôt il revint prévenir Walter que son cheval était prêt.

Le chevalier pressa les mains du prieur, le chargea de la question de ses biens pendant l'absence qu'il prévoyait très longue, et se

remettant enfin en selle, s'éloigna du monastère, accompagné par les bénédictions des moines qui l'escortèrent jusqu'à cinq cents pas de la grande porte.

Walter d'Avenel voulut revoir une fois encore les ruines de son château.

Il mit pied à terre dans ce qui avait été la cour d'honneur, et attacha son cheval à un tronc d'arbre.

Puis il parcourut cette demeure dévastée où il avait été heureux, où il avait été aimé, s'enfonçant dans ses souvenirs, retournant le poignard dans la plaie de son cœur.

Quand il sortit, il était livide.

Ses traits avaient pris une implacable expression de dureté.

Il s'arrêta un instant au haut du grand escalier, et contempla ce paysage désolé sur lequel les ombres mystérieuses de la nuit s'éten- daient en ce moment.

Alors, il lui sembla que l'image du forban qui l'avait réduit à cet état de douleur se levait devant lui et le narguait.

Son poing se tendit.

Sa voix s'éleva, lugubre :

—Somerset ! Somerset ! Un jour, nous nous reverrons ! Et face à face, je te demanderai un compte terrible ! Ce jour-là, ton heure dernière sonnera !

#### XLIV.— LES EXILÉS

Walter d'Avenel arriva à la maison de Tibbie, après une course rapide de deux jours.

Rien de nouveau ne s'était produit dans la cabane du chasseur Halbert

Marie était toujours la pauvre démente qu'elle allait être longtemps encore, hélas ! Peut-être toujours !...

Walter chargea le chasseur de trouver une voiture suffisante pour le voyage qu'il avait prémédité...

Et, alors seulement, il parut remarquer pour la première fois Ellen qui tenait dans ses bras la petite Marguerite, Ellen que, pendant ses trois jours de grand désespoir, il n'avait même pas vue, à laquelle il n'avait pas parlé...

Il salua avec un respect attendri cette jeune femme si belle, aux yeux si doux, qui tenait un bébé dans ses bras. Il crut d'abord que c'était une étrangère arrêtée là par hasard, et se disposait à passer outre, lorsqu'Ellen l'arrêta d'un geste.

—Noble chevalier, dit-elle avec accent de mélancolie qui était un charme de plus chez elle, je voudrais vous dire quelle sympathie douloureuse j'ai pour vous et pour la chère dame d'Avenel en ces jours de deuil qui vous frappent si cruellement.

—Hélas ! madame, je ne puis que vous remercier de vos paroles. Mais vous savez donc les désastres qui m'ont frappé ?

—Je le sais depuis longtemps, et depuis longtemps, je m'intéresse à votre malheureux sort. Car la noble femme qui porte votre nom m'a inspiré une affection qui ne mourra qu'avec moi.

—Que dites-vous, madame ? Marie d'Avenel vous a inspiré de l'affection ?

—Oh ! je la considère comme une sœur chérie ! Nous avons pleuré ensemble ! Nous avons souffert ensemble.

—Qui êtes-vous donc, madame ? Jamais je ne vous vis parmi les châtelaines des environs.

—Je suis Anglaise ! fit Ellen en baissant les yeux.

—Anglaise ! s'écria Walter qui ne put dissimuler un geste de froideur soudaine. En ce cas, madame, vous êtes la seule de votre nation qui ayez témoigné quelque sympathie à ma famille et à moi. Car de tous les Anglais que j'ai rencontrés jusqu'ici, il n'en est pas un qui ne m'ait fait du mal !

—Chevalier ! répondit Ellen sur un ton de reproche attristé, vous oubliez un Anglais qui, du moins, n'a jamais cherché à vous être nuisible, et qui, je l'espère, je le crois, a fait pour vous ce qu'il aurait fait pour son fils. Car c'est moi qui l'avait prié de faire pour vous tout ce qui serait humainement possible ! Et il avait juré !

—Cet homme !... Cet Anglais qui est-il ? s'écria Walter, pris d'un soudain pressentiment.

—Il s'appelle lord Mercy ! dit simplement Ellen.

—Lord Mercy ! Oh ! vous avez raison, madame ! C'est lui qui m'a sauvé ! C'est lui qui a préparé mon évasion de l'affreux cachot où m'avait jeté l'infâme Somerset !

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMEDI", 26 MAI 1900 (1)

# L'Enfant du Mystère

XLIX

LES AMOURS D'UN POÈTE

(Suite)

"A quelques mètres, sur ma gauche, le fleuve, par ce temps calme, glissait entre les roseaux des rives et son murmure se faisait de plus en plus caressants, comme un appel..."

"Je m'arrête, le front baigné de sueur froide, poursuivi par l'idée de fermer les yeux et d'aller vers l'onde..."

"Puis, j'ai pensé à vous, mon cher ami, à vous qui m'aimez — j'en suis certain — et je me suis raidi contre la souffrance."

"Comment je me suis retrouvé dans la cour de Châteaubrun, je ne la saurais le dire."

"Des domestiques accoururent."

"— Ah ! monsieur, enfin... nous vous cherchions."

"Augusta, oui, Augusta elle-même parut sous la marquise"

"— Comme vous nous avez inquiétés, monsieur Marcel ! fit-elle ; où étiez-vous donc ?"

"Pour la première fois, elle m'appela : "Monsieur Marcel."

"Ses joues étaient roses, son regard troublé."

"— J'ai voulu prolonger ma promenade, répondis-je, et je me suis égaré."

"— Ah... tout est pour le mieux, j'avais cru à autre chose. Ne rentrez pas, s'il vous plaît, avant d'avoir vu mon frère, il est désolé. Bonsoir et ne vous égarez plus."

"Arthur m'a reçu avec tous les témoignages d'une affection profonde."

"— J'ai eu peur, m'a-t-il dit, la nuit était si noire !... Vous êtes trempé. Allez vous reposer... pour demain."

"— Pour demain ?"

"— Oui, papa a écrit, il rentre après-demain. Le temps est doux et beau, pour la saison ; avant le retour de père, je veux faire une promenade en Loire... Oh ! ne me grondez pas, je me couvrirai bien. Ma sœur a fini par consentir, elle nous accompagne."

"Étrange enfant, et si intelligent pour son âge ! On dirait qu'il a deviné mon amour, puisque, chaque fois, pour me décider, il met en avant le nom d'Augusta."

"Cette lettre vous paraîtra longue, mon cher ami, je l'achève en désespéré."

"Rêvé dans ma chambre, j'ai brûlé mes vers sur l'Amour."

"Pourquoi travailler, pour qui ? Augusta ne m'aimera jamais."

"La gloire qu'elle aime, c'est la gloire militaire, la gloire bruyante, sous un grand nom, qui porte sabre et galons d'or. Ses sourires de l'autre soir, tandis que nous discutions, avec son père, allaient par-dessus ma tête à un autre, au brillant officier qui caracolait sur son cheval noir."

"Fou que j'étais d'avoir pris pour moi son sourire !"

"Je resterai, cependant, en cette maison, à cause d'Arthur ; puis un jour je m'en irai, le cœur vide."

"Je voudrais être, moi aussi, un beau capitaine, de superbe carrure, de belle prestance ; je voudrais avoir un nom retentissant, des moustaches cirées auxquelles s'accrochent les cœurs des jeunes filles, un sabre qui brille quand on salue les dames, et des galons."

"Oui, j'aurais voulu être soldat."

"On m'a refusé au conseil de revision..."

"— Trop faible de poitrine," dit le major."

"Et cette parole, qui m'a désolé un instant, me rend heureux maintenant."

"Mon père est mort jeune !"

"Ma mère doit être morte, sans doute, puisqu'elle n'a pas cherché, que je sache, à me retrouver !"

"Si j'allais mourir, moi aussi ?"

"Viens la mort... Elle sera la délivrance..."

"A vous, quoi qu'il advienne,

"MARCEL."

"— Oh ! oh ! fit Briollet, qui connaissait la série, que de noir broyé pour un rien. Votre lyre a de sinistres cordes, mon cher poète. Tout voyant que vous vous prétendez, je prévois que cela finira mieux qu'on ne pense."

Le reporter alluma une cigarette et se replongea dans sa lecture.

"Châteaubrun... 10 heures du soir."

"Oui, commençait Marcel, dix heures, mon ami, rien que dix heures et j'ai la plume en main. Je voudrais que cette lettre partît de suite, sur l'aile rapide du vent."

"Oh ! il est loin, le régiment, et l'officier blond !"

"Combien je regrette d'avoir brûlé mes vers... J'ai gardé heureusement, le brouillon."

"Ce matin, vers neuf heures, je suis entré chez Arthur et je l'ai trouvé en grande conférence avec Léonard, le vieux garde des tirés de Châteaubrun."

"— Croyez-vous, lui demanda l'enfant, que nous aurons une belle soirée ?"

"Et le vieux, qui a été marsouin dans le temps, c'est-à-dire qui a servi dans l'infanterie de marine, de répondre :

"— Bien sûr, notre jeune maître. A mesure que montera le soleil, ce vent d'ouest mollira. Voyez plutôt : La Loire est de mon avis, jarnigué ; elle nous sourit."

"L'onde, en effet, moutonnait, à peine ridée par une faible brise."

"Arthur se tourna vers moi."

"— Je vous en prie, monsieur, me dit-il, veillez à ce qu'on prépare la barque, nous partirons après déjeuner... avec ma sœur."

"J'ai appelé Léonard, le *sablonneux*, comme on dit ici, pour m'aider à parer la barque."

"Tout en vidant l'eau de pluie, en visitant le gouvernail et les planchettes qui tiennent lieu de bancs, il disait, comme parlant à soi, à la cantonade :

"— Pas de danger pour un sou ; le fleuve, dans une heure, sera doux comme de l'huile. Pourtant, faudra faire attention, monsieur ; au reste, je naviguerai par là, sur mon chaland... oui, faire bien attention... en abordant. S'il arrivait malheur à la demoiselle de Châteaubrun, ce serait, pour le pays, la désolation des désolations. Elle est si bonne et si charitable, la demoiselle. Bon, ça ira bien."

"Léonard se redressa et, me touchant à l'épaule :

"— Tenez, monsieur, savez-vous d'où elle revenait, hier soir, toute seule, à la brune, par une nuit de brouillards à verser dix fois ? Elle revenait de Champflorin, un village derrière le bois, à huit kilomètres... et de chez qui ? de chez Thomas, un bûcheron qui a six enfants et une femme malade, la misère, quoi ! depuis des mois et des mois."

"Je ne puis réprimer une exclamation de joie."

"— Après l'un, c'est l'autre. Tantôt Thomas, tantôt Pierre ou le grand Baise, des Carrières ; elle n'oublie personne, elle ne voudrait pas faire de jaloux parmi ses pauvres. Minute, hé, monsieur, où allez-vous ?"

"J'en savais assez, je n'entendais plus que les battements précipités de mon cœur."

"Je me suis arrêté tout en haut du jardin, sous la charmille de tilleuls, dont les rameaux s'enchevêtraient pour former une mobile muraille."

"Ma lettre d'hier, brûlez-la... elle ne compte plus !"

"J'ai osé soupçonner Augusta, quand, au risque d'accident, par cette nuit de brume, elle revenait de chez ses pauvres..."

"Enfin, je reprends haleine et mes idées s'éclaircissent. La belle journée !"

"Arthur me rappelle et j'accours. Tous trois, nous nous dirigeons vers la Loire."

"Le temps, donnant raison à Léonard, est superbe, et pour décembre, exceptionnellement doux."

"En mon cœur, je répète : "Augusta ! chère et bonne Augusta !"

"Je suis heureux rien qu'à voir sa nuque, sa taille souple comme un jonc et sa jupe qui balaye les feuilles mortes."

"Pour descendre dans la barque, elle s'appuie sur moi ; j'ai encore la sensation de sa main sur l'épaule."

"— Allons-nous à l'île, petite cœur ? a demandé Arthur."

"— Si tu veux, mon chéri."

"— Alors, ramez, monsieur Marcel, je gouverne vers la pointe."

"Ce qu'Arthur appelle l'île est un flot de quelques arpents. Le fleuve y entasse ses sables, où poussent dru peupliers et saules."

"Au milieu, derrière des rocs, qui ont l'aspect d'une ruine. Clakay, à la requête de sa fille, a fait construire un pavillon."

"C'est là que me conduit Augusta, tandis qu'Arthur, armé d'une arbalète, pourchasse des plongeurs et des merles."

"— Comment trouvez-vous ce site ? me demande-elle."

"— Admirable, et je comprends que vous y ayez fait dresser cet abri."

"Du fleuve aux remous ensoleillés, son regard remonta jusqu'aux coteaux qui s'arrondissent à perte de vue sous le ciel d'un bleu déteint."

"— Ce site me plaît, dit-elle, surtout l'hiver..."

"— Je comprends : la tristesse des choses plaît à ceux qui sont capables de communiquer avec la nature."

"Elle rougit. Il me sembla qu'elle éprouvait du dépit de s'être laissée aller au charme d'une causerie intime."

(1) Commencé dans le numéro du 23 décembre 1899.

—Je vous prie, m'ordonna-t-elle, de surveiller mon frère, il est si imprudent."

"Tirant sa montre :

—Allez, ajouta-t-elle, nous repartirons dans vingt minutes."

Elle avait repris son masque hautain, impénétrable.

Je rejoignis l'enfant, qui remarqua mon air consterné.

—Sœurlette vous a renvoyé, me dit-il, n'y faites pas attention. Elle me joue ce tour, à moi aussi, chaque fois que nous venons dans l'île. J'aurais cru qu'elle ferait exception en votre faveur, mais elle avait emporté son livre, un bouquin avec lequel elle aime à rester seule. Venez, monsieur, je vous prêterai mon arbalète."

"J'ai tiré sur un malheureux plongeon... inutilement.

—Pourquoi tremblez-vous ainsi ? fit Arthur.

—C'est le froid sans doute....

—Par ce beau soleil !... Non... Augusta vous aura fait de la peine.

—Arthur !... "

—Silence, vous effrayez les oiseaux. Vous n'êtes guère chasseur, oh ! non, attendez-moi à cette place."

A quelques mètres, il se retourna pour me sourire.

Je me suis assis sur un rocher, les regards fixés à terre.

J'étais si absorbé que je n'entendis même pas venir Augusta.

—Monsieur, me dit-elle sans autre préambule, vous aurez désormais deux élèves au lieu d'un. Moi aussi, je veux apprendre le français. Nous commencerons après-demain. Papa doublera vos appointements. Pensez-vous que j'arrive à lire vos poètes en leur langue ?

—Assurément, mademoiselle."

Et comme deux amis toujours d'accord, nous avons parlé des poètes anglais qu'elle a beaucoup lus.

Après cette semaine passée en tête à tête au chevet d'Arthur, après des entretiens qui rapprochent les âmes, la glace allait-elle enfin se rompre entre nous ?

Comme je m'embarrassais sur une phrase de Lintorf, un délicat poète d'outre-Manche, Augusta m'arrêta de sa voix impérative :

—Partons !"

L'étrange fille ! tour à tour affable et douce ou d'une fierté qui déconcerte.

Après dîner, Arthur est venu me rendre sa quotidienne visite, et, tout en feuilletant un album :

—Vous savez, monsieur Marcel, me dit-il en confidence, comptez sur moi."

Que signifie, sur les lèvres de l'enfant, cette parole encourageante ?

Je n'ai pas osé lui en demander l'explication.

Voilà où j'en suis, mon cher reporter, pas plus avancé qu'au premier jour... de plus en plus féru d'amour, et conséquemment fort agité.

Je suis triste, ce soir, plus triste encore qu'hier... j'ai, je ne sais pourquoi, de sombres pressentiments.... "

—B. h ! fit Briollet, on ne meurt pas d'amour, comme dit l'antique romance ; cherchons-en la preuve dans la lettre suivante :

Hélas ! écrivait le poète, mes pressentiments d'hier ne me trompaient pas ! Une grande douleur m'était réservée. M. Lambert, le maître de pension qui m'a élevé, n'est plus. Vous savez combien je l'aimais !

Il a succombé, la semaine dernière, à une maladie de cœur.

Ses dernières pensées ont été pour moi. Il m'avait fait envoyer une dépêche par sa sœur, il m'appelait à son lit de mort. Cette dépêche est tombée entre les mains de Jacques Brémond, qui habite, rue de Chevreuse, la maison où je logeais avant mon départ de Paris.

Vous connaissez ce jeune savant par le peu que je vous en ai dit. Jacques, avec son indifférence glaciale, son mépris des choses du cœur, n'a pas cru devoir me prévenir. Il s'est rendu à ma place, à Choisy-le-Roi, il a reçu le dernier soupir de notre maître, il a conduit le deuil, et, quand tout était fini, il m'a écrit au Havre pour me dire : je n'ai pas jugé utile de te déranger ! Da Havre, la lettre m'a été transmise ici.

La fatalité me poursuit.

Si M. Lambert me réclamait par dépêche, c'est qu'il avait quelque chose me dire, quelque révélation peut-être à me faire sur ma naissance.

A ma sortie de pension, je l'avais interrogé à ce sujet. "Plus tard", me répondit-il.

Qu'avait-il à me révéler ? Jacques assure qu'il ne tui a pas dit mot utile sur nos origines. A moi, il aurait parlé. Il m'appelait, c'était pour tenir sa promesse.

Sa mort me replonge dans la nuit.

Oh ! Jacques, je ne t'en veux pas, puisque ton cœur est fermé au sentiment ; mais quelle angoisse m'apporte ta lettre de glace !

C'est extraordinaire comme les souvenirs me reviennent ; ils remontent du plus profond de mon âme, d'un passé déjà lointain, avec une étonnante fidélité.

M. Lambert aimait tous ses élèves, certes, mais j'étais, moi, et de beaucoup, le préféré... son enfant, comme il m'appelait.

En entrant à l'étude ou en classe, c'était moi qu'il voyait d'abord.

Je le revois encore, derrière la vitre de son cabinet, surveillant nos récréations, et c'est moi que son regard cherche, parmi cent autres.

Lorsque j'étais malade, sa sœur, "Mademoiselle", comme nous l'appelions, me soignait avec un dévouement de mère. Tous deux me chérissaient à l'égal d'un fils.

J'entends, comme si c'était d'hier, les conseils de mon vénéré maître : "Travaillez, devenez un homme ; qui sait ce que vous réserve l'avenir ?"

Il me répéta ces mêmes paroles quand, à la fin de mes études, je le quittai pour essayer de me faire une place dans la vie.

Une seule fois, il m'a écrit : "Vous devenez rare, mon cher enfant, auriez-vous oublié votre vieux maître, je pense toujours à vous, moi... Quand je vous écrirai : Venez, accourez tout de suite. Mais rien ne presse, je me porte à merveille."

Et comme il me l'avait promis, il m'a fait demander... à son lit de mort, et cet appel ne m'est point parvenu !

Et c'est ta faute, ô Jacques, car tu savais tout, je t'avais tout dit, je t'avais même montré, n'ayant nul secret pour toi, la lettre de M. Lambert.

Je pleure, mon cher ami, angoissé par ce dernier coup de la destinée, et si vous m'aimez, vous pleurerez avec moi.

Qu'Esternas, qui se fait vieux, et maman Louise viennent, demain, à mourir, et le pauvre Marcel n'aura plus personne au monde qui s'intéressera à lui, que vous."

Briollet tira son carnet et, rapidement, prit quelques notes, en disant à mi-voix :

—Précisons... M. Lambert, maître de pension à Choisy-le-Roi, décédé le... Marcel non prévenu, ou prévenu trop tard, par Jacques Brémond. Maintenant, continuons.

J'ai réfléchi mûrement depuis trois jours, disait le poète : ou ma mère ne m'a jamais aimé, puisqu'elle n'a pas cherché à me revoir, ou elle est morte.

En ce dernier cas, paix à ses cendres.

Je préférerais qu'elle fût morte quand j'étais enfant. Ainsi, je pourrais sans amertume, penser à elle.

Mais, mon très cher ami, assez sur ce pénible sujet ; j'ai peur de vous ennuyer.

Clékay est revenu de Paris, et devinez qui il nous a ramené ?

Don Juan Lardiguez, en longue redingote et large sombrero.

Le senor ma serré la main, à me rompre le poignet, en me disant :

—Alors, ça va ?

—Comme vous voyez.

—Fort bien. Et vous travaillez toujours ?..

—Oui, monsieur.

—Fort bien."

Et ce fut tout, pour l'instant.

Don Juan, à grandes enjambées, suivait Clékay.

—Venez," me dit le maître.

Il nous conduisait à son musée, avec l'entrain du propriétaire qui tient une richesse inaccessible à tout autre, avec la joie de la possession, le bonheur que tout parvenu éprouve à faire le désespoir des envieux.

—Allons, cousin Lardiguez, régalez-vous les yeux," dit-il en lui ouvrant la porte de sa galerie.

Il passa devant moi ; mais, habitué à ses manières, je ne m'en offusquai pas.

Je n'entre jamais là sans l'émotion que ressent le croyant dans la maison du bon Dieu.

Pour moi, c'est un sanctuaire où plane le génie de Julien Lardiguez.

—Contemplez, disait le maître à son cousin, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre."

De sa canne, il désignait le *Coucher du soleil sur les bords de la Creuse*.

—On ne s'en lasse jamais, ajouta-t-il, c'est plus beau que nature."

Don Juan était cramoisi ; la jalousie du connaisseur se voyait au pli de ses lèvres.

—Ce n'est pas de la peinture, murmura-t-il, c'est de la lumière : cette tour menace ruine en se mirant dans l'eau qui court ; oui, elle court, l'eau, et là-bas, à l'horizon, des nuages rôlent. Vous êtes un chansard, mon cousin Clékay, de posséder une telle merveille.

—Pardon, cousin Lardiguez, j'ai la chance de m'y connaître et de savoir employer mon argent."

L'Espagnol n'était pas assez poli de sa nature pour ratifier l'appréciation personnelle du millionnaire.

—Avez-vous acheté du nouveau ?" demanda-t-il.

Je m'y attendais, et la peur me prit d'être démasqué par mon protecteur, celui-là même qui m'avait fait entrer au service du père

d'Augusta. Clakay allait montrer à don Lardiguez le portrait de maman Louise !

« Ça y est. Il a conduit son cousin devant cette autre chef-d'œuvre.

« Je tremblais comme la feuille.

« L'Espagnol recule de trois pas et éclate de rire.

« — Ah ! ah ! ah ! c'est donc vous qui êtes le recelour. »

« A ce mot, Clakay pâlit affreusement.

« Je crus qu'il allait se jeter sur le risur.

« Il se contint à grand'peine, et croisant ses bras sur sa large poitrine :

« — Expliquez-vous, cousin. »

« Je m'étais reculé dans un angle ; je me faisais tout petit.

« L'Espagnol me chercha des yeux, et comme Clakay me tournait le dos, je pus faire un signe qui signifiait : « Surtout ne me mêlez pas à l'affaire ! »

« Il me sembla, à son regard, qu'il m'avait compris.

« — Mon cher cousin, dit-il, voici la chose en deux mots. Des malfaiteurs restés inconnus ont pénétré chez les propriétaires de ce portrait et le leur ont enlevé. Combien l'avez-vous payé ?

« — Cinquante mille francs.

« — C'est cinquante mille francs de perdus ; car il vous faudra restituer cette toile à son légitime possesseur.

« — Vous le connaissez ?

« — C'est mon voisin Esternas, le brave montagnard chez qui Julien Lartigue avait élu domicile en dernier lieu. Le portrait qui nous regarde là, avec des yeux si vivants, c'est celui de la mère Esternas, « maman Louise », comme on l'appelle au pays. »

« Clakay garda le silence pendant plus d'une minute.

« Certainement, il m'avait oublié, car il dit : « Arrangez-moi cette affaire. J'ajouterai vingt mille francs pour vos voisins, et ils voudront bien retirer leur plainte. L'histoire du vol restera entre nous deux. »

« — J'en doute, répondit l'Espagnol. Mes voisins sont des gens simples. Ils ont tout ce qu'il leur faut et n'en désirent pas davantage. Ils tiennent à ce portrait, ils en savent la valeur, et ne sont nullement pressés de s'en dessaisir. Ils le conservent pour eux-mêmes d'abord, pour en jouir de leur vivant, et en faire profiter, après eux, leur unique héritier.

« Ce disant, Don Juan Lardiguez me lança un coup d'œil d'intelligence.

« La scène commençait à m'amuser.

« Cela m'intéressait de voir ce milliardaire échouer, dans ses désirs, devant l'humble chaumière des Esternas.

« Clakay a bientôt fait de prendre une résolution.

« — Je réfléchirai, dit-il. Dans tous les cas, merci, mon cousin, de m'avoir prévenu. Il m'eût été fort pénible d'être appelé en témoignage dans une affaire de cette nature ; j'écrirai aux Esternas et je me mettrai à leur discrétion.

« Il pliait, le fier parvenu.

« Don Lardiguez resta à déjeuner à Châteaubrun ; puis il reparut, non sans m'avoir dit à part : « Nous le tenons, votre patron, faudra bien qu'il rende gorge ! » Il ajouta : « Quant à vous, travaillez ferme, vous ne serez pas toujours l'esclave de ce rustre. J'ai été l'ami de votre père et je suis le vôtre. »

« Il me dit encore avec un sourire étrange, incompréhensible : « Vous en aurez la preuve plus tôt que je ne voudrais. »

— O naïveté des poètes, pensa Briollet. L'ami Marcel fabrique des apologues et n'est pas capable de percevoir le sens de celui-là. C'est pourtant fort simple : Don Juan ne médite rien moins que de coucher sur son testament le fils de Lartigue, ce qui pour une fois corrigerait l'injustice des hommes ; car enfin, est-il équitable que le fils d'un peintre, dont les œuvres valent, après décès, des millions, n'ait aucun droit à une part de cette révision tardive.

« Toute cette fin de journée, ajoutait Marcel, le maître s'est montré taciturne et préoccupé.

« Il m'a pris une inspiration soudaine, je veux me concilier le père d'Augusta, m'en faire un obligé, sinon un ami.

« Me voilà passé maître-intrigant.

« Jugez plutôt ; j'ai dit en confidence à Clakay : « Pour en finir avec cette histoire de tableau volé, il vous faudrait un avocat dévoué et désintéressé. Voulez-vous m'envoyer à Peyrebrune, je verrai ces Esternas et je tâcherai de leur faire accepter les vingt mille francs que vous offrez pour rester en possession de ce chef-d'œuvre. »

« Le millionnaire m'a serré les mains avec effusion.

« — C'est cela, s'est-il écrié, je compte sur vous. Si vous réussissez, vous aurez cinq mille francs de commission.

« Toujours son or !

« — Je n'accepterai rien, répondis-je, trop heureux de trouver ainsi l'occasion de reconnaître vos bontés. »

« Je pars demain pour Peyrebrune, je vais pouvoir embrasser mon père Esternas, maman Louise ! A bientôt, cher ami. »

La lettre suivante célébrait le bonheur de revoir son village et sa montagne.

Briollet la mit de côté pour la bonne bouche.

Ce qui l'intéressait, c'étaient les amours du poète.

Marcel était de plus en plus amoureux et inquiet.

« Voici, disait-il, tout un mémoire, dûment numéroté... qui renferme et de la joie et de la douleur, plus de douleur que de joie, hélas !

« Janvier s'est écoulé, morne : Février l'a suivi, aussi mélancolique et triste... Mars, enfin, point à travers la pluie.

« Augusta, sous mon doigt, a traduit une bonne partie de nos poètes, Musset, notamment, mon préféré.

« Mais quelle aventure, cher ami ! Figurez-vous qu'hier, avant de déposer le volume sur la table, j'avais oublié d'en retirer la brachette de bruyères qu'elle portait lors de l'incendie.

« Le souvenir m'en est revenu soudain, lorsque, déjà, elle avançait la main pour prendre le livre.

« — Attendez, ai-je dit.

« Je suis allé jusqu'à la fenêtre ; j'ai fait semblant de consulter la préface, et, habilement, j'ai escamoté le rameau desséché.

« Oh ! Musset, que je te dois de reconnaître !

« Augusta comprend-elle que c'est pour elle que j'analyse, que je fais ressortir les beautés du poème.

« Parfois, son visage pâlit, ses cils battent, la feuille de papier tremble entre ses doigts... et c'est tout. Aussitôt, elle reprend possession d'elle-même.

« Comme pour me prouver son calme, elle insiste sur l'explication des phrases brûlantes, des passages où l'auteur a fait vibrer toutes les cordes de sa douleur.

« Elle comprend, pourtant.

« Est-ce pour un autre, par le livre et la parole, que je vide la grande coupe d'amour ? .

« Je me le demande, le soir, en rôlant sous sa fenêtre... »

« Oui, mon cher ami, en rôlant sous sa fenêtre... »

« J'en suis là !

« Qu'il pleuve, qu'il neige, que la bise hurle à travers bois, je descends, chaque soir, après avoir soufflé ma lampe, me glissant, dans la nuit, le long des murs, comme un voleur.

« L'autre soir, par une nuit intense, sous la rafale de neige, j'ai failli rouler en bas du coteau. Je me suis relevé tout meurtri, et prêt à recommencer.

« Et je reste des heures, insensible à tout, à contempler, là-haut, la lueur qui vacille à sa fenêtre... »

« Je sais ce qu'elle lit et nous le lisons ensemble, car je répète tout bas, en mon cœur, les passages qu'elle affectionne, tels vers de Lintorf, tels autres de Musset, qu'elle doit me réciter le lendemain.

« A travers l'épaisse muraille, je la vois.

« Elle est accoudée à la flamme discrète de la lampe, ses cheveux dorés luisent doucement... Voici qu'elle rêve sur les quatre vers que je lui ai expliqués tantôt.

« Et quand tout retombe dans la nuit, que la petite lueur a cessé de trembloter... je ne me retire pas encore.

« J'attends.

« Si... le sommeil se refusant à venir, elle allait rallumer sa lampe !

« Au matin, je rêve toujours de la retrouver enfiévrée des lectures de la veille, de cet amour que je lui verse peu à peu... »

« Je suis fou, mon cher ami, plaiguez-moi.

« 1er avril.

« Quand je vous affirmais que c'était pour un autre—suis-je assez sot !—qu'elle faisait provision d'amour !

« Clakay, qui voyage continuellement, pour affaires, est ici depuis trois jours.

« Ce matin, la cour d'honneur s'est remplie de beau monde arrivé en voiture : des dames, des officiers, en petite tenue, des messieurs en costume de chasse, des piqueurs galonnés, la trompe en sautoir.

« Augusta, admirable dans sa robe noire relevée de deux galons blancs, va de l'un à l'autre, s'incline, et, à l'américaine, serre les mains tendues vers elle.

« C'est aujourd'hui la grande partie de chasse annuelle, la grande battue.

« Arthur me nomme tout bas les invités : des noms pompeux, à particules, toute la lyre des hobereaux de ce pays, de Blois à Amboise.

« Clakay, visiblement, débordait de joie.

« Soudain, toutes les têtes se retournèrent : un attelage décrivait, dans la cour, sa courbe savante—deux gris pommelés, à la robe luisante, conduits par leur propriétaire.

« — Ah ! fit Arthur, voici le marquis de Rochegrosso.

« Le marquis jeta les rênes au valet de pied et sauta prestement de voiture.

« Après avoir salué Clakay, il se rapprocha d'Augusta qu'il complimenta longuement... trop longuement... »

" Je tressaillis... Tous deux sont jeunes, beaux, faits pour s'aimer.

" L'idée me vint de questionner Arthur, puis j'eus honte d'interroger un enfant.

" Le départ s'organisait, du reste ; les valets, rangés sur lignes, tenaient les chevaux en main et les piqueurs prenaient les devants.

" — Allons ! dit Arthur, vous serez mon compagnon de chasse, monsieur Marcel. C'est Augusta qui m'a placé sous votre surveillance. Nous déjeunons en forêt, au carr four des *Quatre-Loups*."

" Du moment qu'Augusta l'ordonnait, je n'avais pas à hésiter.

" Et puis, je voulais voir... et savoir... "

" En ce marquis de Rochegrosse — cavalier accompli, avantaagé d'un nom retentissant, je sentais l'ennemi.

" La cour est vide. Déjà sous bois, retentissent les cors et les aboiements lancés sur quelque piste.

" Je me suis mis en tenue de cavalier.

" — Dépêchons, monsieur, dit Arthur.

" Ma jument, qui me semblait superbe, l'autre semaine, lorsque nous galopions avec mon élève, dans les allées de la forêt, déchantait et comparaisait des fringants coursiers que j'ai vu défilier ce matin. Clakay vient de passer devant nous.

" — Veillez sur Arthur, m'a-t-il crié. "

" — On me prendra donc toujours pour un enfant, murmura le bambin. "

" Et le voilà qui pique des deux

" Nous sommes bientôt au milieu de la chasse.

" Les chiens font rage et les cors sonnent *la vue*.

" — Quand donc aurai-je un fusil ? me dit Arthur. Ah ! voici ma carabine. "

" Par une allée transversale, Augusta accourait en effet. En nous apercevant, elle s'arrêta et présenta son frère à M. de Rochegrosse.

" A moi, pas un mot, pas un regard !

" Des belles dames me dévisagent et chuchotent entre elles, sourient, sous leur voilette, se renseignent de l'une à l'autre.

" Des messieurs, haut bottés, ceinturonnés de cuir fauve, me toisent du haut en bas.

" Et voici que, pour la première fois de ma vie, j'éprouve une sorte de honte. Pas à pas, je cède la place, je recule sous les arbres.

" — Monsieur Marcel, me cria Arthur, on a lancé un dix cors... Ecoutez... Venez, mais venez donc ! "

" Un domestique passe ; je l'appelle et lui recommande de veiller sur Arthur.

" Et je reprends le chemin du château.

" Pour ne rencontrer personnes, j'ai suivi les contre-allées.

" Les cors sonnaient toujours, emplissant le bois de leurs fanfares joyeuses.

" Aussiôt rentré, j'ai fermé ma fenêtre pour ne plus entendre.

" Augusta chevauche en compagnie du marquis... Tout à l'heure, il lui tiendra l'étrier pour qu'elle descende. Elle s'appuiera sur son épaule, flattée et souriante.

" Que suis-je, moi, à côté de ce grand seigneur ?

" Un pauvre hère, sans famille, sans nom, un poète... en herbe !

" Quelque chose, en vérité, qui prête à rire, un être à part, curieux !..

" Mes livres sont là, sur ma table : Victor Hugo, Lamartine, Musset ; voici des feuilles épars : mon poème sur l'Amour, voici la page où j'ai préparé la leçon de demain.

" A quoi bon ces riens ?

" Le marquis n'aura pas à commenter Musset ; lui, il lui suffira de se présenter, puis qu'il s'appelle de Rochegrosse.

" Et je songe avec une profonde rancune que j'ai enseigné à Augusta l'art d'aimer.

" C'est à lui qu'elle chantera le cantique d'amour, pour lui qu'elle sera la femme exquise, l'amante façonnée par Musset.

" En vérité, Musset et moi nous avons semé, mais c'est la noblesse qui récoltera.

" J'ai envie de faire une flambée de mes livres, du poème commencé, de mes cinquante feuilles de copie inutile, et de jeter au brasier la branche de bruyère. Ne ferai-je pas mieux de retourner chez maman Louise et de pleurer sur ses genoux comme je faisais lorsque j'étais un tout petit enfant... "

" Fuir... non je ne le puis, hélas !.. "

" Le même jour, minuit

" Je suis extrêmement las, mon cher ami, mais je ne veux pas me reposer avant d'avoir fixé tous les détails de cette soirée.

" La nuit venait ; j'étais toujours accablé, indécis, sur ma table. Grand brochaba dans la cour. Ce sont les chasseurs, je ne me dérangerai pas pour eux.

" Soudain, ma porte s'ouvre ; Clakay lui-même entre en coup de vent et s'écrie :

" — Pourquoi avez-vous abandonné Arthur ? "

" Je pâlis à la pensée qu'un accident avait pu arriver à l'enfant.

" — Je suis souffrant répondis-je.

" Il avait deviné mon émoi

" — Rassurez-vous, dit-il, votre élève a fait merveille. Quant à vous, j'entends que vous soyez des nôtres, ce soir. Vous dînez avec nous, je le veux, c'est-à-dire, rectifia-t-il, que vous me ferez plaisir.

" Je suis une cire molle ; j'ai promis.

" Arthur — le cher enfant ! — est venu me chercher.

" Grâce à lui, je ne me sentirai plus aussi isolé dans cette cohue.

" La salle à manger resplendissait à la lumière des lustres.

" Sur le seuil j'hésitais, ébloui, embarrassé de moi-même, lorsque Augusta vint à moi.

" — Par ici, monsieur Marcel, me dit-elle ; vous êtes placé entre Arthur et M. des Brandes. "

" Rapidement, elle me présenta à ce dernier : " M. Marcel, le précepteur de mon frère. "

" Le chevalier des Brandes est jeune, mince et chauve : il porte à la main gauche une demi-douzaine de bagues.

" Augusta continuait son rôle de maîtresse de maison, veillant à tout.

" — Qu'attend-on encore ? demanda des Brandes à son voisin.

" Ils parlaient à voix basse. Arthur ne pouvait entendre : mais, moi, je n'en perdais pas un mot.

" L'autre, d'un coup d'œil, inspecta la table. Il se pencha à l'oreille du chevalier.

" — Parbleu ! répondit-il, on attend le marquis Hector de Rochegrosse. Cela vous chiffonne, mon bon de la Celle ?

" Je me suis retourné à demi pour examiner M. de la Celle, gentilhomme entre deux âges, dont le double menton s'étale sur une chemise brodée, et la chemise sur un ventre rebondi.

" — Vous n'aimez guère Hector, reprit Des Brandes.

" — Je l'adore... Nous avons eu un procès, autrefois.

" — Et puis il vous a supplanté auprès de la vicomtesse... "

" — Taisez-vous donc, bavard ! interrompit de la Celle... Quel est ce petit monsieur qui parle à l'héritier ?

" — Le précepteur.

" — Pfait !... Ah ! voici sa seigneurie. "

" De Rochegrosse entra en effet

" Je dus me l'avouer, en frémissant : il avait fort grand air, le marquis.

" — Je vous ai fait attendre, dit-il. Excusez-moi.

" — Nous pardonnons, répondit Clakay, à haute voix, au double vainqueur de la journée.

" — Mettons au triple, murmura Des Brandes, et n'en parlons plus. Quand nous reviendrons ici, ce sera pour la noce.

" — Quelle noce ? " demanda de la Celle.

" Mon voisin haussa les épaules.

" — Il n'y a de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre. "

" J'entendais, moi.

" A ma droite, deux dames s'entretenaient des prouesses de la journée et le nom du marquis revenait incessamment sur leurs lèvres.

" Je l'aurais parié à l'avance :

" Un sanglier avait été blessé par la balle de Rochegrosse, et achevé par le centelas de Rochegrosso. Un dix cors avait été forcé par la meute de Rochegrosso. Un cheval s'était emballé, emportant son amazone, c'était la main de Rochegrosse qui l'avait arrêté.

" Au milieu de la table d'honneur, à la droite d'Augusta, le marquis menait la conversation. Il n'y en avait que pour lui !

" Le gros de la Celle rageait.

" — Cause mon bonhomme, disait-il, au train que tu mènes tu n'en as guère que pour un an ou deux.

" — Vous croyez ? " demanda Des Brandes.

" J'écoutais de toutes mes oreilles.

" — J'en suis sûr... Plus que sa propriété des Ormettes, mon bon.

" — Qui vaut ?

" — Trois cent mille.

" — Bah ! D'ici là, il sera marié.

" — On verra.

" — Rien du tout. Si l'Américaine apporte cinq millions de dot, il met, lui, dans la corbeille, son nom et sa couronne, il anoblit une roture à perpétuo. Il y a, comme dit mon oncle le procureur, équivalence. Et puis, regardez-le, il est superbe.

" — Peuh !... il n'a plus le sou.

(A suivre.)

### LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si étonnant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le voit, il ne coûte que 10 cts acheté à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expéditions par la poste.





## La Main-d'œuvre de l'Homme et le Machinisme

La comparaison des résultats obtenus en employant industriellement le travail de l'homme et celui des machines a déjà donné lieu à de nombreuses études de la part des personnes que préoccupent les questions économiques. Le commissaire général du travail aux Etats-Unis, qui est en même temps membre correspondant de l'Institut de France, vient de consacrer son dernier rapport annuel à cet intéressant sujet, encore controversé, et la conclusion qui en ressort est entièrement favorable à l'emploi de plus en plus répandu des machines au triple point de vue : de l'amélioration du salaire des ouvriers ; de l'abaissement du prix de revient des produits fabriqués ; de l'augmentation des bénéfices et, par suite, de la plus-value des intérêts à distribuer aux capitaux engagés.

L'enquête américaine a porté sur 678 espèces de produits ou de travaux, en donnant pour chaque espèce au moins deux exemples, l'un à la main et l'autre à la machine, et chaque exemple étant minutieusement analysé, opération par opération, aux quatre points de vue du nombre des opérations ou façons, du nombre des ouvriers employés, du nombre d'heures de travail et du coût de la main-d'œuvre.

Voici quelques-uns des résultats obtenus :

1<sup>o</sup> Fabrication de 10 charrues : à la main, 2 ouvriers faisant 11 opérations distinctes et travaillant en tout 1 180 heures payées 54 dollars 46 ; à la machine, 52 ouvriers faisant 97 opérations et travaillant en tout 37 heures 28 payées 7 doll. 90 ; — 2<sup>o</sup> Culture et récolte d'un acre de blé produisant 20 boisseaux : avec la charrue ordinaire et des outils à la main 8 ouvriers, 5 opérations, 61 heures 5 3 doll. 55 ; avec des machines, 5 ouvriers, 60 opérations, 3 heures 19, et 0 doll. 66 ; — 3<sup>o</sup> Fabrication de 400 esix de voitures : à la main, 2 ouvriers, 60 opérations, 466 heures 40, et 56 doll. 93 ; à la machine, 33 ouvriers, 24 opérations, 43 heures 15 et 88 doll. 20 ; — 4<sup>o</sup> Fabrication de 100 mouvements de montre : à la main, 14 ouvriers, 453 opérations, 341 heures, 80 doll. 82 ; à la machine, 1,088 opérations (le nombre d'ouvriers n'est pas donné), 8 heures 34, 1 doll. 79 ; — 5<sup>o</sup> Fabrication de 20,900 clous : à la main, 3 ouvriers, 3 opérations, 236 heures 25 et 20 doll. 34 ; à la machine, 83 ouvriers, 20 opérations, 1 heure 59, et 0 doll. 29 ; — 6<sup>o</sup> Transport de 100 t. de minerais de fer dans le wagon : à la main, 1 ouvrier, 1 opération, 200 heures, 40 doll. ; à la machine, 10 ouvriers, 3 opérations, 2 heures 51, et 0 doll. 55.

M. Levasseur, membre de l'Institut de France, ayant consulté des spécialistes français sur des exemples analogues à ceux tirés de l'enquête américaine, a pu constater des résultats de même nature, d'où il a tiré des conclusions qui peuvent se résumer comme suit :

1<sup>o</sup> Le nombre des ouvriers et le nombre des opérations est plus grand, et presque toujours beaucoup plus grand dans le travail à la machine que dans le travail à la main. C'est une conséquence de la division du travail, qui est une des conditions essentielles de l'emploi des machines. Dans le travail à la main, le même ouvrier fabrique quelquefois tout l'objet en passant d'une opération à l'autre, ce qui occasionne des pertes de temps. Un auteur, expert en la matière, estime que le tisseur à la main perdrait en dérangements divers environ la moitié de son temps, tandis que le tisseur à la mécanique n'en perd que le dixième. En outre, dans le travail à la main, la diversité des opérations faites par le même ouvrier ne lui permet pas d'ordinaire de devenir aussi habile que s'il exécutait toujours le même travail. Dans le travail à la machine, au contraire, l'ouvrier fait constamment la même chose avec l'outillage le mieux adapté à cette chose, il la fait ainsi plus vite.

2<sup>o</sup> Le nombre total d'heures nécessaires pour exécuter un travail est beaucoup moindre à la machine qu'à la main parce que les ouvriers sont pourvus d'un outillage qui est infiniment plus efficace, animé d'un mouvement beaucoup plus rapide que la main humaine, en même temps qu'il est beaucoup plus puissant là où la puissance est nécessaire, beaucoup plus délicat là où la finesse est requise et qu'il donne, dans beaucoup de cas, des résultats meilleurs, soit qu'ils soient plus précis, soit qu'ils soient plus semblables les uns aux autres. L'économie de temps est le résultat le plus saillant de la machine. Les 678 exemples de l'enquête américaine sont trop différents par le genre des industries, par la quantité et par la valeur des produits pour qu'on puisse comparer les nombres qui s'y rapportent et en tirer une véritable moyenne. Néanmoins, si l'on se donne la peine de faire le total des heures pour les 678 cas cités, on trouve 730,000 un nombre rond pour le travail à la main, 56,600 pour le travail à la machine, ce qui correspondrait à treize fois moins d'heures environ dans le second cas que dans le premier ; c'est une donnée approximative du temps économisé.

3<sup>o</sup> Par suite de la réduction du nombre total d'heures, la dépense en main-d'œuvre se trouve très réduite ; l'économie d'argent est donc très importante. Cependant la diminution du coût de la main-d'œuvre est, pour certains cas, proportionnellement moindre que la

diminution du temps employé : d'où il résulte, en ce cas, que la moyenne de l'heure a été payée plus cher. Toutefois cet accroissement de salaire ne se produit nécessairement pas toujours et même, dans l'enquête américaine, il se trouve que la somme payée pour main-d'œuvre étant aujourd'hui quinze fois et demie moindre qu'elle n'était à la main, la dépense d'argent est quinze fois et demie moindre : d'où il résulte que l'argent ayant subi une réduction plus forte que le temps, l'heure a été ou paraît avoir été payée moins en moyenne. Dans certains métiers, en effet, elle a été payée moins quand, à des ouvriers très habiles, on a pu substituer des ouvriers ordinaires ou des femmes pour surveiller des machines ingénieuses et précises qui faisaient toute la besogne.

Quand on compare les changements survenus depuis cinquante ans avec l'introduction des machines dans les divers pays de grande industrie, on constate que cette introduction a été avantageuse pour l'ouvrier. M. Levasseur, qui a tout spécialement étudié ces questions, constate : 1<sup>o</sup> que le taux général des salaires s'est élevé, sauf quelques exceptions, simultanément avec la force mécanique ; 2<sup>o</sup> que la machine a diminué la fatigue physique du travailleur et exigé de lui un effort plus intelligent ; 3<sup>o</sup> que, si la machine remplace l'ouvrier, elle accroît la consommation par l'abondance ou la nouveauté des produits et amène ainsi une demande plus grande de bras, fait qui se vérifie chaque jour ; 4<sup>o</sup> que la machine, en procurant un salaire aux femmes et aux enfants, a supprimé de nombreuses misères ; 5<sup>o</sup> que la machine, qui a pour corollaire la grande industrie, a rendu parfois le chômage plus apparent, mais ne l'a pas aggravé et semble, dans beaucoup de cas, en avoir réduit la durée.

### JURONS ROYAUX

Le jurement de Louis XI était *Par la Pâques Dieu !* celui de Charles VIII *Jour de Dieu !* celui de Louis XII *le Diable m'emporte !* celui de François I<sup>er</sup> *Foi de Gentilhomme !* celui de Charles V *Foi d'homme de bien !* celui d'Henri IV *Ventre Saint-Gris !* Quant à Charles IX, dit *Bantôme*, "il jurait de toutes les manières, et tel qu'un sergent qui mène pendre un homme".

### INSECTOLOGIE

Le soleil et la fortune font briller jusqu'aux insectes (Gaubertin). Malebranche disait : "Un insecte me touche plus que toute l'histoire grecque et romaine."

Da même : "Le sage ne cherche point à écraser un insecte, s'il l'écrase, il ne s'en vante pas."

### ETYMOLOGIE

Les étymologistes modernes disent que le mot *miloyen* vient du latin *medietas*, état moyen, venant lui-même de *medius*, milieu. On a voulu prétendre cependant que ce mot serait formé de *moi* et *toi*, et l'on allègue, à ce propos, que jadis on disait *moitoyen*, c'est-à-dire ce qui est à moi et à toi en même temps.

### HYGIÈNE RELIGIEUSE

Il fut un temps où le bain était considéré, non seulement comme un devoir de propreté, mais comme un devoir de religion, attendu, disait-on, que la netteté du corps contribuait à tenir l'esprit en repos. Le pape Adrien I<sup>er</sup> (VIII<sup>e</sup> siècle) fit même, à cet effet, la recommandation au clergé de se baigner *processionnellement*, tous les jeudis.

### LOI ANTIQUE

Diodore de Sicile nous apprend qu'il y avait chez les Egyptiens une loi défendant à tout homme âgé de plus de soixante ans de se bâtir une maison, à moins qu'il n'eût auparavant achevé son tombeau dont il avait plus besoin que d'un bâtiment pour se loger.

### A PROPOS DE GUERRES

Passage extrait d'une lettre de Voyer d'Argenson à Voltaire :

"Le triomphe guerrier est la plus belle des choses. Les "Vive le Roi !", les chapeaux en l'air, au tout des bouquetteries, les compliments du prince à ses guerriers, la joie, la gloire, l'attendrissement du peuple, tout ce'a est bien beau ; mais le plancher de tout cela est fait de sang humain et de lambeaux de chair humaine."

### HISTOIRE DU LUXE

Saint Damien et saint Bonaventure racontent que, à la fin du X<sup>e</sup> siècle, la sœur de Romain Agyre ayant épousé un fils du doge Pierre Orseolo, scandalisa tout Venise "par un luxe bizarre et hors nature" qui consistait, lorsqu'elle mangeait, à prendre ses aliments non avec ses doigts, mais avec une fourchette d'or à deux dents.

Le vieux chroniqueur Dandolo, plein d'horreur pour une telle dépravation, ajoute que la malheureuse fut, par un juste châtement du ciel, atteinte d'un mal étrange et effroyable qui, changeant son corps en pourriture, lui faisait exhaler avant sa mort une odeur de cadavre.

# HEMORROIDES

Le célèbre Onguent Anti-Asaphe

DU PROF. N. CODERRE, 191 rue Beaudry

Est le seul remède qui guérit les Hémorroïdes ; une fois essayé toujours employé.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS.

PRIX : 50 CTS ET \$1.00.



## Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

éclipsent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les détails perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant

398 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal  
TEL. BELL EAST 1116

Vouloir trouver le repos en ce monde, c'est vouloir se faire un canapé d'un buisson d'épines.

Pour Habillements de Printemps et d'Été, allez chez

## N. LÉVEILLÉ

138 1/2 Rue St-Laurent

MONTRÉAL

Les Tweeds les plus nouveaux et les plus variés, et une coupe toujours soignée. Une visite vous convaincra.

Habillements faits à 24 HEURES d'Avance  
Téléphone des Marchands 182

## Librairie Française

JULES POFFY, 1632 Rue Ste-Catherine  
Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français.

EN VENTE : Nouvelle collection de beaux volumes illustrés, à 50 cts le volume. *L'Otage*, de René Maizerot. PROCHAINEMENT : *L'Igloo*, le chef-d'œuvre d'Edmond Hostand.

Commandes remplies à 3 semaines d'avis.

Le petit Tommy est au jardin d'acclimatation avec sa mère, il regarde attentivement la girafe, réfléchit, puis :

—Maman, fait-il tout à coup, que je voudrais donc avoir le cou aussi long que ça.

—Pourquoi, mon chéri ?

—Parce que quand je mangerais un bonbon, je le sentirais descendre plus longtemps !

112 RUE VITRÉ  
Coin St-Laurent



## AUX DAMES

Nos Patrons "Standard" sont les plus simples et suivant la mode du jour.

### Machines à Coudre

De première classe, garanties pour 15 ans, \$26.

### Machines à coudre à Louer

Fourniture de Machines à Coudre de toute sorte. Les plus bas prix de Montréal.

### CHARLES D'AMOUR

1686 rue Notre-Dame  
Près de l'Eglise Notre-Dame

## THE "BEST"

### LAMPES A GASOLINE

La lumière la plus économique, la plus puissante du monde.

Fait et brûle son propre gas. Les lampes sont portatives. Pas besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz. Une lumière parfaitement blanche, régulière, puissante, et acceptée par toutes les assurances.

100 Chandelles 20 heures pour 5 cts.

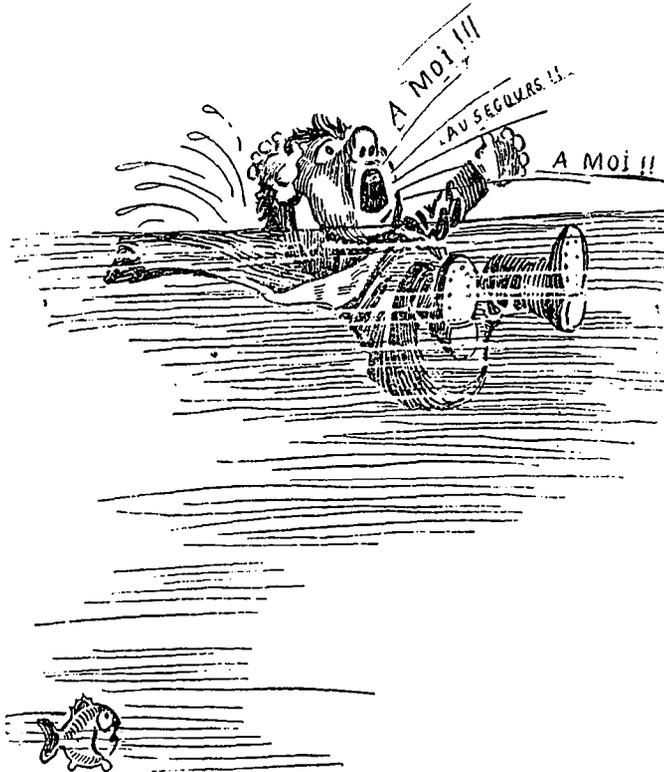
Pas de mèches à arranger, pas de fumée, pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer. Eclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène, ou l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix des lampes en trois mois.

A VENDRE PAR  
The Modern Light  
2116 Ste-Catherine,  
MONTREAL.  
Agents demandés.



## UN PEU D'ENCOURAGEMENT



Le poisson.—C'est bien, monsieur. Ne vous effrayez pas, je ne vous ferai pas de mal.

# LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.  
"Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.



## A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

## Il Faut DORMOL



LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigare l'Étiquette Rouge HADD & PELLETIER

Extra Bon :

LE "LIBERTY" La Crème... des Cigares à 10c.

SUR LES LIEUX



—Depuis une heure que vous reniflez, il me semble qu'il serait temps que vous vous mouchassiez.

—Si vous voulez me rendre ce petit service ? Monsieur voit bien que mon nez est plus près de lui que de moi !

L'INTÉRÊT GÉNÉRAL

*Ce n'est pas le moyen d'avancer les affaires  
Que de passer le temps à se manger le nez :  
Nous faisons le bonheur de nos ennemis nés,  
Quand nous devrions tous nous aimer comme frères.*

*Vainité, jalousie, ambitions contraires,  
Vils intérêts, du nom d'opinions ornés,  
De nos meilleurs amis nous font des adversaires :  
Les plus proches voisins sont les plus acharnés.*

*Tandis qu'en la faveur de cette politique  
Le troisième larron emporte la boutrique,  
Nous mangeons, nous, le foin avec le revenu :*

*Le maître qui devrait dissiper tous nos doutes,  
L'« Intérêt général » est un pauvre inconnu  
Qui s'en va mentant son pain le long des routes.*

X. GAULTIER DE CLAVERY.

LES LUNETTES DE GRAND-PÈRE

Petit-Jean et Jeannette, cousin et cousine, à peu près du même âge — et d'un âge encore assez tendre — ont jusqu'ici vécu en bon accord, en pleine et mutuelle affection ; quand tout à coup les voilà prêts à en venir aux mains. Pourquoi ? Comment ?

Parce que tantôt après avoir déjeuné sur un coin de table, grand-père a oublié d'emporter ses lunettes, et parce que Jean, passant par là, les a prises, et s'est avisé d'en chausser son petit nez.

Grand-père, il faut le dire, est un homme de grave et réelle importance, lisant beaucoup de gros livres, instruit, judicieux, pouvant, sachant parler de tout avec sagesse, si bien que ses opinions font autorité autour de lui, et que chacun aime à le prendre pour conseiller.

Or Petit-Jean a remarqué que lorsque grand-père lit dans ses gros livres, ou écrit sur des papiers qu'il envoie ou qu'il donne, lorsqu'il examine, pour se prononcer, quelque affaire soumise à son jugement, ce n'est jamais sans avoir ses lunettes sur le nez.

Fréquemment on l'entend dire : « Où sont mes lunettes ! Attendez que je prenne mes lunettes. » Et si les lunettes ne sont pas sous la main, si on les cherche sans les trouver, grand-père reste absolument incapable de tout ce qui semble faire de lui une personne supérieure à beaucoup d'autres personnes : sans plus de façon, Petit-Jean en a conclu que dans les lunettes mêmes réside en quelque sorte le mérite hors de ligne de celui qui s'en sert.

Et il les a mises sur son nez, et il a regardé au travers ; et alors tout ce qui l'entoure a pris des formes, des proportions étranges, tout est devenu quelque chose de vague, de confus, de gros, d'effrayant même...

Et comme il est là examinant ou tâchant d'examiner ce monde nouveau pour lui, où son esprit se perd, voilà que survient Jeannette. Il s'approche d'elle, la regarde : et ce cri lui échappe : « Oh ! que tu es laide ! »

—Laide ! répète Jeannette, qui, s'étant vue maintes fois dans un miroir, sait fort bien à quoi s'en tenir, et qui, si jeune qu'elle puisse être, n'appartient pas au sexe féminin pour s'entendre sans dépit apprécier de la sorte : laide, moi !

—Oui, certes, réplique Petit-Jean, les lunettes de grand-père le disent, et ça doit être vrai.

—Répète-le et tu vas voir !erie Jeannette serrant déjà ses petit poings.

Petit-Jean allait, ma foi, le répéter, sur la foi des verres selon lui infail- libles, et il allait voir. . . quand par bonheur survient grand-père, tout juste en quête de ses lunettes. Il se fait expliquer la cause de ces évidents préparatifs de pugilat. Il en rit de grand cœur, et rétablit la concorde en rendant à Petit-Jean sa vision normale. Puis il s'éloigne et parlant avec lui-même : « Ce qui vient de se passer là au physique, dit-il, n'est-ce pas au moral le cas de beaucoup de gens ! Quo d'ennuis, que de maux, que de guerres proviennent ici-bas de ce que tels esprits, tels coeurs regardent à travers des lunettes qui ne sont pas faites pour eux. »

Et ce n'est pas la moins sage réflexion du respectable vieillard.

G. B.

CONFUSION

*Lec.*—Tiens ! de retour d'Europe ! Traversée orageuse ?

*Occ.*—Orageuse à l'excès. Sur trois cents passagers de première, pas deux avaient la même opinion sur la guerre du Transvaal.

BÉTASSE

Ce qu'on entendra dire bientôt à la campagne par quelque gentille mais naïve bétette :

—Mais, monsieur le fermier, où est donc ce mignon petit veau qui avait coutume de me suivre partout il y a deux ans ?

EN TRIME

*Toto.*—Que ferais-tu si quelqu'un cassait ton beau vase de Sèvres qui est dans le salon ?

*La mère (déjà montée).*— Je donnerais la meilleure dégelée à celui, quel qu'il soit, qui serait le coupable.

*Toto (enchanté).*—Alors, maman, tu peux te mettre en trime, car papa vient de le casser.

UN PRÉCÉDENT

Il ne faut pas se décourager. Noémie, fille d'Enoch, était âgée de 850 ans quand elle se maria pour la première fois.

UNE PROPOSITION

*Le juge.*—Avez-vous, ou non, volé ce cheval ?

*L'accusé.*—Non, Votre Honneur, mais plutôt que d'être condamné à six mois pour mensonge, j'aime mieux dire que je l'ai volé et n'avoir que deux mois.

FAUT BIEN

*La tante.*—J'espère que tu donnes toujours à ta petite sœur la plus grosse part de tes bonbons et de tes oranges.

*Toto.*—Oui, ma tante, car autrement elle prendrait tout.

ENCORE PRÊT



*Isaac.*—Quand j'ai épousé votre fille, vous avez dit que vous me donneriez un chèque pour mille dollars.

*Cohen.*—Oui... Je suis prêt pour mille dollars à donner un chèque à n'importe qui.

# BULLETIN DES MEILLEURS REMÈDES DE FAMILLES

De l'Univers. - Reconnus infallibles et proclamés de véritables spécifiques par tous les médecins du monde. Aucun charlatan ou prétendu médecin de tribu sauvage n'est associé à ces remèdes. Leur efficacité seule fait leur popularité. Des millions en ont fait usage et le même nombre de guérisons a été obtenu.

## POUR TOUX ET RHUMES

**Le Menthol Cough Syrup**, dans tous les cas de Toux, Rhumes, Enrouement, la Grippe, Asthme, Bronchite, la Coqueluche, il est infallible et recommandé par plus de médecins que tous les autres remèdes du monde ensemble. En vente partout. Prix, 50 doses, 25c. la bouteille, 3 onces. Voyez que le nom de Roy & Boire Drug Co. soit sur chaque bouteille.

## CONTRE LA DYSPEPSIE

**L'Elixir Digestif de Brault**. La plus grande découverte en médecine du siècle contre la Dyspepsie. L'Europe, l'Asie et l'Amérique, tous ont proclamé ce remède infallible, et lui ont accordé diplôme et médaille d'or comme premier prix, à Londres, Angleterre, 1886; Bruxelles, Belgique, 8 mai 1895; Jérusalem, Palestine, 1895; Caire, Egypte, 1896. L'Elixir Digestif de Brault est en vente partout, \$1 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5 00. Directions sur chaque bouteille.

## POUR LES FEMMES PALES

**Les Pilules Fortifiantes**, de Roy & Boire Drug Co. Ces pilules sont d'une très grande valeur pour tous également. L'homme, la femme et l'enfant. Elles renforcent en purifiant le sang, elles rendent l'homme faible fort; à la femme pâle, ses couleurs; à l'enfant en langueur, la vigueur. En vente partout. Prix, 25c. la boîte, 50 pilules.

## LA CONSOMPTION

**Menthol Lung Regulator**. Il arrête les Transpirations de Nuit, Crachements de Sang, une guérison certaine pour la Consommation, l'Asthme, la Bronchite, la Pleurésie et les maladies de Pouxons et de Gorge. Prix, \$1 la bouteille.

## BOULEURS DE REINS ET DU DOS

**L'Emplâtre du Dr Pico**. Préparée seulement pour les maladies des femmes. Peut être employée avec n'importe quel remède dans les cas de faiblesse, douleurs de reins, du dos, de l'abdomen, points de côté, beau mal. Prix, 25c.

## MAUX DE TÊTE

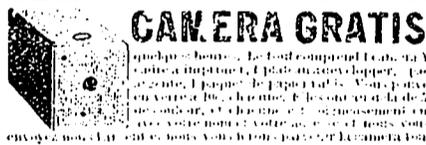
**Les Pilules C. T. C., Headache Pills**. Elles sont infallibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c. la boîte.

Ces remèdes sont préparés seulement par Roy & Boire Drug Co., et sont en vente dans tout l'univers. Si vous ne pouvez pas vous les procurer, envoyez le prix de celui que vous voulez avoir et il vous sera expédié franc de port par la

**Manchester, N.H. ROY & BOIRE DRUG CO, Montreal, P.Q.**

Assurez-vous que le nom de Roy & Boire Drug Co. est sur chaque Remède.

Dépôt Général pour la Puissance : **JOSEPH CONTANT, Pharmacien de Gros, Montréal, P.Q.**



Complet avec accessoires et instructions. Prend un portrait de 2 1/2 pouces et tripartite que petit garçon intelligent peut apprenne comment le faire fonctionner, en papier de "dry plate". C'est un merveilleux cadeau pour les enfants. Les onces et la de 2 1/2 pouces de longueur, et sont toutes entièrement en verre. Envoyez cette annonce à votre adresse et nous vous enverrons le pistolet gratuitement. Quand vous l'aurez vendus, envoyez nous l'argent et nous vous le rendrons par un autre bon sans payer. Tololo Pen Company, Boston, U.S.A., Toronto.

## LE RHUMATISME

**La Rhumatine lectrique de Rho**. - Ce grand remède français est sans contredit le meilleur découvert jusqu'aujourd'hui contre les rhumatismes. C'est un remède sûr et infallible contre cette triste maladie considérée jusqu'ici comme incurable. Une seule application fait disparaître comme par enchantement, les Maux de Tête nerveux, le Mal de Gorge, le Torticolis, les Entorses, les Foulures, l'Engorgement. En vente partout. Prix, \$1 et 50c. la bouteille.

## LE PLUS PUISSANT TONIQUE

**Huile de Foie de Morue Composée de Loire**. Très agréable au goût. Elle contient un quart de son volume d'huile de foie de morue, la partie huileuse et grasseuse étant complètement éliminée. Les propriétés sont extraites de l'huile quand elle est encore dans les foies frais de morue, et combinées avec les meilleurs vins, extraits de prunes vierges, extraits d'orge et les sirops hypophosphites, composés de manganèse, de chaux, de fer, de sôla quinine et de strychnine. Cette préparation est prescrite et recommandée par des milliers de médecins. Le véritable tonique et le plus puissant. En vente partout, \$1 la bouteille.

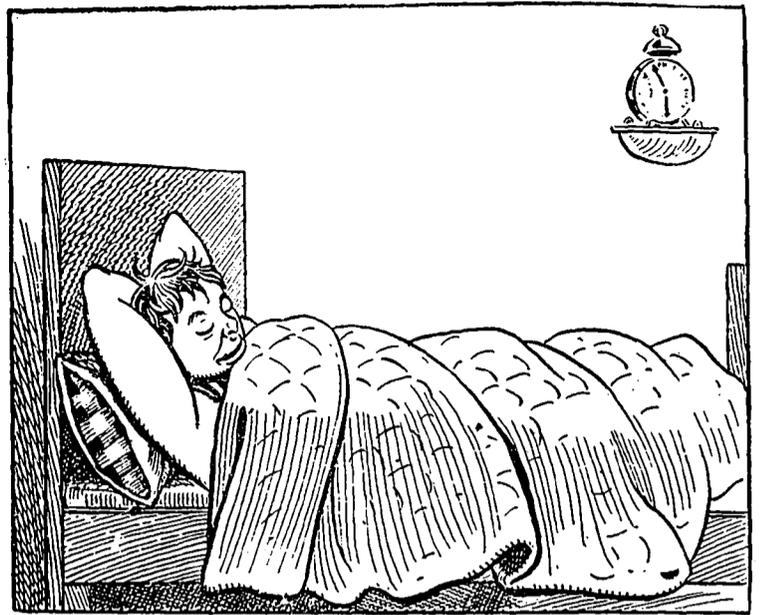
## CONSTIPATION, MALAISE GENERAL

**Les Dragées Purgatives**, de Roy & Boire Drug Co. Pour maladies du Foie, Rognons et Constipation. Elles sont très petites et faciles à prendre. Purement végétales, elles agissent sur le foie et les intestins, naturellement, sans douleur. Prix, 25c. la boîte.

## INDISPENSABLE AUX ENFANTS

**Le Régulateur des Enfants, Sirop Calmant Menthol**. Ce sirop peut être administré aux enfants, dans les maladies telles que manque de sommeil, vents, coliques, diarrhée, dysenterie, dentition difficile, toux et rhumes, car il est préparé avec des substances médicamenteuses propres et recommandables au traitement de ces maladies. Recommandé par les médecins. En vente partout, 25c. la bouteille. Donnez-le aux enfants qui pleurent

## ILLUSION D'OPTIQUE



Voilà un jeune homme qui paraît bien pris. Admirez le développement de ses bras.

## Livrets Gratuits

Notre livret "La Prolongation de la Vie" et échantillons des **PILULES DE LONGUE VIE** envoyés sur demande. Adressez "La Cie Médicale Franco-Coloniale", 202 Rue St-Denis, Montréal. Les **PILULES DE LONGUE VIE** se vendent dans toutes les pharmacies 50c la boîte, six boîtes pour \$2.50.

—Oui, chaque citoyen devra travailler tous les jours huit heures.  
—Bon Dio, huit heures! Tous les jours! Signor, les Italiens, ils ne seront jamais socialistes!

—Comment, vous avez l'aplomb de vous promener en ville en sifflant la *Carmanagole*? Approuvez-vous donc cette chanson?  
—Du tout, mon capitaino; je ne l'approuve pas, puisque *je la siffle!*

## L'UN COMME L'AUTRE

Une bronchite est la conséquence d'un rhume négligé. Si le *Baume Rhumal* guérit le rhume et prévient la bronchite, il guérit aussi la bronchite déclarée. 62



Vous donnez ce splendide pistolet pour tirer à la cible aux personnes qui voudront un don de zaine de crayons de poche automatiques fins en nickel, 15 cents chacun. Le pistolet est fort, parfait et bien fait, exactement ce qu'il faut pour tirer à la cible. Une fleche en caoutchouc de bon vide accompagne chaque pistolet. Envoyez cette annonce avec votre adresse, et nous vous enverrons les crayons par la poste. Quand vous les aurez vendus, retournez nous l'argent, et nous vous enverrons le pistolet gratuitement. Dominion Society Co., Boston, Toronto, Can.



**Tous vos maux disparaîtront**  
Si vous prenez avec persévérance le **GRAND TONIQUE** du siècle le

**"BROMA"**  
Cette préparation est sans égale dans tous les cas de maladies amenées par le sang vicié ou les nerfs affaiblis. Se vend chez tous les bons marchands de remèdes. Vous ne regretterez pas l'essai que vous en ferez.

Saint Isidore dit qu'on n'obtient un chant agréable que par le jeûne et l'abstinence. Bien différents des chantres de paroisses, qui plus tard ont donné lieu au proverbe "boire comme un chantre" pour dire boire beaucoup, les anciens chantres des églises jeûnaient la veille du jour où ils devaient chanter beaucoup et ne vivaient à leur ordinaire que de légumes pour se rendre la voix plus claire et plus nette; de là était même venu le nom de *jabaril* (mangeurs de fèves) que les païens donnaient aux chantres chrétiens.

—Un savant médecin à un jeune politicien, son client :

—Il est bien vrai, mon cher, vous aspirez à être ministre?

—Oui, docteur.

Eh bien, je dois vous prévenir, vous allez à trois maladies inhérentes à la fonction : la gastrite, lictère, c'est à dire la jaunisse, et, en fin de cause, l'hyppocondrie.

Plus on sait, plus on simplifie.

## BAINS INTERNES

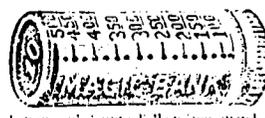
Notre système d'administrer des bains internes en rapport avec les bains externes, en n'employant que l'eau pure ou peu alcaline des Sources Laurentiennes est d'un pouvoir médical sans parallèle dans l'histoire des cures d'eau. Ce système ouvre les pores du corps et a pour résultat de chasser la matière inutile et nuisible et de redonner en conséquence la santé. On ne saurait employer un agent plus puissant contre le rhumatisme, la goutte, les maladies nerveuses.

OUVERT JOUR ET NUIT

JOURS DES DAMES. - Le lundi matin et le mercredi après-midi.

## BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry



Longueurs : 21 centes, hauteur : 10 centes, largeur : 4 centes. Contient 100 doses. Composition : 100 centes plus 10 centes de port. Le prix de la bouteille de la banque qui s'envoie par la poste est de 1.00. Envoyez votre commande à la banque qui s'envoie par la poste, 101 rue St-Jacques, Montréal, P.Q.

## Faites-en des Hommes!



C'est en veillant sur la santé des enfants, en leur donnant une nourriture saine et fortifiante, hygiénique et bien dosée, qu'on assure leur croissance et leur parfait développement.

## LA PEPTONINE

est l'aliment complet par excellence pour les jeunes enfants; elle favorise la formation des os et des muscles; elle aide la nature dans une large mesure à l'époque redoutée de la Dentition.

25 cts. LA GRANDE BOITE.

Dans les Bonnes Pharmacies et Epiceries.

Gros : **F. COURSOL, 382 Ave de l'Hotel de Ville, Montréal.**

... DE ...  
**Montréal  
à Paris**

(VIA LIVERPOOL ET LONDRES)

LE GUIDE DU VOYAGEUR, de M. J. E. Costin, est précisément celui qui se recommande le plus à ceux qui vont se rendre à Paris durant l'Exposition. Il donne les plus minutieux renseignements sur tout. Grâce à ce Guide on s'épargnera beaucoup d'ennuis et de dépenses.

**Prix : 25 cts**

En vente au BUREAU DU "SAMEDI"  
35 rue St-Jacques

—Gargon, apportez-moi de l'eau chaude.

—Oui, monsieur le comte.

—Mais, mon ami, vous me donnez un titre que je n'ai pas!

—Pardou, monsieur, dans notre hôtel, tout le monde il est comte!

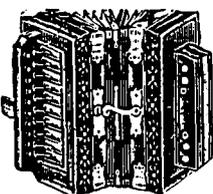
\* \*

Les mathématiques et l'esthétique sont sœurs; l'art, comme le Dieu de Platon, est géomètre.

**CONSULTATIONS GRATUITES**

Heures de bureau: 9 a.m. à midi; 3 à 5 p.m.; 8 à 10 p.m.

Les personnes malades qui désiraient consulter nos médecins spécialistes pourront les voir aux heures indiquées ci-haut. Blanes de questions, échantillons de PILULES DE LONGUE VIE et notre livret: "La Prolongation de la Vie" envoyés sur demande. Les PILULES DE LONGUE VIE se vendent dans toutes les pharmacies 50c la boîte, six boîtes pour \$2.50. Adressez: "La Cie Médicale Franco-Coloniale", 202 rue St-Denis, Montréal.



**\$3.45** Grande machine à écrire, format, 10 lettres, 2 lous, 2 sets d'anches, caisse en étain, nombreux autres, action à four, soufflets doubles avec protecteurs et agrafes. Garnitures parfaites en nickel poli. Sacchar, doux et fort. Un Supérieur instrument. Vendu régulièrement \$6.00. Ne voyez pas l'argent. Envoyez simplement et nous enverrons l'accordéon à votre bureau d'express le plus rapide ou vous pourrez aller l'examiner personnellement. Mais si vous êtes convaincu que c'est un grand bargain, payez \$3.45 et les frais d'express et il vous appartient. Un seul à chaque client à ce prix. JOHNSTON & McFARLANE, Toronto, Can.

Before. After. **Wood's Phosphodine,**  
The Great English Remedy.  
Sold and recommended by all druggists in Canada. Only reliable medicine discovered. Six packages guaranteed to cure all forms of Sexual Weakness, all effects of abuse or excess, Mental Worry. Excessive use of Tobacco, Opium or Stimulants. Mailed on receipt of price, one package \$1, six, \$5. One will please, six will cure. Pamphlets free to any address.  
**The Wood Company, Windsor, Ont.**

B. E. McGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

Après la mort de Louis XIV, il fut question de nommer l'abbé de Saint-Pierre à l'Académie française. On persuada au Régent qu'il ne devait pas le souffrir, par respect pour la couronne de France et pour la mémoire du grand roi, quo cet auteur n'avait pas ménagé dans ses écrits. Le Régent fit donc agir auprès des immortels pour que la réception n'eût pas lieu. Le bon abbé ne fut pas élu.

Quelque temps après, le Régent causant un jour avec Fontenelle: "Il y a eu, lui dit-il, un suffrage pour l'abbé de Saint-Pierre. Qui peut donc le lui avoir donné?"

Qui pensez-vous que ce soit, Monseigneur?

L'abbé de Dangeau, sans doute.

—Votre Altesse est dans l'erreur.

Qui donc alors?

Moi-même.

Vous?

Oui, Monseigneur.

—Eh bien! fit le Régent après un court moment de silence, les suffrages étaient libres; vous avez eu plus de courage que les autres; et je vous en félicite.

\* \*

Les grandes machines modernes: l'agilité dans l'énormité: des organes d'oiseau dans un corps d'éléphant.

**NOM PROPRE**

Le *Bonne Rhumal* est justement appelé le grand remède français. Il guérit toutes les affections de la gorge et des poumons. 63

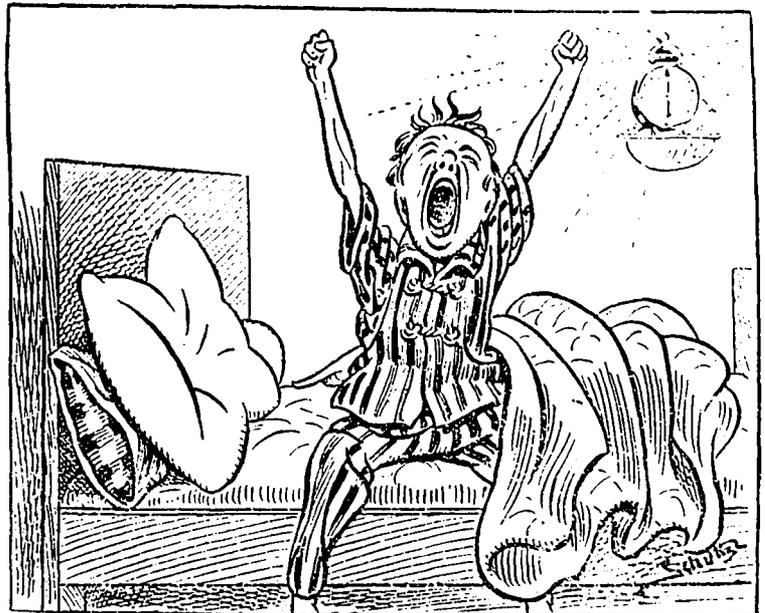
**Pourquoi ne pas vous débarrasser**

De cette Toux qui vous fait la vie si misérable, de ce rhume qui vous conduit à la Consommation?

Le "VIN MORIN CRÉSO-FLAVES" est le remède assuré pour ce mal.

Prenez-le sans plus attendre.

ILLUSION OPTIQUE (Suite d'un)



II

Malheureusement ce n'était que l'oreiller.



**BOUTON ELECTRIQUE.**

Une imitation exacte de la cloche électrique, faite d'un ébène très bien poli, avec bouton en noyer noir. Le tout est fixé au-dessus de la poche de veste, et donne à l'étranger en long un choc quand il touche la gaine cachée. C'est l'article le plus amusant. Par la poste 10c par 25c. Ne voyez pas de fraude. Johnston & McFarlane, Toronto, Can.

La voiture du philosophe et fermier général Helvétius fut un jour arrêtée, dans une rue de Paris, par une charrette chargée de bois qu'il eût été aisé de détourner. Impatient, Helvétius met la tête à la portière, et traite de coquin le charretier qui ne rangeait pas assez vite, selon lui, son attelage.

—Vous avez raison, répliqua tout tranquillement le rustre, je ne suis qu'un coquin parce que je suis à pied, et vous êtes un honnête homme parce que vous êtes en carrosse.

—Mon ami, je vous demande pardon, répliqua le philosophe, vous venez de me donner une excellente leçon que je dois vous payer."

Et il lui tendit un écu de six livres.

\* \*

Celui qui ne tient compte que des intérêts, fait un calcul aussi faux que celui qui ne tient compte que des sentiments.

**10c**

**402 Pages, 402**

L'Administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles:

**LE FILS DE L'ASSASSIN**

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.

Prix, au bureau:

**10c**

Par la poste: 15 cents. C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI,  
516 rue Craig, Montréal.

Se trouve dans toutes les pharmacies de la Province.



**Aux Dames**

**EN CAS de Gerçures, Guissons, Rougeurs**

ET POUR

**Adoucir, Velouter, Blanchir**  
la peau du Visage et des mains

rien n'égale la

**Crème Simon**

Se défier des Contrefaçons et Imitations

**Poudre de Riz et Savon**

CREME SIMON	
Petit modèle	\$0.50 le flacon
Moyen "	0.75 "
Grand "	1.00 "
SAVON SIMON	0.50
POUDRE SIMON	0.50

## UN SOUVENIR

Avec elle, toute petite, j'avais joué, la faisant bavarder, m'égayant de ses rires fous qui emplissaient ma chambre, laissant courir mes doigts dans les boucles de ses cheveux, qu'elle avait si beaux. Elle m'aimait bien. Souvent, elle grimait sur mes genoux, prônait mes plumes, chiffonnait les papiers épars sur ma table, après y avoir tracé de gros bâtons, dans sa manie d'écrire, toujours, des "lettres", comme elle disait, à sa mère, à ses petites amies, à tous. Sa jeune intelligence, sans cesse en éveil, ne laissait rien échapper de ce qui l'entourait, et, plusieurs fois, j'ai surpris, dans sa conversation, bien des lambeaux de délicatesse et de sentiment, qui, certes, étaient d'un autre âge.

Faisant, un jour, répéter une piécette chez moi, je me souviens qu'elle était-là, selon son habitude, à mes côtés, attentive et silencieuse, regardant, de ses grands yeux étonnés ; et, lorsque ce fut terminé, debout sur sa chaise, elle me joua la comédie, elle aussi, me racontant qu'elle allait "s'habiller" en fleur, pour être plus belle et sentir bon.

—A l'heure où je griffonne ces quelques lignes, tous ces souvenirs me montent à l'esprit, dans une brume lointaine, déjà, et je revois la chère famille si unie, dont elle était le dieu, l'âme et la joie. Son père disait avec raison qu'elle tenait dans sa petite main la maison entière ; jamais parole ne fut plus juste, avec tant de fierté et d'amour délicieusement ému.

Et, à présent, c'est fini : on vient de m'annoncer qu'elle est morte. Elle est morte, ce matin, à sept heures, au milieu d'horribles souffrances, paralysée depuis de long mois, n'ayant gardé d'intacte, au milieu des pires calamités, que sa pauvre tête, si effroyablement lucide jusqu'à la dernière minute.

Ah ! comme c'est touchant, ces mots d'elle qu'on me rapporte, ces remarques subtiles et décourageantes, ces phrases de douleur résignée, dans l'agonie, même dans l'agonie atroce, où dressée par un suprême effort de son énergie, elle cherchait à arracher de sa bouche ce quelque chose qui l'étouffait, montant de la poitrine à sa gorge serrée, autour de laquelle la mort avait noué son garrot.

Aujourd'hui, je l'ai vue, belle et calme, les bras en croix, sur son lit de satin, dans les couronnes et dans les fleurs, semblant dormir de son sommeil d'enfant, tranquille et bon, de son sommeil d'avant la maladie,—plus long et plus heureux, voilà tout.

Oh ! le petit cadavre tout blanc que j'ai baisé au front, le petit cadavre froid que j'ai là, encore, sous les yeux, parmi tant de souvenirs, de larmes et d'éplorements ! Le petit cadavre bien insensible, bien indifférent aux déchirantes douleurs, figé dans son immobilité de glace, avec une paix grandiose sur tout lui, une paix qui fait le respect et le silence autour d'elle, la paix dernière et de toujours enfin !

Terrible sérénité de la mort, si douce à celui dont le néant abolit toute

âme et toute sensation, si effrayante pour ceux qui restent, qui ne peuvent pas comprendre et qui ne veulent pas croire !

—Ce n'est, cette catastrophe, en même temps qu'une profonde surprise, un chagrin très poignant ; je l'avais vue toujours si gaie, toujours si forte qu'il ne me semblait pas que la maladie dût si vite demeurer victorieuse. Mais la destinée est là : il faut s'incliner. Pauvre chère petite Marie-Louise, arrachée, d'un coup, à cette vie douloureuse, te voilà bien contente, maintenant, "habillée" en étoile ou en ange, dans le beau ciel du bon Dieu et des petits enfants !

LOUIS JEANTON.

## PREUVE CONCLUANTE

*Isaacstein.*—Ainsi ils ont réussi à faire casser le testament en alléguant qu'il n'était pas sain d'esprit ; quelle preuve ont-ils faite ?

*Rubinstein.*—Ils ont prouvé, tout simplement, qu'il avait vendu, un jour, son magasin de confections pour se lancer dans le commerce d'amiante.

## SIMPLE RÉFLEXION

Pour la plupart d'entre nous la vie semble être une série ininterrompue d'économies.

## PROCÉDÉ DOUTEUX

*Le père.*—Que diable à donc Toto pour faire tant de bruit ?

*La mère.*—Il joue de la tambourine. J'ai dû lui en acheter une, car c'était le seul moyen d'obtenir qu'il nous laisse la paix.

## APRÈS LE DÉMÉNAGEMENT

*Mme Fabien.*—Vos nouveaux voisins ont-ils l'air d'être bien sociables ?

*Mme Gaiien.*—Au superlatif. Dès le lendemain de notre arrivée, ceux de droite m'ont demandé si je voulais laisser leurs enfants pratiquer sur mon piano.

## ÉDUCATION

Le vieux moustique au jeune (avant l'ouverture de la saison) :

—Sois persévérant, mon enfant, ne laisse pas le découragement te dominer. L'explorateur tenace trouve souvent un trou quelque part dans la gaze...

## DOUBLE USAGE

*Isaac.*—Ma règle est celle-ci : Si on ne réussit pas à faire beaucoup d'argent, on doit essayer encore.

*Rosebaum.*—Et si l'on réussit, il faut encore essayer.

## PETITE VÉRITÉ

Dans le tréfond de son cœur, chaque femme se compare volontiers à une fleur.



# BEAUTÉ FÉMININE

Une femme est toujours belle lorsque l'ensemble de sa personne respire la santé.

Que voulez-vous que nous inspire une femme nerveuse et débile, si ce n'est la pitié ? Les vertus, les qualités qui conquièrent le monde ne croissent pas

sur une base chancelante. Rappelons-nous le proverbe des anciens : "Un esprit sain habite un corps sain."

## LE SANG C'EST LA VIE

Si vous êtes pâle, faible, nerveuse, si vous souffrez d'indigestions, de dyspepsie, de constipation, d'humeurs défigurantes de la peau, de maux de tête, névralgie, palpitations, etc., vous pouvez attribuer tous ces désordres, toutes ces souffrances, toutes ces maladies, à l'insuffisance, à l'appauvrissement ou à des impuretés du sang, et, afin de reconstituer, de régénérer le sang, source de la vie et de la force, vous devriez prendre immédiatement des

## Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard

### CONSULTATIONS GRATUITES

Les personnes qui désireraient obtenir des conseils de nos médecins spécialistes sur leur maladie devraient écrire immédiatement pour notre blanc de consultation, ainsi que pour notre livre, "La Prolongation de la Vie," que nous leur enverrons absolument pour rien.

Les PILULES DE LONGUE VIE DU CHIMISTE BONARD se vendent dans toutes les bonnes pharmacies ou épiceries, au prix de 50 centins la boîte, ou six boîtes pour \$2.50.

Exigez sur la boîte la signature : BONARD, Chimiste.

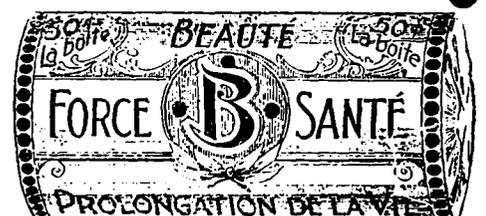
Si votre fournisseur habituel ne les a pas, nous les envoyons franco sur réception du prix

Adressez comme suit :

LA COMPAGNIE MÉDICALE FRANCO-COLONIALE,

4-P. E.

202 RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL.



MODES PARISIENNES

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)



CORSAGE POUR JEUNE FILLE.

LE REMÈDE

*Le médecin.*—Oui, votre femme a passé par une phase de profonde mélancolie. Un peu plus, l'hystérie caractérisée se mettait de la partie. Interrogée aussi délicatement que possible par moi, elle a avoué que c'était le souci de votre propre santé qui la mettait dans cet état. Elle craint que vous ne succombiez dans vos efforts pour arriver à donner à votre famille tout le confort possible.

*Le mari.*—Quel bon cœur de femme ! Et que conseillez-vous, docteur ?

*Le médecin.*—Elle m'a dit—et je penche fortement vers cette opinion—que rien autre chose qu'un voyage à Paris peut la remettre en bonne santé.

SA DÉFECTUOSITÉ

*Le client.*—Ce réveil-matin n'est pas aussi bon que vous me l'aviez assuré.

*L'horloger.*—Vous m'étonnez.

*Le client.*—A la vérité, quand il sonne, c'est assez fort et assez longtemps pour réveiller un mort, mais il n'y a rien dans son mécanisme pour me faire penser à le remonter.

DROLES DE GENS

*La maîtresse de pension.*—J'ai de drôles de gens comme pensionnaires. Je ne les comprends pas. Ils changent d'opinion si souvent.

*L'amie.*—Comment cela ?

*La maîtresse de pension.*—Quand il s'agit de dessert, tous ceux qui ont pris du pouding regrettent de n'avoir pas demandé de la tarte et ceux qui ont préféré la tarte sont chagrins de ne pas avoir pris du pouding.

SA JALOUSIE

*Maud.*—Mon fiancé est affreusement jaloux. Il ne veut pas que je sois commise à la kermesse.

*Mina.*—Que dois-tu faire à la kermesse ?

*Maud.*—Vendre des baisers à 25 cts pièce.

SENTENCE

Il est évidemment plus difficile d'être bon que de parvenir à le paraître.

RÊVE ET RÉALITÉ

*Mlle Suzanne.*—Est-il vrai que l'amour soit comme un rêve ?

*Mme Murry.*—Rien de moins contestable. Et c'est le mariage qui agit comme... réveil-matin.

No 811.—Très charmant modèle qui ressemble à celui que nous avons donné pour l'hiver. La différence est dans l'étoffe. La doublure est ajustée si on le préfère. Ce corsage gagne à être, pour l'été, plus ample sur le devant. La nouvelle batiste lilas brodée de noir et de blanc est recommandée. Il y a aussi d'autres nuances très jolies.

3 verges  $\frac{1}{2}$ , 30 pouces de largeur, suffiront pour taille moyenne.

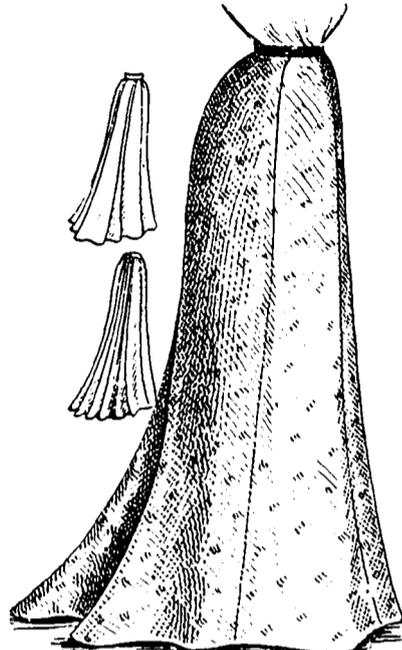
No 811 est coupé en dimensions de 32 à 42 pouces, mesure de buste.

No 844.—Jupe pour dame.

No 811.—Corsage-chemise pour dame.



NO.811 LADIES' SHIRT WAIST.



NO.834 LADIES' SKIRT.

No 834.—On a dû remarquer que pour la jupe, cette année, on a passé de l'ampleur à la ceinture à tout le contraire, puis *vice versa*. Mais dans aucun cas cela n'a nui au plus parfait ajustement. Ce modèle-ci est un juste milieu à plusieurs égards entre le plissé à outrance et la forme unie.

5 verges  $\frac{1}{2}$ , 44 pouces de largeur, suffiront pour personnes de taille moyenne.

No 834 est coupé en dimensions de 22 à 31 pouces, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 38 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 40 centimes chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

PARTIALITÉ

Quelques-unes de nos familles sont tellement absorbées par le souci de se créer des ancêtres, qu'elles oublient totalement la postérité.

LEÇON DE COIFFURE — MODES PARISIENNES



Fig. 1.

Onduler les cheveux en grandes vagues; diviser les cheveux du front à la nuque.



Fig. 2.

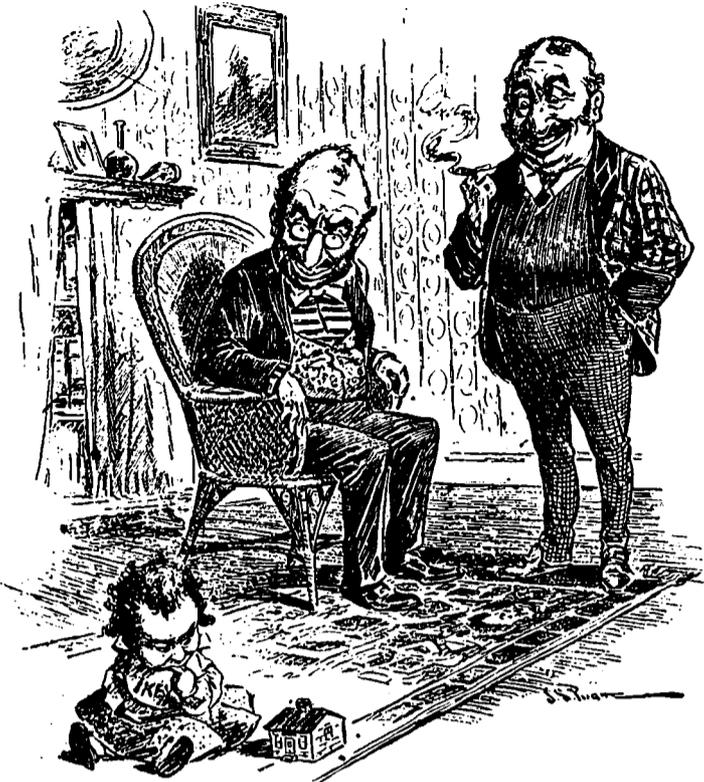
Crêper légèrement; relever les deux côtés ensemble et les nouer en faisant une coque avec le côté gauche.



Fig. 3.

Avec les pointes, faire une coque placée en bas du chignon; ajouter une grosse boucle, en faire deux ou trois coques placées où l'indique le modèle.

## BON CHIEN CHASSE DE RACE



Rosenheim.—J'ai un garçon épatant. Tantôt je lui ai donné un sou. Eh bien, où pensez-vous qu'il l'a mis ?

Cohenstein.—Dans sa petite banque ?

Rosenheim.—Non. Il l'a avalé. Il ne se fie pas si vite que cela aux banques.

## Chronique des Théâtres

## MONUMENT NATIONAL

Judi dernier, c'était la séance du sport. Les artistes des Soirées de Familles ont joué "La Course au Mariage" devant un auditoire composé en grande partie de membres de l'Association Athlétique "Le Montagnard" qui les ont applaudis avec frénésie. C'était dû, car la représentation a fort bien marché ainsi que les articles d'entr'actes, notamment l'apothéose du sport canadien.

Judi, cette semaine, on jouera "Marie-Jeanne ou la femme du peuple".

\* \* \*

## HER MAJESTY'S

Encore une aubaine pour les amateurs de belles représentations. Cette semaine, de mercredi à samedi, la scène de notre grand théâtre sera occupée par les artistes distingués que les directeurs du Théâtre Français avaient engagés à grand prix, et au nombre desquels se trouve Mlle Nellie Callaghan, une étoile américaine de première grandeur. Que nos lecteurs se préparent donc à une brillante série.

\* \* \*

## PARC SOHMER

Avec les séances de dimanche prochain s'ouvrira la saison d'été, si impatientement attendue par les milliers de personnes qui aiment tant à prendre le frais, tout en se délectant de bonne musique et de jeux variés. Ce début donnera lieu, comme bien on pense, à un programme de premier ordre. Et si la température s'y prête, le Parc Sohmer verra dimanche prochain des auditoires comme seul il peut en contenir.

\* \* \*

## ELDORADO

Nous apprenons avec plaisir que la direction de l'Eldorado organise une "soirée de gala" au bénéfice de M. et Mme Jourdan, les sympathiques duettistes parisiens, avec un programme spécial pour cette représentation. On parle même de la "Mascotte" avec Mme Blanche D'Artigny qui de suite a offert son gracieux concours, et, sans trop avancer, nous pouvons assurer un succès, qui, sans effacer les précédents, ne fera qu'ajouter un fleuron à sa couronne d'étoile. Mlle Angèle D'Arcy dans le rôle de *Fiammetta* va nous apparaître dans un autre genre. Aramini prendra le rôle de *Fritellini*; Jourdan celui de *Pipo*; et, pour compléter cette distribution, la partie comique sera tenue par MM. Victor Moret, *Laurent XVII*, et Darcy, *Rocco*.

Ajoutez à cela une partie de concert avec Marthe Trémont, les Jourdan, Cartal et toute la troupe.

Mais ne croyez pas que vu le programme extraordinaire de cette soirée, qui aura lieu le 1er juin à huit heures et quart du soir, le spectacle de cette semaine en souffre. — Non! — Deux pièces nouvelles: "Les deux timides" et le "Ménage Popincourt" sont jouées avec entrain par Mlles Angèle D'Arcy, Jeanne Blonck, et MM. V. Moret, Darcy et Aramini.

Vous voyez que le spectacle est des plus divertissants.

STRAPONTIN.

## Madame CREVIER

Guérie de douleurs dans les Cotes, de Pesanteur et de Tiraillements dans le bas du corps par

## LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE

Les douleurs de côté et dans les reins, les pesanteurs dans le bas du corps et ces tiraillements que les femmes éprouvent lorsqu'elles ont à travailler fort ou à lever quelque chose de pesant sont toujours causés par un dérangement de ces organes propres à leur sexe qu'on appelle "BEAU MAL" ou "FAIBLESSE FÉMININE."

Les femmes qui souffrent de ces maladies ont une mauvaise digestion et manquent d'appétit. Leur cœur est faible et palpite au moindre effort et au moindre travail. Elles souffrent du mal de tête et sont nerveuses. Elles dorment mal la nuit et se lèvent le matin aussi fatiguées qu'elles s'étaient couchées la veille.

Le BEAU MAL ou DERANGEMENT rend la vie misérable et douloureuse.

LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE, en donnant aux organes la force nécessaire pour fonctionner régulièrement, guérissent les symptômes que ces maladies entraînent avec elles. Elles donnent un sang rouge et riche, soulagent les époques douloureuses chez les jeunes filles et donnent aux femmes qui ont à travailler fort la force nécessaire pour faire leur journée d'ouvrage sans fatigue.

Voici ce que dit Madame Crevier :

"J'ai pris les PILULES ROUGES du Dr Coderre pour un mal de rognons et des douleurs dans le dos dont je souffrais depuis longtemps et qui étaient causés chez moi par un dérangement. J'étais tellement alligée qu'il m'était impossible de travailler. Mon estomac me faisait mal et ma digestion était mauvaise. J'avais des battements de cœur et je souffrais du mal de tête. Il se passait à peine de



DAME EUGÈNE CREVIER

"journées sans que je fusse obligée de me coucher. La troisième boîte de Pilules Rouges que je pris me donna du soulagement et aujourd'hui, après en avoir pris pendant trois mois, je suis parfaitement guérie de mes maux. J'ai cessé de prendre les Pilules Rouges et je suis encore très bien. Leur effet a été permanent.

"Dame E. Crevier,  
"Abestos,  
"Richmond.  
"P. Q."

Nous conseillons aux femmes qui souffrent du mal de rognons, du mal dans le dos et de pesanteurs dans le bas du corps, surtout aux femmes qui ont donné naissance à une nombreuse famille, de porter une bande, et de l'ajuster le matin avant de se lever et de la tenir bien serrée toute la journée. Cette bande leur sera d'une grande aide et leur sera utile pour faire leur journée d'ouvrage. Elles doivent aussi tenir leurs intestins réguliers, et si elles sont constipées, elles doivent faire usage des Tablettes Purgatives du Dr Coderre.

Les Bureaux de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, au No. 274 rue St-Denis, Montréal, sont ouverts de neuf heures du matin jusqu'à huit heures du soir, tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, et les Dames qui aimeraient à consulter nos médecins spécialistes peuvent se présenter sans crainte et elles recevront d'eux, gratuitement, une foule de bons conseils et de bons avis qui aideront certainement à soulager leurs maux et à guérir leurs troubles.

Les dames qui, à cause de la distance, ne peuvent consulter personnellement les Médecins Spécialistes, peuvent obtenir le même résultat en leur écrivant. Donnez une description complète de votre maladie et vous recevrez par le retour de la malle tous les renseignements nécessaires à votre rétablissement.

Les véritables Pilules Rouges se vendent toujours en boîte contenant cinquante pilules chacune, et si votre marchand ne les tient pas, nous pourrions vous les expédier sur réception du prix : 50 cts la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Exigez toujours sur chaque boîte le nom de la "COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE."

Dans un bal donné à la cour de Louis XIII, le roi, qui s'y ennuyait, voulut se retirer au moment même où le cardinal se retirait aussi. Tout le monde se rangeait pour laisser passer le ministre, et le roi crut s'apercevoir qu'on lui rendait, à lui-même, moins de respect qu'au cardinal.

Celui-ci ignorait que le roi le suivait, mais voyant s'avancer quelques pages, il se rangea de côté, afin de laisser passer Sa Majesté.

Le roi de son côté s'arrêta aussi: "Pourquoi ne passez-vous pas, monsieur le Cardinal, lui dit-il, n'êtes-vous pas le maître?"

Le sens de ses paroles n'échappa point à Richieu, le plus pénétrant des hommes et qui connaissait le mieux le caractère de son souverain. Tout aussitôt prenant un flambeau des mains d'un page et marchant devant le roi. "Sire, dit-il, je ne puis passer devant Votre majesté qu'en faisant la fonction de plus humble de ses serviteurs."

La première pensée de l'artiste est de dissimuler les ressorts ou les soutiens de son œuvre, la seconde de le tourner en ornement.

## EUGENE FIELD'S POEMS. A \$7.00 BOOK

The Book of the century Hand-somely Illustrated by thirty-two of the World's Greatest Artists.

have been manufactured for less than \$7.00. The Fund created is divided equally between the family of the late Eugene Field and the Fund for the building of a monument to the memory of the beloved poet of childhood. Address:

EUGENE FIELD MONUMENT SOUVENIR FUND, (Also at Book Stores) 180 Monroe St., Chicago. If you also wish to send postage, enclose 10 cts.

Mention this Journal, as Adv. is inserted as our Contribution

## GIVEN FREE

to each person interested in subscribing to the Eugene Field Monument Souvenir Fund. Subscribe any amount desired. Subscriptions as low as \$1.00 will entitle donor to this dainty artistic volume "Field Flowers" (cloth bound, 8 x 11), as a certificate of subscription to fund. Book contains a selection of Field's best and most representative works and is ready for delivery.

But for the noble contribution of the world's greatest artists this book could not

# COLONIAL HOUSE

SQUARE PHILIPPE.

POUR

## LES DAMES qui vont en BICYCLETTE

Culottes courtes en Stockinette, ne refoulant pas, en noir seulement.

4 GRANDEURS : No 1, petites ; No 2, ordinaires ; No 3, grandes ; No 4, extra grandes. Ce qu'il y a de plus nouveau . . . . .

**PRIX : \$1.25 MOINS 5 POUR CENT ARGENT COMPTANT.**

Les Commandes par la Poste reçoivent une attention toute spéciale.

### HENRY MORGAN & CO., MONTREAL.

Des historiens de l'église affirment qu'à l'origine du culte chrétien, les prêtres et les clercs seuls chantaient pendant les offices, et l'un d'eux prétend que ce fut saint Césaire, évêque d'Arles, qui le premier commanda aux laïques de mêler leurs chants à ceux du clergé ; et il ajoute qu'il les y obligea pour les empêcher de "causer entre eux."

La noblesse du style vient de l'âme ; la fermeté, du caractère ; la grâce, du naturel ; le pathétique, du cœur ; la douleur, de l'imagination ; l'harmonie, du goût ; la correction, de l'étude.

#### AMUSEMENTS

### ELDORADO

Café Concert Français

Etablissement unique en son genre à Montréal

... 222, 224, 226 RUE CADIEUX

Semaine commençant le 21 Mai '00

### Les Deux Timides

En un acte

### Le Ménage Popineourt

(Scènes de la vie parisienne)

Mlle MARTHE TREMONT.  
LES JOURDAN. CARTAL.  
Mlle ANGELE D'ARCY.  
M. DARCY, 1er comique.  
LES ARAMINI.

CHAQUE JOUR { Matinée . . . à 2 heures  
Soirée . . . . . à 8 heures

Prix d'Entrée, Saison d'Hiver :

Admission, 10c ; Loges, 25c ; Loge entière, \$1.  
Tel. Bell ; Est 1621

### MUSÉE EDEN

A part un grand nombre de tableaux en oils, il y a au delà de 1000 Curiosités à Voir

### A L'ODEON . . .

CINEMATOGRAPHE, GRAPHOPHONE, Etc.  
Le Phylax de Jésus en 20 tableaux représentés à Oberammergau.

#### Voyage Autour du Monde

50 Nouvelles Vues de Différentes Cités et Monuments de l'Univers chaque semaine.  
Admission : Au Musée 1c. — à l'Odéon 10c. — Autour du Monde 15c. Enfants 5c. Ouvert tous les jours de 9 h. m. à 10 p. m. 200 RUE ST-LAURENT.

**GRATIS**

Cette montre recommandable pour petits garçons et aux personnes qui vendent d'habillements d'épingle et de ceintures à 10c. chaque, et cette splendide montre de dames aux personnes qui en vendent par douzaines, ces magnifiques épingle viennent directement de Paris, ou elles sont actuellement en grande vogue. Envoyez cette annonce avec votre adresse et nous vous expédierons les épingle. Quand vous les aurez reçues envoyez-nous l'argent, et nous enverrons votre montre. Home Specialty Co., Bldg 2, Toronto.



On affirme communément que le nom de mousseline donné à des toiles de coton fort légères, viendrait de Mossoul, ville de la Turquie d'Asie, d'où ces tissus étaient, dit-on, apportés jadis.

L'Encyclopédie Méthodique, rédigée par une réunion de savants technologues, indique une étymologie qui semble bien plus rationnelle.

"Mousseline, lisons-nous dans cet ouvrage, est le nom qu'on donne à la toile de coton la plus déliée. Presque tous les ouvrages faits avec du coton sont mousseline, (velu) parce que les bouts des filaments non absorbés par la torsion des fils paraissent à la surface du tissu. On les fait d'ailleurs disparaître dans les tissus plus forts, par l'opération dite du grillage qui se fait en les passant très rapidement tout près d'un fer rouge. C'est cette espèce de mousse qui a fait donner le nom de mousseline aux toiles de coton fines qui nous viennent des Indes, et qui, en effet, ont toutes ce duvet.

Dans le monde :  
— Alors M. X... vient de célébrer ses noces d'or ?  
— Vous faites erreur, il vient seulement de se marier !  
— C'est vrai, mais sa femme a un million de dot !

Boissec, dont la mise est très négligée, ne sort plus du cabaret, où il se grise abominablement. Un de ses amis essaie de le détourner de ce vice.

— Voyons, mon, cher, au lieu de te flanquer toujours des "culottes", ne ferais-tu pas mieux de t'offrir un bon pantalon ?

— Un sage nous a dit : "Le monde est aux plus fins, le ciel aux plus dignes."



## Vous faut-il un Set de Salon ?

Dans les derniers styles, quelque chose de riche, d'élégant et de nouveau.  
Vous faut-il un ameublement de salle à manger, quelque chose qui plait ?  
Vous faut-il un ameublement de chambre à coucher, quelque chose qui assure le confort ?  
Vous faut-il meubler un joli boudoir coquet, confortable, pouvant à l'occasion servir de salon ?  
Nous avons tout cela, dans tous les genres, dans tous les goûts et pour toutes les bourses. Aucune maison à Montréal n'offre un choix plus vaste, plus varié, plus élégant et plus nouveau que celui qui s'étale dans les différentes salles de notre immense établissement.

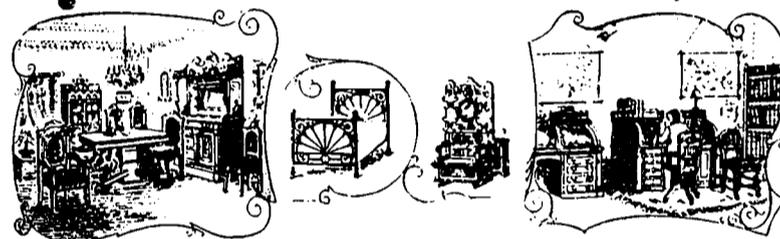
Ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.

NOUVEAU MAGASIN

## F. Lapointe,

1447-1449 Ste-Catherine-Est.

Près de la rue MONTCALM.



— Vous m'avez dit avoir besoin d'un garçon pour la vaisselle. Je vous recommande celui-ci : Il est Suisse-Allemand.

— Oh ! mais s'il essuie salement, je n'en veux pas.

L'antiquité, avec ses siècles de patience, mettait dans ses œuvres son immutabilité ; nous mettons dans les nôtres la mobilité vertigineuse de notre ère.

Gontran est en train de négocier un emprunt qui le remettra un peu à flot.

— Eh bien ! lui demande un ami, où cela en est-il ?

— Oh ! c'est conclu : l'affaire est dans le sac !

— Tu veux dire que le sac est dans l'affaire.

On donne des conseils ; mais on ne donne pas la sagesse d'en profiter.

# Nous faisons Des Matelas.

Cela signifie que vous n'avez qu'un profit à payer, — Mais cela veut aussi dire plus que cela. — Cela signifie que vous avez exactement ce pourquoi vous payez. Chaque matelas est fait à notre propre fabrique, sous notre surveillance personnelle, de sorte qu'il n'y a aucune substitution de matériaux inférieurs possible.

Nous garantissons chaque matelas que nous vendons. Matelas en vrai crin, de \$10 EN MONTANT.

## Renaud, King & Patterson,

652 Rue Craig.

2442 Rue Ste-Catherine.

# Cures Weak Men Free

## L'Amour et le Bonheur Assurés

Il s'agit de la rapidité avec laquelle un homme peut guérir la faiblesse des organes sexuels, la varicocèle, la débilité, etc., et donner à ces organes leur plein développement et leur vigueur. Il suffit d'envoyer votre adresse au Dr J. W. Knapp, 2149 Edifice Hull, Detroit, Mich., et il vous transmettra, avec plaisir, la recette gratuitement avec tous les renseignements qui permettent à un homme de se soigner facilement chez lui. Voilà certes une offre généreuse, et les extraits de son courrier quotidien qui suivent sont une preuve éloquente.

"Cher Monsieur.—Veuillez accepter l'expression de ma reconnaissance pour votre récent envoi. J'ai expérimenté d'une façon sérieuse votre médicament et le résultat a été surprenant. Il m'a réellement remis sur pied. Je suis aussi vigoureux que quand j'étais gargoulet et vous ne sauriez croire comme je suis enchanté."

"Cher Monsieur.—Votre médicament a eu d'excellents effets, en un mot, ceux que j'espérais avoir. La force et la vigueur me sont revenues et j'ai repris l'omboupoint d'autrefois."

"Cher Monsieur.—Votre envoi a été reçu à temps et je n'ai eu aucune difficulté à me servir de votre recette ainsi que vous l'avez rédigée. Après avoir fait des applications pendant quelques jours je puis vous dire sincèrement que ce remède est un bienfait pour les hommes affaiblis. Chez moi tout s'est amélioré : dimensions, force et vitalité."

Toute la correspondance est strictement confidentielle, les enveloppes employées étant usées. La recette ne coûte rien et le docteur veut que chacun l'ait.

## Lettre d'un marchand bien connu de Québec

Chers messieurs, — Je souffrais de langueur et de faiblesse générale, de manque d'appétit et de pénible digestion. Je fais usage de votre VIN DES CARMES depuis quelque temps, et j'achève ma deuxième bouteille. J'ai le plaisir de vous dire que l'appétit m'est revenu, que ma digestion ne me fatigue plus, que l'assablement et la langueur sont entièrement disparus, et que mon sommeil est parfait. Mes félicitations et mes remerciements pour votre bon VIN DES CARMES. Je vous assure que c'est \$1.50 bien mis à profit. Votre dévoué,

JOS. SHINE,

(2) Associé de la Québécoise.

## 50 ANS EN USAGE I

**DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D<sup>r</sup> CODERRE**

## PILULES DE NOIX LONGUES

Composées De MCGALE

De MCGALE

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

## Traitement Privé contre l'Abus des Liqueurs et des Drogues

sans injections hypodermiques, ni publicité ni perte de temps, ni autre inconvénient quelconque on pronait la CURE DIXON. C'est un remède végétal tout à fait inoffensif dans ses effets immédiats ou ultérieurs. Il guérit positivement tous les cas sans exception, s'il est pris fidèlement suivant les directions par des personnes désireuses de se guérir. C'est un véritable spécifique contre l'alcoolisme et la morphomanie. Nous invitons cordialement toutes les personnes intéressées à faire une visite à nos bureaux ou voir ce que nous faisons; nous leur donnerons les preuves les plus convaincantes de l'efficacité absolue de notre remède. A celle qui ne pourraient venir et on foront la demande, nous enverrons gratis et sous pli cacheté, une brochure qui leur donnera des renseignements complets. S'adresser à la "DIXON CURE CO." ou à son gérant J. B. LALIME, 672 rue Saint-Jeans, Montréal.

M. de Maucroix parlant un jour de La Fontaine avec Mme de la Sablière, qui logeait chez elle l'auteur des Fables : "C'est l'âme la plus candide et la plus sincère qui fut jamais... en prose."

\*\*

On demandait à un poète ancien, fort pauvre et d'une sobriété rare, pourquoi il mangeait si peu.

"C'est, répondit-il, de peur de mourir de faim."

\*\*

La cosse est l'enveloppe de certains légumes, comme pois, fèves, lentilles. Peu de gens se doutent assurément que de ce nom s'est formé l'adjectif *cosu* signifiant au propre "qui a de la cosse" et dans un sens figuré "qui est bien étoffé, bien nanti". Ce n'est pourtant pas ailleurs qu'il faut chercher l'origine de ce vocable.

# Dorure...

La science par le moyen de l'électricité vient de faire un grand pas dans cette industrie. . . . .

## L'imitation . . Parfaite de l'Or

par un plaquage, très dense et très durable, que l'on fait sur Chaines, Montres, Bracelets, Médailles, etc., etc., à des prix absolument raisonnables, à la . . . . .

## Royal Silver Plate Co.

Bell Tel., 1387 40 Côte St-Lambert

Mercier écrivait ce qui suit en 1781. Le tribunal des Eaux et Forêts, connu encore sous le nom de capitainerie, envoie aux galères ceux qui ont commis des *perdrivides* ou des *lièrricides*. Si le lièvre mange le chou d'un paysan, si le pigeon du colombier seigneurial détruit sa récolte, si la carpe traverse la rivière qui arrose son pré, le paysan doit voir et laisser faire. S'il tue un cerf il est pendu sur le coup. Mais ce forfait est si atroce, si épouvantable, qu'il est plus rare que le perdricide.

Croirait-on que c'est le bon, le généreux, le magnifique Henri IV qui, le premier, a décerné la *peine de mort* contre les braconniers!

## Cook's Cotton Root Compound

Is successfully used monthly by over 10,000 Ladies. Safe, effectual. Ladies ask your druggist for Cook's Cotton Root Compound. Take no other, as all Mixtures, pills and imitations are dangerous. Price, No. 1, \$1 per box; No. 2, 10 degrees stronger, \$3 per box. No. 1 or 2, mailed on receipt of price and two 8-cent stamps. The Cook Company Windsor, Ont. Nos. 1 and 2 sold and recommended by all responsible Druggists in Canada.

B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

Dans une gare de départ : — Comment faites-vous pour visiter Rome dans deux jours?

— C'est bien simple, nous sommes trois. Ma femme visite les églises, ma fille les musées et moi les cafés et les restaurants. Le soir, nous nous réunissons et nous nous racontons mutuellement nos impressions.

\*\*

En mécanique, la force a sa grâce, la grâce a sa force.



## HOMMES JEUNES OU VIEUX

qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente. Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons

## GRATIS

Une boîte de Remèdes valant \$1.00.

Avec ces remèdes, nous enverrons notre livre qui traite des maladies particulières à l'homme donnant une description des organes spéciaux. Nous enverrons cette boîte de remèdes, le livre et les directions nécessaires pour vous guérir, sur réception de 12 cents pour payer les frais de port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous encourage à faire cette offre libérale. Ne laissez pas passer cette occasion de recouvrer la santé et le bonheur.

THE QUEEN MEDICINE CO.

Boîte A. 947, Montreal.



—Qu'examines-tu ainsi, gamin!  
—Rien ou du moins presque rien.

## Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

A quoi sert de démasquer ceux dont les masques sont mieux que leur figure!

\*\*

Vangelas, le célèbre linguiste, était un homme d'ordre et de probité; il ordonna par son testament que si au moment de sa mort la vente de ses effets mobiliers ne suffisait pas pour la liquidation des dettes qu'il pourrait avoir, son corps fut vendu aux chirurgiens le plus avantageusement possible, afin que tous ses créanciers fussent désintéressés.

Latour, le pastelliste, amant de son indépendance, avait longtemps refusé de se rendre à la cour de Louis XV.

Louis XV avait choisi pour lieu de la séance une espèce de donjon où la lumière pénétrait de tous côtés.

"Ah! s'écria le peintre, en arrivant dans cette salle où le roi l'attendait, que veut-on que je fasse de cette lanterne, quand pour les effets de peinture il ne faut qu'une direction de lumière?"

—J'ai choisi cet endroit afin de n'être pas dérangé, dit le prince.

—Pardou, Sire, répartit Latour, je ne savais pas que nous n'étiez point le maître chez vous.

Louis XV s'égaya beaucoup de cette remarque, et laissa l'artiste indiquer lui-même le lieu qui conviendrait le mieux à son travail.

## NOUVEAU RESTAURANT

GUST. BOURRASSA

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous.

32 Côte St-Lambert

# Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

35 RUE ST-JACQUES

MONTREAL.

# Peinture . . . Sherwin-Williams

tout préparée; nul besoin d'un peintre pour l'employer. EMAIL pour les bains, résistant à l'eau chaude. VERNIS de diverses qualités; celui de "Mander" est le meilleur pour portes extérieures. Aussi

Glacières en bois franc. Prix de \$6.59 à \$30. Pincés à Glace, de 29 cts à \$1.00 chacun, etc.

**L. J. A. SURVEYER,**

Bell Tel. Main 1914.

6 Rue St-Laurent.

## RETOUR DE L'AGE

Toute femme approchant l'âge critique devrait considérer son état et se bien préparer en vue du changement qui va s'opérer et qui sera d'une grande importance sur sa vie et sa santé future. Elle devrait apprendre ce qu'elle doit faire et ce qu'elle doit éviter de manière à passer cette période sans danger. Vous trouverez dans mon livre "LE GUIDE DE LA FEMME" un chapitre intéressant sur ce sujet et sur d'autres d'un intérêt particulier pour toutes les femmes. J'enverrai ce livre GRATIS à toutes les femmes qui me feront parvenir 10 cts pour payer les frais de poste. Je donnerai aussi des conseils gratuits aux femmes malades. Toute correspondance strictement confidentielle. Ecrivez immédiatement.

Mad. JULIA C. RICHARD,  
Boîte P. 998 Montreal, Can.

Madame P. Fortin, de Portneuf, Que., écrit :

Permettez-moi de vous faire connaître que j'ai pris vos remèdes; je suis beaucoup mieux déjà et à la veille d'obtenir une guérison durable. Je recommanderai votre traitement à plusieurs de mes amis. J'ai dû à ma sœur d'abandonner les médecins et de vous écrire immédiatement pour obtenir une guérison. Je bénis le jour où j'ai lu votre annonce, et je vous remercie pour le bien que vous m'avez fait.

Un ami du Dominiquin voulant lui persuader de ne pas tant retoucher ses ouvrages et d'être plus expéditif, afin d'augmenter son gain :

"Vous ne savez donc pas, lui dit l'artiste, que j'ai un maître excessivement difficile à contenter ?

— Qui donc ?  
— Moi."



### ETES-VOUS SOURD ??

Tous les cas de SURDITE ou d'OREILLE DURE se guérissent maintenant par notre nouvelle invention. Les sourds-muets de naissance sont incurables. Les bourdonnements d'oreille cessent immédiatement. Décrivez votre cas. Examen et conseil gratuits. Vous pouvez vous guérir chez vous à un coût relativement bas. 596 La Salle Ave., Dr. Dalton's Aural Institute, CHICAGO, ILL.



### MATÉRIEL D'IMPRIMERIE GRATIS

Un matériel d'imprimerie comprenant : table et de famille complète, 500 cts de papier enroulé, 100 lettres, 20 chiffres et un total de 10 autres signes, ornements, ponctuations, etc., avec ce fameux à trois lignes "three-line holder", "galle" à crottes, aimanté et en acier, et aussi une quantité extra d'encre indélébile, par distributeur et estampe pour marquer le linéaire. Nous donnons ce matériel complet d'imprimerie aux personnes qui veulent seulement 18 paquets de plume, et qui versent 10 cents le paquet. Envoyez-nous cette annonce avec votre adresse et nous vous expédierons, par la poste, les plumes. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir le matériel d'imprimerie, tous frais payés. TOLSON PEN COMPANY, Boite 124, Toronto, Can.

## Une Recette par Semaine

### CERVELLES DE BŒUF FRITES

Faites cuire au court-bouillon une cervelle de bœuf pour 5 à 6 personnes. Egouttez-la un moment dans la passoire, puis sur un linge. Faites alors une pâte à frire un peu épaisse et trempez dedans la cervelle coupée en morceaux réguliers. Mettez ces morceaux enduits de pâte dans la friture bouillante; sitôt qu'ils ont pris couleur, retirez-les à l'aide de l'écumoire et servez avec citron coupé en quartiers.

On sait que des peines étaient infligées jadis aux blasphémateurs. Nous les trouvons indiquées dans l'ordonnance royale suivante rendue à Saint-Germain-en-Laye par Charles IX, en juillet 1561.

"Faisons inhibitions et défenses très expresses à toutes personnes de quelque état et qualité ou condition qu'elles soient, de renier, malgréer et députer et blasphémer et faire autres vilains et détestables serments contre l'honneur de Dieu et de sa très sacrée mère, et de tous les saints et saintes du Paradis, sous peine d'être condamné, pour la première fois en amende pécuniaire à la discrétion de Justice. Pour la seconde, troisième et quatrième fois, en amendes qui seront doubles, triples ou quadruples. Pour la cinquième fois, ils seront mis au carcan, sujets à tous vilains et opprobres que chacun leur voudra improprier. Pour la sixième fois, seront menés au pilori, et là, auront la lèvre de dessus coupée d'un fer chaud, de sorte que les dents leur apparaissent. Pour la septième fois, menés et tournés au dit pilori, et auront la lèvre de dessous coupée du dit fer chaud, et s'il advient que de rechef ils commettent les mêmes jasements, ils auront la langue coupée tout net.

Les gens de pied de nos légions ne blasphémèrent point le nom de Dieu ni le nom de sa glorieuse mère, sous peine d'être mis au carcan pour la première fois, et s'ils y persévèrent jusqu'à la troisième, auront la langue percée d'un fer chaud et seront pour jamais chassés des dites légions."

### Vous Trouverez

Ce que vous cherchez depuis longtemps : un remède infailible contre la Toux, la Consommation, la Dyspepsie, Maux de Tête, Constipation, Maladie du Foie, des Reins, Rhumatisme, et toutes les maladies des femmes et des enfants, dans le "Bulletin des meilleurs remèdes de familles" dans la page 30 du SAMEDI de cette semaine.

Le célèbre physicien Robert Boyle, ménager de son temps, mais voulant rester en bonnes relations avec ses amis, consacrait un jour par mois à recevoir des visites; il mettait ce jour-là sur sa porte un écriteau où il était dit qu'on pouvait le voir. De telle sorte que les autres jours, il se considérait en droit de ne pas ouvrir sa porte, et, par conséquent, tout en évitant les importuns, il avait tout le temps de se consacrer à ses travaux.

Le père Morin, savant oratorien, qui, lui aussi, connaissait le prix du temps, disait : "Ceux qui viennent me voir me font honneur, ceux qui ne viennent pas me font plaisir."

### PAS D'HÉSITATION

Entre tous les remèdes contre les affections de la gorge et des poumons, le seul vraiment efficace est le *Baume Rhumal*. 61

# NORTH STRAFFORD, Coos, N. H., U. S.

Une voix reconnaissante à l'adresse du

## "VIN MORIN CRESO-PHATES"

MONSIEUR RALF MARCIL

Nous sommes heureux de communiquer à nos lecteurs une lettre très intéressante venant de Monsieur RALF MARCIL, de North Strafford, Coos, N. H., U. S., nous offrant ses meilleurs remerciements et félicitations à l'adresse du "VIN MORIN CRESO-PHATES."

"D'un simple rhume, dit M. Marcil, contracté dans les premiers temps humides de l'automne, je devins bronchique, souffrant surtout à l'automne et au printemps. Les médecins que j'avais me donnèrent de bons soins faisant tout ce qui était en leur pouvoir pour me guérir, mon état de santé ne s'améliorait pas. Je souffrais nuit et jour, sans appétit ni sommeil, affaiblissant graduellement. Je résolus alors d'essayer quelques Médecines Patentées dont on me vantait fortement les propriétés curatives. M'assurant qu'elles me guériraient en peu de temps, rien n'y fit. Finalement, je rencontrai un ami qui me persuada de prendre cette préparation tant annoncée pour toutes

maladies de la Gorge et des Poumons, le "VIN MORIN CRESO-PHATES." J'observai les qualités supérieures de cette médecine dès les premiers jours que j'en fis usage. Ma toux se calma, mes autres douleurs également. Je mangeais avec goût, la digestion était plus facile, le sommeil réparateur. Je sentais une vie nouvelle s'insérer en moi, ma condition s'améliorant tous les jours, je pus retourner à mes occupations ordinaires.

Je continue à prendre, au besoin, de ce remède sans lequel j'étais un homme fini. Je ne pourrai jamais assez vous remercier et recommander le "VIN MORIN CRESO-PHATES." D'un emploi facile, ce remède a un goût agréable et une digestion aisée.

Lorsque vous éprouvez quelque mal, venant de la Gorge ou des Poumons, faites l'essai généreux de ce remède inappréciable et comptez sur votre soulagement immédiat et votre parfait rétablissement.

SE VEND PARTOUT.



## IL Nourrit la Mère et l'Enfant

### LE VIN ST-MICHEL

ce célèbre tonique français est indispensable à la jeune mère qui veut avoir le bonheur de nourrir son enfant.

Sous l'influence de ce vin généreux, la jeune femme pâle, faible, amaigrie, reprendra ses forces abattues par la maladie. La pâleur disparaîtra pour faire place au teint rosé, l'appétit sera bon, et la digestion facile. Le

## VIN ST-MICHEL

Infuse dans le sang les principes d'alimentation généreuse et abondante, dont profitent à la fois la mère et l'enfant. Les muscles du bébé se développeront, il sera plein de vie, souriant, turbulent, son esprit se réveillera et bientôt il reprendra son embonpoint et ses vives couleurs sous les

Baisers heureux de sa Mère attendrie.

Un jour Piron se trouvait dans une société où survint l'évêque de Bayonne. On presse le poète de faire un compliment à Monseigneur.

— Que voulez-vous que je lui dise, répond Piron, je ne le connais pas.

— N'importe; il suffit d'un mot, d'une phrase.

Alors Piron s'avance vers le prélat et lui dit :

— Monseigneur, j'ai toujours eu le plus profond respect pour les jambons de votre diocèse.

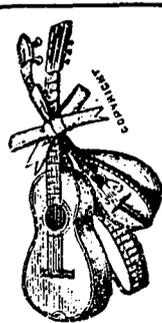
Notre ami T... possède un valet de chambre qui est un vrai trésor.

Chaque fois qu'il arrive un visiteur soupçonné de devoir prolonger trop longtemps sa visite, l'excellent domestique ne manque pas de répondre :

— Monsieur ne peut pas vous recevoir, il se rase... lui-même.

— Nous ne devons lire que pour nous aider à penser.

— La Fontaine de Jouvence ne se met pas en flacons.



## M. J. J. LEVERT

Professeur de... Mandoline, Guitare et Banjo

ET IMPORTATEUR DE CES INSTRUMENTS

Leçons données privément à mes salles ou à domicile. Instruments et accessoires FOURNIS GRATUITEMENT pour leçons à mon étude.

2232 RUE STE-CATHERINE

(Vis-à-vis le Queen's Théâtre)

MONTREAL.

# La Croix Electrique Diamant

(Diamond Electric Cross)



aussi appelée la Croix Volta, a été découverte en Autriche, il y a plusieurs années, et à cause de ses grands mérites, elle fut bientôt répandue dans tous les pays d'Europe.

La Croix Electrique ORNEE de Diamants guérit le rhumatisme des muscles et des jointures, la névralgie, le névralgisme, l'engourdissement, le tremblement, la dépression mentale, la faiblesse, l'insomnie et toutes les affections du système nerveux, le courage, l'hystérie, le paralyse, l'apoplexie, les attaques d'épilepsie, la danse de St-Guy et palpitations du cœur. La croix doit être attachée à un fil de soie et portée autour du cou jour et nuit. Prix \$1.00, et nous garantissons qu'elle fera autant de bien que les meilleures ceintures électriques qui coûtent de quinze à vingt-cinq fois autant. Tous les membres des différentes familles devraient toujours en avoir une, car on ne saurait trouver un meilleur préventif contre la maladie. Envoyez \$1.00 par express, mandat-poste ou lettre enregistrée et nous vous enverrons franco par la poste une Croix Electrique ORNEE de Diamants avec instructions sur la manière de s'en servir. Nous avons des milliers de témoignages.

"J'ai enduré des douleurs pendant des années, maintenant je suis parfaitement bien. La Croix Electrique ORNEE de Diamants m'a guérie." — CAROLINE M. PETERSEN.

Adressez: Richfield, Utah.  
The Diamond Electric Cross Co.,  
812 Milwaukee Ave., Chicago, Ill.

**GAGNEZ** Une magnifique montre de dames en vendant 30 dizaines d'épingles à la cent. Ces épingles sont les plus nouvelles de Paris et se vendent très rapidement. Cette montre est recommandable, cadron orné et aiguilles en or. Envoyez et nous vous enverrons les épingles par la poste. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent, et nous vous enverrons la montre. PREMIUM SUPPLY CO., Boite L.S. Toronto.



Doux pochards remontent en zigzaguant le boulevard de la Chapelle.  
—Allons! mon vieux, encore une bouteille, hein?... Une bouteille ne te fait pas peur?  
—Si, des fois...  
—Vrai?  
—Oui..., quand elle est vide!

## Ne craignez plus

Femmes ou jeunes filles faibles, pâles, déjà un pied dans la tombe, votre romède est trouvé.  
Dans les "PILULES CARDINALES" du Dr Ed. Morin, se trouve votre guérison certaine!



**SOIE** Nous avons acheté tous les compans de soies les plus importantes maisons de soie du Canada, et nous les envoyons en paquets contenant chacun un assortiment choisi la plus belle soie, patrons les plus nouveaux et couleurs brillantes. Il y en a assez pour couvrir un dé de 300 poches carrées de fantaisie. Un paquet par la poste, 15c, 2 pour 25c, en argent. Johnston & McFarlane, Toronto.

# Trois Ans... en Canada.

Roman Canadien  
Illustré.

Prix 25 cts réduit à **10 cts.**

EN VENTE AU

Bureau du "SAMEDI"  
36 RUE ST-JACQUES.

## GRAPHOLOGIE

**Maimet-il.** — Nature ardente, un peu emportée et violente. Imagination vive. Sensibilité, inconstance. Bon cœur, générosité.

**Pierre Laqueux.** — Indépendance, paresse, insouciance. Volonté peu arrêtée. Imagination active. Goût pour les voyages.

**Brown Shag.** — Esprit vif, volonté très personnelle. Caractère impétueux, spontané, se contrôlant peu.

**Printemps.** — Beaucoup d'imagination. Esprit d'initiative. Peu de persévérance. Réussira cependant par son audace et son amour du travail.

## Echantillons Gratuits

Echantillons de PILULES DE LONGUE VIE et notre livret sur "La Prolongation de la Vie" envoyés sur demande. Les PILULES DE LONGUE VIE se vendent dans toutes les pharmacies 50c la boîte, six boîtes pour \$2.50. Adressez "La Cie Médicale Franco-Coloniale", 202 Rue St-Denis, Montréal.

Un compilateur du commencement de ce siècle dit, à propos du mot *statistique*: "Ce mot est à peine, aujourd'hui (1800), naturalisé dans notre langue. Il signifie la science ou la connaissance des Etats en général. Le mot allemand *statist* signifie politique, homme qui s'occupe des affaires d'Etat, et *statistik* signifie la science de cet homme, l'art du gouvernement.

De *statistik* nous avons fait *statistique* en restreignant le sens de ce dernier mot à la connaissance ou à l'exposé des forces, de la situation économique ou industrielle, de la population en hommes, femmes, enfants, militaires, prêtres, moines, manufacturiers, infirmes; des naissances, mariages, décès, divorces; des mouvements commerciaux, revenus, dettes, impôts d'une province, d'un Etat, d'une ville. On n'y a plus attaché aucune idée d'affaires, de droit, d'action de gouverner. De telle sorte que la *statistique* d'un pays en est l'inventaire politique, et que *statistique* en général, signifie encore la science de bien faire cet inventaire.

On parle de X... le bohème.  
—Il a une vilaine tête, dit quel-  
qu'un, sa figure ne me revient pas.  
—Ce n'est pas comme les factures  
qu'on lui présente, alors, soupire un  
créancier.

Débinage:  
—Comment la trouves-tu?  
—Grands yeux, joli nez, bouche  
commune...  
—Oh! tu peux dire comme deux!

## RÉPONSE À ALF. W.

S'il était possible de mentionner d'une façon assez complète les ouvrages de quelque intérêt qui paraissent en France, avec prix et noms d'éditeurs, nous n'hésiterions pas un instant à créer un département *ad hoc*; mais il n'y a vraiment que les publications bibliographiques qui peuvent mener à bon fin parole tâche. L'*Illustration* et les autres journaux ne publient d'appréciation que sur les ouvrages qui leur sont envoyés gracieusement, ce que nous faisons nous-même. Nous vous conseillons de demander aux grandes librairies de Paris leurs catalogues; ils ne coûtent rien — du moins en règle générale — et sont remis à date chaque mois, quelques-uns chaque semaine.

Non, le roman-feuilleton *La Dame Blanche* n'a rien d'analogue à l'opéra qui porte ce titre. La légende est la même, mais il s'agit d'une intrigue absolument nouvelle. Le roman est signé d'un pseudonyme, ce qui ne vous avancerait pas beaucoup si vous le saviez. D'ailleurs, nous ne croyons pas que cet ouvrage soit de sitôt mis en vente sous la forme ordinaire. Merci tout de même pour l'intérêt que vous portez au *Samedi*.

LA DIRECTION.

## BUSC (Clasp) DE CORSETS



Si le BUSC de votre Corset CASSE, nous le réparons à nos FRAIS.

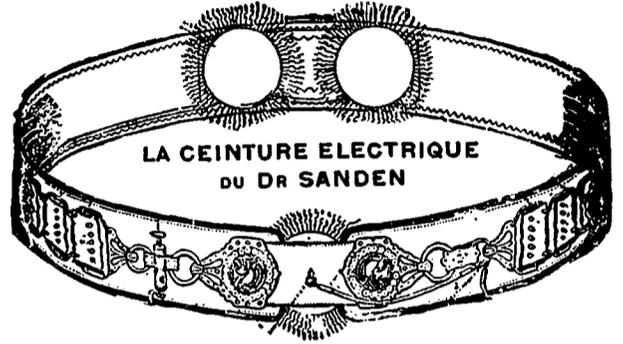
Le moyen est D'ACHETER notre CORSET ÉTAMPÉ qui ne se trouve pas AILLEURS.

De tous nos Corsets de 35 c. et plus, le BOUT des ACIERS est RIVÉ, ce qui EMPÊCHE de percer l'étoffe, les fait durer le double du temps, avantage qu'on ne trouve pas AILLEURS.

J. B. A. LANCTOT, 152 Rue St-Laurent, Fabricant de GANTS. Telephone Main 3187.



# REND LES HOMMES FORTS



## La Ceinture Electrique du Dr Sanden

Est un appareil connu dans le monde entier pour son merveilleux effet tonique sur la vitalité déclinante des hommes et des femmes. Son attouchement est celui de la vie elle-même. En moins de dix jours, son application procure la chaleur et la santé la plus robuste. Une cure permanente pour tous les genres de faiblesse — regain de vie nouvelle — est assurée dans les trois mois pour les cas les plus invétérés.

Ni brûlures, ni ampoules, toutes les électrodes qui touchent à la peau étant recouvertes d'une douce étoffe antiseptique de ma propre invention. J'ai démontré, à la suite d'une longue expérience, que les "Couvertures en Chamois" ne servent à rien sous ce rapport, vu qu'elles plissent et durcissent, empêchant ainsi le courant de pénétrer. Venez me voir.

## Lisez le Livre du Dr Sanden — Gratis.

Il est rempli de renseignements précieux pour les hommes faibles. Il explique pourquoi les médecines manquent d'effet et fait connaître les guérisons accomplies par la Ceinture du Dr Sanden. Livre gratuit. Venez ou écrivez.

## Dr B. SANDEN,

Heures de Bureau: 9 a. m. à 6 p. m.  
Dimanches, 11 a. m. à 1 p. m. 132 rue St-Jacques, Montréal.

—Garçon, qu'est-ce que c'est que ce supplément de 0 fr. 25?  
—M'sieu, c'est pour la larne de vinaigre que M'sieu a demandé dans son omelette.  
—Eh bien! vrai, voilà un restaurant où l'on n'a pas facilement la larne à l'œil!  
Entendu à la réunion d'actionnaires d'une société financière:  
*Premier actionnaire.* — A la suite du rapport qui vient de nous être présenté, le Conseil d'Administration est en cause; moi, je le tiens pour d'ssous.  
*Deuxième actionnaire.* — C'est encore trop!

## GRATIS CARABINE A AIR

Nous donnons cette splendide carabine aux personnes qui voudront seulement deux douzaines de belles épingles à ceintures par-gulés Français, et nos agents disent qu'elles se vendent mieux qu'ils ont jamais vues. Cette carabine est des mieux faites et des derniers modèles très bien finies et soigneusement éprouvées. Elle tire avec grande force et beaucoup d'exactitude. Tue les chats, les rats, les moineaux, etc. Envoyez cette annonce avec votre adresse, et nous vous expédierons par la poste, les épingles. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent, et nous vous expédierons votre carabine tous frais payés. Les dames sont désireuses d'acheter épingles à ceintures cette saison. Commandez immédiatement. Premium Supply Co., Boite L.S. Toronto

## COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....  
(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)  
Mesure du Buste..... Age.....  
Mesure de la Taille.....  
Nom.....  
Adresse.....  
CI-INCLUS, 10 CENTIMS  
Pour détails voir page 33. Prière d'écrire très lisiblement.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 233



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

On trouve la solution juste : Mmes Bélanger, E Chalifour, H Giroux, Provancher, Mlles A Asselin, E Boire, G Crovier, E Gourdin, G Hurbis, D Lévia, A Mercier, B Poirier, O Thi bodeau, A Vandenbergh, A Verrouneau, L Warnault, MM A Aumont, L Beauchêne, R Beausoleil, E Benoit, A Bouchard, N Chayer, C Cholette, O Cholette, A Drolet, S Laporte, A Lebrun, J E Payette, C M Pelletier, J Ramalho, E St-Jean, O Vanier, J Vatonne, J G Vinet (Montréal, Q), M F Carrière (Alexandria, Ont), Mlle A Leblanc (Blue Bonnet, Q), M N Couture (Caudiero Bassin, Lévis, Q), Mlles E Côté, R A Darche, N O Bready, E Plante, fils (Danville), Mlle B Lachance (Fraserville Station, Q), MM A Forland, Z Perreault, J Riendeau (Joliette, Q), M A Lefebvre (La Baie du Febvre, Q), M F Rancourt (La Patrie, Compton, Q), Mlle M Armand (L'Épiphanie, Q), Mlle R de L Bégin, M D Guay (Lévis, Q), J A René (Moose Park), Mlle D Paquette, M A Lapointe (Ottawa), E Lapiere (Pierreville, Q), Mmo J Pelletier, Mlles L Amyot, B Lapiere, M L J Allaire (Québec), M O H Blais (Sherbrooke, Q), Mlle A Nadeau (Stanford, Q), Mmo L J Massé, Mlle B Massé (St-Césaire, Q), Mlle Lagueux (St-Evariste Station, Q), Mmo H Lepage, Mlle E Olligny (St-Henri, Q), L Marchand (St-Jean, Q), M J N Donaldson (St Jérôme, Q), Mlle N Béland (St-Julle de Somerset, Q), M H Lecavallier (St-Laurent, près Montréal, Q), Mlle A Rochon (St-Madeleine, St-Hyacinthe, Q), M A Gosselin (St-Odilon, Q), Mlles D Topping, M Vachon, M L Couture (St-Romuald, Etchemin, Q), M D Hervieux (St-Samuel du Horton, Q), James P Cloutier, C Blouin (St-Sauvour de Québec), Mlle E Duquette, (St-Thérèse de Blainville, Q), M H Doray (Valleyfield, Q), Mlle M E Héroux (Yamachicho, Q), Mlle E

E Tardif (Auburn, Maine), Mlle M Barré (Augusta, Mo), M C Guimond (Berlin, N H), Mmo J Dubé, M J Boulai (Central Falls, R I), M N Piché (Cohoes, N Y), Mlles Z Gosselin, D Gosselin, M O Gagnon (Fall River, Mass), Mlle I Gagné (Franklin Falls, N H), Mlle E Châteauneuf (Haverhill, Mass), Mmo E Mécarneau (Hill, Mass), Mmo J E Levesque, MM G Bernard, L Pichette (Holyoke, Mass), J Siros (Lawrence, Mass), Mmo A Perreault, Mlle S Plourde, M O Rivard, (Lewiston, Me), Mmo E J Lambert, H J Goyette (Lowell, Mass), Mmo J Joubert, Mlles C Dancose, E Morin (Manchester, N H), Mlle H Adams (Nashua, N H), MM J Z Allard dit Longpré, P O Rainville (New-Bedford, Mass), Mlle F White, M L A Dellande (N Orleans, La) Mmo E Denault (Salem, Mass), Mmo D Bernier, M A Baril (Taffville, Conn), M J Couture (Taunton, Mass), M B Vallière (Warren, R I) Mmo A Chenette (Woonsocket, R I), M E Donovan, (Worcester, Mass), Mmo J Wangler (Nouvelle-Orléans, La).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : M G Crovier, 61 Versailles (Montréal, Q), Mmo J Dubé (Central Falls, R I), Mlle Z Gosselin, 48 Doctor (Fall River, Mass), Mmo J E Levesque (Holyoke, Mass), M H J Goyette, 38 Madison (Lowell, Mass).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Un Bienfait pour le Beau Sexe !

Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie. Prix : Une boîte avec notices, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Dépôt général pour la Puissance : L. A. BERNARD, 1892 rue Ste-Catherine, Montréal. Aux Etats-Unis : G.-L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.

PIPE EN AMIANTE. On ne peut pas la distinguer d'un cigare. Contient autant de tabac qu'un pipe ordinaire. Dure six années. Vingt pipes de tabac de la Havane pour le prix d'un cigare commun. Ce qu'il y a de plus nouveau sur le marché. Echantillon 10c. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Can.

GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 756 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable Traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folles de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicelle et de l'émaciation des parties. Envoyé sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui

SECRETS. Nous enverrons Gratis un Livre de Secrets à toute Femme Mariée qui nous en fera la demande. Ecrivez de suite. THE DR. WILSON MEDICAL CO. MONTREAL.

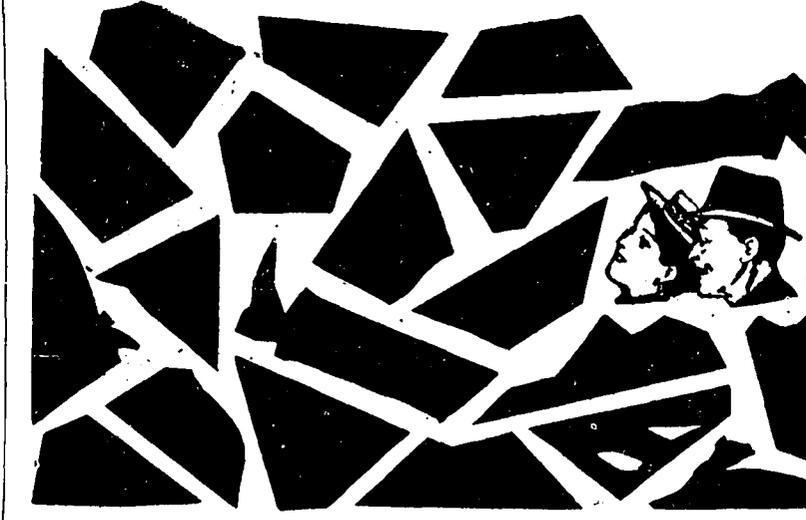
LES DAMES. Qui désirent conserver la beauté de la figure et des formes, ou la recouvrer quand elles l'ont perdue, forment bien de communiquer avec nous. Nous leur fournirons tous les renseignements nécessaires à la conservation de la santé, de la force et de la beauté. Toute demande doit être accompagnée d'un timbre de 2c. THE UNIVERSAL SPECIALTY CO. P. O. BOX 1142, MONTREAL.

Pour Guérir le Rhume en Un Jour. Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

IMPRIMEZ VOTRE NOM. Estampe de poche à combinaison, plume et crayon combinés. Contient une plume et un crayon combinés à un bout, et votre nom en très beau caractère à l'autre, avec pad à l'instant seul. Par la poste, 25 centins. Johnston & McFarlane, 71 Rue Yonge, Toronto, Ontario.

La Phosphatine Falières... Est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les Enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os. PARIS 4 Avenue Victoria. Montreal: R. J. DEVINS, depositaire, No 1886 rue Ste-Catherine

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 235



INSTRUCTIONS A SUIVRE. Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment par surposition: LES AMOUREUX A LA PROMENADE. Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse. Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", journal le SAMEDI, Montréal. Ne participeront au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis. Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 30 mai, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centins en argent.

# PARC AMHERST

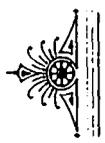
... En réponse au grand nombre de citoyens qui se sont adressés au bureau principal pour savoir quand la vente des lots à bâtir au PARC AMHERST commencerait, nous avons le plaisir d'annoncer que nos agents seront sur le terrain, pour recevoir les visiteurs et les acheteurs, tous les jours de la semaine de huit heures du matin jusqu'à trois heures et les dimanches jusqu'à sept heures de l'après-midi . . . . .

## Le PARC AMHERST



Est certainement la plus belle propriété subdivisée des environs de Montréal. Terrain sec et élevé et localité des plus salubres. Titres clairs et parfaits aux acheteurs. **BAS PRIX et CONDITIONS FACILES** . . . . .

La Compagnie des Terres du Parc Amherst offre des conditions très avantageuses aux Acheteurs qui ont l'intention de bâtir immédiatement, et les pères de famille ne devraient pas manquer cette occasion de devenir propriétaires à peu de frais et d'assurer ainsi l'avenir de leurs familles



Trottoirs partout, rues nivelées et à proximité des Eglises, Ecoles, Tramways. Plus de 125 maisons et 600 résidents. Les propriétaires de lots ne sont pas cotisés pour les améliorations déjà faites par la Compagnie. . . . .

**MAGNIFIQUES LOTS pour \$80, \$85, \$90, \$95, \$100, \$125, \$150,**

En montant, suivant la localité.

**Payables par légers Montants Mensuels.**

La Compagnie continuera pour quelque temps encore l'offre de l'Equivalent d'une

## Police GRATUITE d'Assurance sur la Vie

qui a eu tant de succès et a été si hautement appréciée l'année dernière par la classe des travailleurs.

Adressez-vous à la Compagnie des Terres du Parc Amherst, bureau central, 145 rue St-Jacques, pour obtenir du secrétaire soussigné les explications complètes sur cette offre nouvelle et avantageuse.

Prenez les chars de la rue St-Denis et de St-Henri pour vous rendre sur le terrain, où nos agents spéciaux pour la vente des lots seront le dimanche et tous les jours de la semaine pour vous recevoir.

Pour plus amples informations s'adresser au soussigné, au bureau principal.

**145 RUE ST-JACQUES, MONTREAL.**

BON SABLE A VENDRE.

Téléphone Main 2618.

C. C. E. BOUTHILLIER, Sec.-Trés.